



ecue
e sont
i, de-
ange-
ntem.
onseil

anvier
ies en

III.

temen
1809,
le du

ont
ingé



VOL XXI

Ex. Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

VOL II

Les sous-officiers et les gardes auront collet, les paremens
et les poches galonnés en argent.

Les trompettes auront le collet, les paremens et les poches

hé à la cavalière avec housse et cha-
sés en argent.

nt un habit de la couleur du fond de la li-
enier aura un galon d'argent sur le collet.

T R E I V.

pour cette fois seulement, i. à titre de
chaque sous-officier ou garde, une somme
trompette et maréchal ferrant, une somme
nière mise d'achat des chevaux à l'épo-
mpagne, une somme de 500 fr. pour
upe, non compris les chevaux des of-
achat d's objets de harnâchement, une
r chaque sous-officier de garde monté,
ue trompette.

s pour acquitter cette première mise
sées à la masse générale de la compagnie.
chevaux de la compagnie seront de la taille fixée pour
XXX.

8. 11. 6. 22.

020141

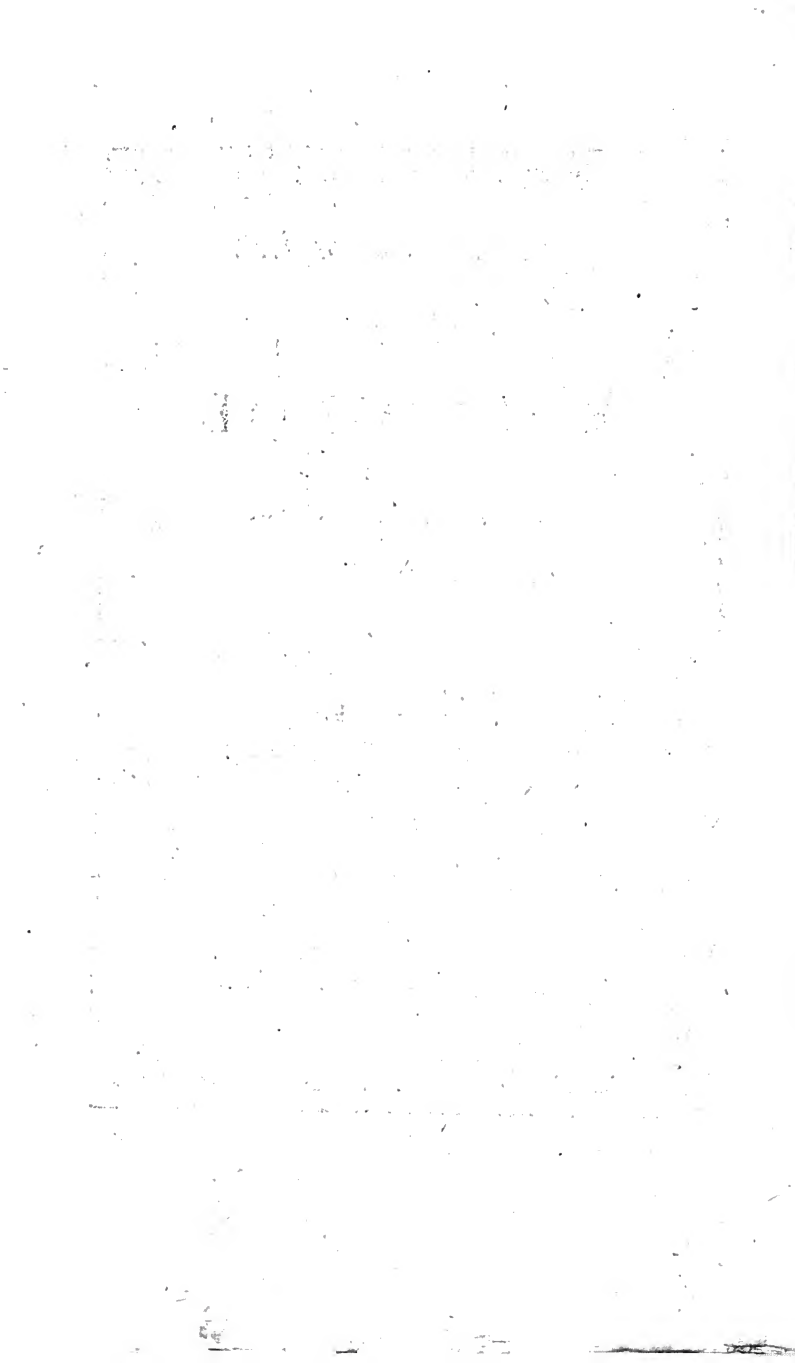


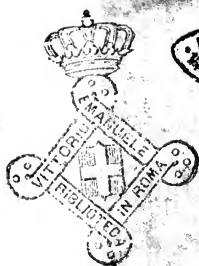
COLLECTION COMPLÈTE
DES OEUVRES
DE JEAN JOSEPH
ROSSIGNOL
JÉSUITE

DISPOSÉES PAR ORDRE DES MATIÈRES
VOL. XXII.

13.^{ME} RECUEIL
HISTOIRE - ECCLÉSIASTIQUE
VOL. II.

TURIN 1823
Chez HYACINTHE MARIETTI Libraire
Rue du Pô





W



Chissale 8

LE B. FRANÇOIS DE GIROLAMO
de la Compagnie de Jesus.

COLLECTION COMPLÈTE
DES
OEUVRES
DE JEAN JOSEPH ROSSIGNOL
JÉSUI TE

DISPOSÉES PAR ORDRE DE MATIÈRES.

VOL. XXII.

3.^{me} Recueil



HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

VOL. II.

50. Vie du Bienheureux François de Girolamo.



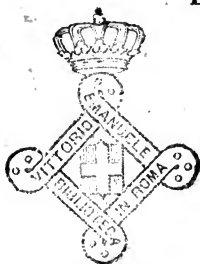


11



6.11.K.34

LA VIE
DU BIENHEUREUX
FRANÇOIS
DE GIROLAMO
DE LA COMPAGNIE DE JESUS
PAR M.^r ROSSIGNOL
DE VALLOUISE



A TURIN 1823

CHEZ HYACINTHE MARIETTI

LIBRAIRE RUE DU PÔ.

سبح

AVANT-PROPOS.



Quatre Auteurs différens, tous hommes d'un mérite distingué et d'une probité reconnue, ont écrit la *Vie du Bienheureux FRANÇOIS*. *¹ Les trois premiers ont vécu avec lui dans la Maison Professe de Naples. On verra que, quand ils auroient formé le projet d'en imposer au public, ils étoient dans l'impossibilité de le faire; c'est ce que nous prouverons avec la dernière évidence avant de finir. Le quatrième qui écrivoit quarante ans après, a des titres encore plus particuliers pour obtenir la confiance du lecteur.

Le dernier de ces écrivains qui s'est prévalu du travail de ceux qui l'ont précédé, assure qu'il n'y a puisé aucun fait, qu'il n'ait confronté avec les pièces légales qu'il avoit sous les yeux. Il proteste qu'il n'avance rien qui ne soit attesté par plusieurs témoins sous la foi du serment. Telles sont les sources d'où j'ai tiré les matériaux de l'Ouvrage que je publie.

Ces considérations sont bien propres à prévenir les défiances des esprits les plus difficiles. Il est

*¹ Stradiotti, Bagnati, De-Bonis, Degli Oddi.

vrai que les détails où je vais entrer , sont un
 tissu non interrompu de prodiges tous plus éton-
 nans. Le seul nom de miracle suffit pour mettre
 en belle humeur nos François religieux et irré-
 ligieux ; car à cet égard , ils sont les uns et les
 autres montés à peu près sur le même ton ; en
 quoi ils montrent bien peu de vraie philosophie.
 J'appelle miracle une suspension passagere des
 loix générales de la nature. Je ne m'arrêterai
 pas à en prouver la possibilité. Il y auroit de la
 puérilité à demander si un horloger a le pouvoir
 d'accélérer , de ralentir les mouvemens d'une pen-
 dule , d'une montre , qu'il a construite , de les
 altérer et d'en suspendre l'action. Et l'on voudroit
 disputer à l'Auteur de la machine du monde , le
 droit d'apporter quelque modification passagere
 à l'ouvrage de ses mains ! Mais si Dieu peut faire
 des miracles , qui vous a dit qu'il n'en fait pas ?
 Lorsqu'on vous annonce un événement surnaturel ,
 si vous écoutez la voix de la raison , vous sus-
 pendrez votre jugement , et vous vous bornerez
 à faire un examen sérieux des preuves qu'on ap-
 porte pour en constater la réalité. C'est tout ce
 que je demande de ceux qui consentiront à me
 lire. Je les invite à donner une attention parti-
 culière aux pages 287 , 313 qui terminent le vo-
 lume. Elles renferment une multitude de faits
 très-miraculeux , mais dont la certitude est éta-
 blie de manière à déconcerter et à rendre muets
 les frondeurs les plus intrépides.

LA VIE
DU BIENHEUREUX
FRANÇOIS
DE GIROLAMO
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

LIVRE PREMIER.

L Le Bienheureux François de Girolamo prit naissance dans la Terre d'Otrante, non loin de la ville de Tarente, située à l'extrémité méridionale de l'Italie. Il vint au monde l'an 1642. Son père fut Léonard de Girolamo, et sa mère Gentile Gravina, l'un et l'autre d'une famille et d'une condition honnête, et tous les deux d'une rare piété et d'une vertu exempte de tout reproche. Les premières lueurs de la raison commencerent à peine à s'annoncer dans François, qu'on vit paroître en lui les semences de cette héroïque sainteté à laquelle il s'éleva sans cesse durant un Apostolat de plus de quarante ans. Une maturité de jugement fort supérieure à un âge si tendre, une amoureuse soumission à ceux qui lui avoient donné le jour, une modestie virginale, un grand amour pour la prière et la vie retirée formerent tellement son caractère,

qu'on ne remarqua jamais dans sa conduite rien de puérile. C'étoit une opinion constante parmi ceux qui le connoissoient , qu'il deviendrait dans son temps un grand Serviteur de Dieu , et un puissant instrument pour procurer sa gloire.

Mais on peut dire que de toutes le vertus qu'on observoit en lui , celle qui se faisoit plus particulièrement remarquer , étoit une tendre et vive compassion pour les pauvres. Il leur distribuoit avec une sainte profusion , tout ce qui lui tomboit sous la main dans la maison , argent , pain , ou autre chose , ne pouvant se résoudre à les renvoyer sans les soulager. Dieu donna à connoître un jour par un prodige , combien cette pieuse sensibilité lui étoit agréable. François avoit pris du pain dans la caisse , et alloit le distribuer aux pauvres. Sa mère le surprit comme il tenoit en main ce pieux larcin. Elle le reprit avec aigreur , lui reprochant qu'il privoit la famille du pain nécessaire pour son entretien , et lui défendit de rien faire de pareil à l'avenir. Le saint enfant fut sensible au reproche et à la défense ; il montra une modeste rougeur : mais animé d'une vive confiance , qui parut dès-lors au dessus des bornes de la nature , il répondit : ah ! ma tendre mère , que dites-vous donc ? craindriez-vous que l'aumône fit jamais manquer le pain dans la maison ? Vous vous méprenez ; visitez les caisses , et voyez. La mère alla s'assurer de ce qui en étoit ; et après un examen exact , elle reconnut qu'il ne manquoit pas un seul pain. Frappée de cette merveille , elle rappella son fils , révoqua la défense et lui donna une ample permission de distribuer largement des aumônes.

Parvenu à l'âge convenable , François fut admis à participer aux Sacremens de la confession et de la communion , et les fréquenta dès-lors le plus souvent qu'on le lui permettoit. Il s'en approchoit avec un air composé et un recueillement profond, tel qu'on auroit pu l'attendre de l'âge le plus mûr. Dès ces premiers ans , il commença à éprouver un vif empressement qui le portoit vers le Sacrement adorable de nos autels , et qui reçut de nouveaux accroissemens tout le temps de sa vie , au point qu'il ne savoit plus s'en détacher , si ce n'est quand il s'agissoit de travailler à la plus grande gloire de Dieu , et au salut des âmes.

Ses sages et pieux parens ne négligèrent rien pour cultiver les dispositions naissantes de cet heureux enfant. Ils lui choisirent un instituteur destiné à l'instruire des devoirs qu'impose la Religion, et à l'initier dans les élémens des connoissances humaines. Ses progrès rapides dans ces deux genres de culture furent également le fruit de sa docilité à apprendre , et des rares talens dont il étoit pourvu. On le voyoit avec étonnement , avant lès dix ans accomplis , rassembler les enfans de son âge , et leur répéter ce qu'il avoit appris de la Doctrine Chrétienne.

A l'âge de douze ans , il fut placé dans une Congrégation de pieux Ecclésiastiques. A peine admis parmi ces anges terrestres qui présentent le modèle de toutes les vertus , il résolut de se donner à Dieu sans réserve , et de marcher à grands pas dans les voies de la perfection. Il commença par abréger le temps qu'il accordoit au repos de la nuit , descendant tous les matins à l'égli-

se , où il avoit de longs entretiens avec Jesus-Christ , pendant que ses compagnons étoient encore plongés dans le sommeil. Lorsqu'on donnoit le signal du lever , il se retiroit promptement dans sa chambre , pour n'être pas remarqué. On observoit dans toute sa conduite un grand fond de docilité ; on eût dit qu'il n'avoit point de volonté propre. Il étoit affable , doux envers tous , rigide observateur de tous les réglemens de la maison , assidu à l'étude , sans jamais perdre un seul moment de temps. On voyoit briller constamment sur son visage une modestie angélique. Il imitoit l'agilité des Esprits célestes , par la promptitude avec laquelle il se portoit à exécuter tout ce qu'on lui commandoit. De si rares qualités étoient bien propres à lui attirer l'estime et l'amour de tous ceux avec qui il vivoit. En effet , il n'y avoit encore que quelques semaines qu'il étoit dans cette fervente communauté qu'on n'y parloit que des rares vertus du jeune François , de son amabilité , de son innocence , de la maturité de ses démarches , et des espérances qu'il donnoit dès-lors de devoir un jour opérer de grandes choses pour la gloire de Dieu.

Les Supérieurs le chargerent d'enseigner la Doctrine Chrétienne aux enfans , et de veiller sur les détails de l'entretien et du service de l'Eglise. Une pareille commission lui fut doublement agréable , parcequ'elle lui procuroit la facilité de s'entretenir plus fréquemment au pied des autels , et lui fournissoit le moyen de préluder aux travaux apostoliques après lesquels il soupiroit dès ses premiers ans. On eut lieu de reconnoître dès-lors les rares talens dont Dieu l'avoit pourvu pour ce grand ob-

jet. On étoit saisi d'étonnement en voyant la clarté, la propriété des termes avec quoi il développoit les mystères de la Religion, et les mettoit à la portée de ceux qu'il instruisoit. On n'étoit pas moins frappé de l'ardeur avec laquelle il imprimoit l'observance des divins préceptes. Monseigneur l'Archevêque de Tarente, informé de ces premiers essais de notre jeune Apôtre, voulut l'admettre dans son clergé, et lui conféra lui-même la tonsure, l'an 1658.

François étoit âgé de seize ans, lorsque ses parens, qui ne négligeoient rien pour procurer son avancement, l'envoyèrent à Tarente, pour qu'il y commençât le cours des études supérieures de Philosophie et de Théologie. Ce fut, à mon avis, un trait spécial de la Divine Providence, qui le conduisit dans cette ville, pour lui faire connoître la Compagnie de Jesus, dont il devoit être un des plus beaux ornemens. Le Prélat, qui prenoit chaque jour un nouvel intérêt aux rares qualités et à la conduite de ce jeune clerc, le promut successivement aux Ordres mineurs, au Sous-Diaconat et au Diaconat.

Lorsque François eut terminé son cours de Philosophie, il se rendit à Naples, pour y commencer l'étude de la Théologie, et celle du Droit-Canon et du Droit-Civil. Parvenu à l'âge convenable, dans la vue de se consacrer entièrement à Dieu, il s'empressa de recevoir l'Ordre de la Prêtrise. Vivement pénétré de l'obligation que lui imposoit ce nouvel état, de marcher à grands pas dans les voies de la perfection, il s'appliqua avec une nouvelle ardeur à veiller sur son propre cœur,

pour le purifier des plus légères imperfections. Il employa plus de temps à la prière , il veilla sur ses sens avec plus d'attention ; il traita son corps avec une nouvelle rigueur , il s'appliqua avec plus d'assiduité à ses études , qui n'avoient d'autre objet que la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

Quoique l'on pût dire que François , avec une telle teneur de vie , étoit au milieu du monde sans être du monde , il n'y trouvoit pas ce repos , ce recueillement après lequel il soupiroit. Il ne désiroit rien tant que de se retirer dans quelque maison religieuse , où loin du fracas du dehors , il eût une pleine liberté de travailler à se sanctifier lui-même , et à devenir un digne ministre de l'Evangile. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Il vint à vaquer une place de Préfet dans le Collège des Nobles dirigé par les Jésuites. François en étant informé , demanda à l'occuper ; et sur l'idée qu'on avoit de sa capacité et de sa vertu , on ne fit aucune difficulté de la lui accorder.

Cet emploi lui imposoit le devoir de s'occuper de l'éducation d'une jeunesse choisie , il y donna tous ses soins ; et elle devint l'objet de tout son zèle. Pleinement convaincu que les jeunes plantes qu'il étoit chargé de cultiver étoient bien plus susceptibles des impressions de ses exemples que de celles de ses avis , il se mit à régler sa conduite de manière à leur présenter un parfait modèle de toutes les vertus. Toujours dans une composition modeste , réservé dans ses paroles , pénétré de respect pour les choses saintes , plein d'égards pour tout le monde , humble , doux , dévot , il ne re-

comandoit rien , il ne suggéroit rien à ses élèves , qu'il ne pratiquât lui-même dans la plus grande perfection. Il parloit toujours des choses de Dieu. Il ne laissoit passer aucune occasion d'insister sur les vérités éternelles , et sur les avantages que procure la crainte du Seigneur.

A la vérité il exigeoit un grand respect pour tout ce qui avoit quelque rapport à la Religion , une application sérieuse à l'étude , une exacte observance des réglemens : mais il le faisoit avec tant de douceur et de suavité , qu'on ne pouvoit se défendre de lui obéir. Ses élèves ne tarderent pas à reconnoître qu'on leur avoit donné un Saint pour instituteur. Ils se confirmèrent dans cette pensée , lorsqu'ils observerent qu'il jeûnoit fréquemment , qu'il passoit une grande partie de la nuit à prier à genoux , qu'il châtoit son corps par de rigoureuses disciplines.

Un accident imprévu fit voir toute la solidité de sa vertu , et combien profondément les maximes de l'Evangile étoient gravées dans son cœur. Un des élèves avoit fait un assez grave manquement. François en donna avis aux Supérieurs , et lui attira le châtiment qu'il méritoit. Le frère du délinquant après avoir chargé le saint homme de mille injures , s'oublia jusqu'à lui décharger un grand soufflet. François se jeta à l'instant à ses genoux , et lui présenta l'autre joue. Ce trait d'une patience héroïque excita l'admiration de tout le Collège , et le mit dans un si haut degré de vénération , qu'on ne lui donnoit plus que le nom de *saint Prêtre*.

Un acte sublime de vertu est souvent la source des graces les plus signalées , comme on l'a vu dans

Abraham , dans S. Gualbert, et tant d'autres Saints. Ce que nous allons dire , en est , à notre avis , un nouvel exemple. François étoit arrivé à l'âge de vingt-huit ans. Il en avoit passé cinq dans le Collège des Nobles , sans que dans tout ce temps il eût jamais eu d'autre vue que de travailler à devenir un digne ministre des autels , et de se consacrer au service du lieu de sa naissance. Il sentit tout-à-coup naître dans son cœur le désir d'entrer dans la Compagnie de Jesus. Après avoir fait les plus mûres réflexions , après avoir invoqué le secours du Ciel par de longues et fréquentes prières il mit fin à ses irrésolutions , et demanda son admission dans la Société. La haute idée qu'on avoit de sa vertu ne permit pas d'hésiter à accepter un sujet sur lequel on étoit fondé à former les plus grandes espérances. Après avoir surmonté les obstacles que lui opposoient la chair et le sang , François entra au Noviciat de Naples , le 1. juillet 1670.

Il se vit à peine revêtu de la livrée qui le consacroit spécialement à Dieu , qu'il parut transporté d'une sainte alégresse. Il lui sembloit de n'être plus sur la terre , et d'avoir été admis à la conversation des habitans du Ciel. Il bénit mille fois la Miséricorde divine , qui , sans aucun mérite de sa part , l'avoit mis en possession d'un si grand trésor. Il fit ensuite réflexion que le lieu où il se trouvoit , étoit destiné à faire une ample provision de vertus solides , pour s'en prévaloir dans le pénible exercice du saint Ministère. Il s'y appliqua avec tant d'ardeur , que le Maître des novices , attentif à observer toutes ses démarches , ne par-

vint point à y rien découvrir qui ne fût conforme aux Règles de la Société, qui du reste exigent la plus haute perfection.

François étoit en effet le modèle de toutes les vertus. Il se faisoit remarquer par son grand amour pour l'oraison, par son profond recueillement, par sa continuelle union avec Dieu. Il étoit rempli d'un grand mépris pour lui-même, et se regardoit comme bien inférieur à ses frères. Sa mortification et les rigueurs qu'il exerçoit sur son corps, auroient été portées à des excès, si le sage Supérieur n'y avoit mis des bornes. Il ne faisoit pas un pas qui ne fût réglé par l'obéissance, se faisant un scrupule de manquer aux plus menus réglemens prescrits aux novices. Quoiqu'il eût près de trente ans, et qu'il fût élevé au Sacerdoce, il s'adaptoit à traiter avec ses jeunes connovices, d'un ton si naturel et avec tant de bonne grace, que tous recherchoient sa conversation. Il avoit le don d'enflammer de l'amour de Dieu, ceux avec qui il s'entretenoit. Chargé de donner ses soins aux novices destinés aux offices domestiques, il les cultiva avec un si grand succès, qu'en très-peu de temps on remarqua en eux un progrès notable dans les voies de la perfection.

De si excellentes et si solides vertus ne tardèrent pas à exciter l'admiration de toute la maison. Du reste le Recteur grand maître de la vie spirituelle, et versé dans l'art de conduire les âmes dans les voies de la vertu, se proposa de faire de celle de François, une épreuve, dure à la vérité, mais bien propre à en faire voir la solidité. Il commença à le charger de ce qu'il y avoit de plus

pénible et de plus humiliant à faire dans la maison. Il désapprouvoit ensuite la manière dont il l'avoit fait. Les réprimandes étoient continuelles et mortifiantes. Il saisissoit toutes les occasions de lui témoigner son mécontentement, et le peu de cas qu'il faisoit de lui. On peut juger de l'amertume d'une pareille épreuve par les deux traits suivans.

Un frère lai novice voulut se charger de porter tous les jours un vase d'eau à la chambre de François qui consentit à accepter ses offres. Le Supérieur en fut à peine informé qu'il fit appeller le serviteur de Dieu, et lui dit d'un air sévère et d'un ton courroucé : de quelle autorité, faites-vous porter de l'eau chez vous par un de vos frères ? Aucun de nos pères les plus âgés et les plus exténués de fatigues n'auroit osé prendre cette liberté. D'ici en avant et jusqu'à nouvel ordre, vous irez vous laver les mains à l'eau de la lessive. Il lui tourna ensuite le dos, et se retira, François ne ressentit d'autre déplaisir que celui d'avoir mécontenté son Supérieur. Du reste à dater de ce moment, il exécuta ponctuellement l'ordre qui lui avoit été intimé. Quelle que pût être la répugnance de la nature, animé de l'esprit d'obéissance, il alloit avec une sorte de complaisance, tous les matins, se laver ou plutôt se salir les mains et le visage avec une eau puante et infecte, jusqu'à ce que le Supérieur eut révoqué l'ordre qu'il lui avoit donné.

Une épreuve plus douloureuse pour sa tendre piété fut la défense de dire la Messe plus de trois fois la semaine. Il en fut vivement mortifié ; elle frappoit son cœur dans l'endroit le plus sensible ;

il la regarda comme un châtimement dû à ses péchés. Bien assuré que l'obéissance est plus agréable à Dieu que les victimes, il s'humilia, et se soumit aveuglément à l'ordre de son Supérieur. Le Seigneur récompensa cette parfaite docilité par une faveur des plus signalées. Tous les jours que le saint Prêtre étoit obligé de se tenir éloigné de l'autel, il se procuroit une sorte de dédommagement par la communion spirituelle. Alors le Divin Rédempteur se présentoit visiblement à lui, en habits sacerdotaux, accompagné de deux Anges, et lui donnoit lui-même la communion.

Il avoit à peine fini la première année de son noviciat, que les Supérieurs, sur la haute idée qu'ils avoient de la solidité de sa vertu, le donnèrent pour compagnon de ses travaux apostoliques au Père Bruno célèbre Missionnaire. Ils parcoururent ensemble, pendant trois ans, les deux Provinces de la Terre d'Otrante et de la Pouille, sanctifiant toutes les villes et tous les bourgs. Des témoins oculaires ont attesté avec serment que dans ces trois ans, ils avoient opéré un grand nombre de conversions éclatantes. On sait encore que dès ce temps-là Dieu favorisa François de quelques dons surnaturels, comme de connoître le secret des cœurs, de prédire les événemens futurs, de guérir les maladies du corps et autres semblables; mais nous reviendrons sur ce point.

François n'avoit pas encore fini ses études de Théologie. Il fut rappelé à Naples pour cet objet en 1674. Ce fut là qu'il donna des exemples éclatans de toutes les vertus. Quelle ne fut pas l'édification de voir un prêtre d'un âge déjà assez avancé,

et missionnaire accrédité , directeur respectable des ames , réduit de nouveau à l'humble condition d'étudiant , et montrer une subordination d'esprit et de volonté à ses maîtres , telle qu'on auroit peine à espérer de qui commenceroit à prendre les premiers élémens des études. Persuadé que dans ce nouvel état il devoit s'occuper à sa propre perfection , et à acquérir les connoissances qu'exigeoit le saint ministère auquel il se destinoit , il partageoit son temps entre l'étude la plus constante , et les fréquentes visites qu'il faisoit au Sacrement de nos autels dans le plus profond recueillement. Quoiqu'il fût doué de talens peu ordinaires , et qu'il eût acquis des connoissances peu communes , loin de faire parade de son savoir , il proposoit ses doutes non seulement à ses maîtres , mais à ses propres condisciples , se regardant et se donnant pour un ignorant qui avoit besoin de prendre de leçons de tous.

Du reste ses études domestiques ne l'empêchèrent pas de donner quelque essort au zèle ardent dont il étoit enflammé pour le salut des ames. Avec la permission de ses Supérieurs , il prêchoit les dimanches et les fêtes dans les places publiques , selon l'usage du pays ; et il étoit rare qu'il n'opérât la conversion de grands pécheurs qui se mettoient sous sa direction ; pour rentrer dans la voie du salut.

François ayant terminé ses études de Théologie en 1675 , commença dans la maison professe un pénible apostolat qu'il continua sans interruption pendant quarante ans comme nous verrons.

Les trois premières années , il n'eut d'autre emploi fixe que de disposer les fidèles à la communion générale qui avoit coûtume de se faire dans l'église du Jesus , le troisième dimanche de chaque mois. La manière dont il s'acquitta de cet emploi l'engagea dans des fatigues multipliées , qu'on jugeroit au dessus du courage et des forces d'un Missionnaire du tempérament le plus robuste , et du zèle le plus ardent. Nous nous réservons à en parler , lorsque nous donnerons une idée générale de ses laborieuses missions.

Ces premiers efforts de son zèle , étoient insuffisans pour satisfaire pleinement le désir ardent dont il étoit enflammé , de travailler au salut des âmes. A peine eut-il appris qu'il y avoit quelque espérance de voir rétablir la célèbre Mission du Japon , qu'il fit les instances les plus fortes et les plus multipliées pour obtenir la permission d'aller porter la lumière de l'Evangile à cette extrémité du monde. Il représentoit que Dieu lui avoit inspiré dès le temps de son noviciat , ce désir qui prenoit chaque jour de nouvelles forces. Il ajoutoit, et ce sont ses propres paroles , qu'il étoit tout disposé à passer sa vie dans un dénuement extrême de toutes choses , à affronter la mort , à souffrir le tourment de la fosse , à être brûlé à petit feu , et à endurer tel autre supplice , encore plus douloureux. Il ne mit fin à ses continuelles sollicitations, que lorsque Dieu lui eut fait connoître par la voix de ses Supérieurs , que le Japon qu'il lui destinoit étoit le Royaume de Naples.

Il y avoit près de trois ans que François étoit occupé à diriger la grande œuvre de la communion

générale , lorsque les circonstances ouvrirent un théâtre plus ample au zèle de notre apôtre. Le Royaume de Naples fut affligé de plusieurs fléaux. Le Cardinal Archevêque Monseigneur Caracciolo ordonna des prières publiques pendant huit jours. Il régla que les différens Ordres Religieux feroient successivement une procession de pénitence , qui après avoir parcouru les principales rues de la ville, devoit se terminer à la Métropole pour y assister à un discours spécialement propre à exciter la componction , et à procurer la réforme des désordres qui avoient allumé la colère de Dieu. Le jour marqué aux Jésuites pour diriger cette religieuse fonction , le Père Sambiani , alors un des plus célèbres orateurs d'Italie , fut choisi pour faire le discours ; et le Père François fut chargé de régler la marche de la procession. Ceux qui la composoient , commençoient à s'avancer dans le plus bel ordre. Une foule immense accourut de toutes parts, pour être témoin d'un spectacle aussi touchant. A la vue de cette multitude , François se livra à toute l'ardeur de son zèle. Il se plaçoit de temps dans un endroit élevé , et adressoit à ce vaste auditoire des paroles enflammées, remplies d'une onction et d'une énergie extraordinaires , qui pénétraient vivement les cœurs , et faisoient répandre des torrens de larmes.

La procession étant arrivée à la Métropole , une grande partie du peuple ne put trouver place dans cette vaste Basilique , et remplit la place qui est devant l'église. Ce contre-temps toucha vivement le cœur de François. Il dit dans un sens spirituel, comme notre divin Maître : *Miseror super tur-*

bam . . . non habent quod manducent. Saisi tout-à-coup d'une ardeur surhumaine , il monta sur un échafaud ; animé de l'esprit d'Elie , il fait un discours foudroyant contre les blasphèmes , les parjures , les vols , les incontinenances , et autres désordres. Il répandit l'effroi et l'épouvante dans les cœurs. On croyoit voir déjà les abymes de l'enfer s'entrouvrir pour dévorer ses victimes. La terreur étoit générale , on n'entendoit que pleurs , que gémissemens ; on imploroit à grands cris la miséricorde de Dieu ; on lui protestoit en mille manières , une fidélité inviolable pour l'avenir. Il fut permis de douter qui des deux prédicateurs avoit produit de plus grands fruits dans ses auditeurs.

Les Supérieurs de François pleinement convaincus de sa haute vertu , de son savoir , de ses talens , et spécialement du don qu'il avoit reçu de Dieu , d'une manière de prêcher claire , solide , pressante , propre au suprême degré à exciter la plus vive componction , se décidèrent en 1678 à lui confier d'une manière permanente le soin des Missions de la ville de Naples. Elles renfermoient trois principaux objets. Le premier étoit la culture spirituelle d'une nombreuse congrégation d'artistes , qui concouroient à l'exécution des entreprises apostoliques du Missionnaire , qui l'accompagnoient dans tous ses travaux évangéliques , et nommément dans les fréquens discours qu'il faisoit au peuple. Cette association portoit le nom d'*Oratoire de la Mission*. Le second consistoit à inviter et à disposer les fidèles à la communion générale , qui , comme nous avons dit , se faisoit le troisième dimanche de chaque mois , dans l'église du Jesus. Mais ce qu'on

doit regarder comme l'occupation la plus importante du Missionnaire , il devoit prêcher tous les dimanches et fêtes dans les places publiques , et autres lieux les plus fréquentés de la ville , et de plus se transporter dans les différentes villes et provinces du Royaume où il seroit appelé.

On a de la peine à se former une idée de l'ardeur du zèle avec lequel il dirigeoit la congrégation de l'Oratoire. Il ne mettoit point de terme à ses fatigues et à ses industries pour conduire les associés dans la voie des vertus chrétiennes. Tous les dimanches , il employoit une grande partie de la matinée à entendre leurs confessions , à leur faire des discours adaptés à leur capacité. Il introduisit parmi eux l'usage de l'oraison mentale , des pénitences publiques , et parmi les diverses pratiques d'humilité , de s'accuser en pleine assemblée des manquemens dont ils s'étoient rendus coupables. On les voyoit assister à leurs exercices de Religion , avec une modestie qu'on auroit pu admirer dans de fervens Religieux. On les voyoit tantôt se présenter au Directeur , pour être repris et punis , tantôt une corde au cou , une couronne d'épines sur la tête , se déclarer à haute voix les plus grands pécheurs , et implorer le secours des prières de leurs confrères ; tantôt se baiser les pieds les uns aux autres , et finir par faire tous de concert des disciplines sanglantes. Ces pieux excès ne manqueront pas de trouver bien des censeurs parmi nous ; et ils ne seroient pas en effet exempts de reproche , s'ils n'avoient été accompagnés de la pratique des vertus les plus solides du Christianisme.

Les associés concouroient avec le plus grand zèle à seconder l'apostolat du saint homme , qui de son côté employoit toutes les ressources de son éloquence , pour leur inspirer un désir ardent du salut des âmes. Ils l'accompagnoient dans les exercices de la Mission. Ils le précédoient même , pour faire cesser les désordres qui pouvoient mettre obstacle à ses entreprises apostoliques.

A l'exemple de notre divin Maître , François fit un choix spécial de soixante-douze de ses disciples, qu'il prit parmi ceux en qui il reconnut plus de prudence ; et plus de talent pour l'œuvre à laquelle il les destinoit ; il les instruisoit deux fois le mois, pendant une heure , sur la conduite qu'ils devoient tenir. Il les employoit ensuite , tantôt à gagner quelque grand pécheur des plus obstinés, tantôt à s'informer s'il y avoit quelque part dans la ville des scandales à faire cesser , tantôt à visiter les malades délaissés , ou à visiter les pauvres honteux qui étoient dans le besoin.

Du reste ses soins paternels s'étendoient à tous ceux qui composoient la congrégation de l'Oratoire. Il s'occupoit de chacun d'eux en particulier. Il les appelloit les uns après les autres ; il s'informoit en détail de l'état de leur conscience , et leur suggéroit les remèdes dont chacun avoit besoin. Si quelqu'un d'eux s'étoit démenti de sa première ferveur, ou avoit abandonné l'Oratoire , il n'y avoit sorte de moyen qu'il n'employât pour le ramener. Il montrait la charité d'une tendre mère pour ceux d'entre eux qui étoient malades , et surtout pour les moribonds. Il les assistoit assiduellement ; outre les secours spirituels , il avoit soin de pourvoir aux



besoins des corps , et après leur mort , il leur accordoit d'abondans suffrages pour le repos de leurs âmes.

Je ne dois pas passer sous silence un fait propre à donner une haute idée de la vertu de François. Un de ses associés d'un caractère fier et hautain lui donna beaucoup à souffrir pendant plusieurs années. Il étoit toujours prêt à s'opposer à tout ce que le Missionnaire disoit et faisoit. L'homme de Dieu le supporta toujours avec une douceur et une patience invincible. Comme , par un juste jugement de Dieu , cet homme déloyal , tomba dans la misère , de manière à n'avoir pas de quoi pourvoir à la subsistance de sa famille , il trouva dans la générosité de notre Saint des secours abondans dans tous ses besoins ; et ce qui doit exciter une nouvelle surprise , quoique la dureté de cœur de cet infortuné le portât à donner tous les jours de nouveaux dégoûts à son bienfaiteur , François ne cessa jamais de l'assister avec d'abondantes aumônes.

Nous avons dit qu'il prêchoit tous les dimanches dans les places publiques , et les autres endroits les plus fréquentés de la ville ; et ce n'étoit pas la moindre de ses fatigues. Il commençoit par faire à son ordinaire , avant le lever de la communauté , deux heures d'oraison mentale , qu'il terminoit par une longue et rude discipline. Après s'être entretenu avec Dieu de ses intérêts personnels , il se livroit tout entier à ceux du prochain. Il employoit le reste de la matinée , à entendre les confessions. Après s'y être appliqué pendant plusieurs heures , il prenoit quelque réfection , et quelque repos qu'il ne pouvoit refuser aux besoins de la nature.

Sa nourriture étoit extrêmement légère. Ce n'étoit qu'à regret qu'il y donnoit quelques momens , très-souvent sans s'asseoir. Son plus doux repos étoit de prier au pied des autels , jusqu'à l'arrivée des confrères de l'Oratoire. Il leur faisoit alors , tous les quinze jours , un discours d'une heure sur la Passion du Sauveur , à la suite duquel on faisoit la discipline.

Lorsque cette assemblée n'avoit pas lieu , on parloit tout de suite pour les exercices de la Mission. Les confrères se formoient en procession ; ils arbroient à leur tête le signe de notre Rédemption ; ils étoient suivis de François , et de quelques jeunes Jésuites destinés à prêcher et à chanter des prières dévotes. Arrivés à l'endroit destiné , le Missionnaire distribuoit ses jeunes coopérateurs dans les postes convenables , et réservoit pour lui celui où il y avoit une plus grande affluence de peuple. Là d'un endroit élevé , ou sur une table , ou même d'un théâtre dressé par les comédiens que les spectateurs avoient abandonnés , il commençoit à distribuer le pain de la parole.

Je me réserve à parler dans la suite de sa manière de prêcher , des saintes industries dont il usoit pour rendre ses sermons plus fructueux , des abondantes bénédictions que Dieu répandoit sur son apostolat. Il me suffira de dire ici qu'il ne fit pas un seul discours qui ne fût suivi de conversions éclatantes de pécheurs publics , touchés au point de se jeter publiquement à ses pieds , de confesser hautement leurs égaremens , et implorer ses prières et son assistance pour revenir à Dieu. Nous aurons occasion d'en citer plusieurs exemples.

Le discours étoit terminé par un acte de contrition des plus fervens aux pieds du Crucifix. Une grande partie de ses auditeurs baignée de pleurs se rendoit de-là au Jesus, où François, après une vive peinture de l'énormité du péché, des outrages faits à la Majesté divine, faisoit avec ses auditeurs une discipline où l'on voyoit couler le sang. Sans se donner le temps de respirer, il se rendoit aussitôt au confessional, pour entendre les pécheurs qu'il avoit convertis, jusqu'à nuit close.

De telles fatigues étoient insuffisantes pour satisfaire à l'ardeur du zèle dont François étoit dévoré. A certains jours déterminés, de concert avec les associés de l'Oratoire, il se mit à faire une guerre implacable aux lieux publics de débauche, qu'on appelloit communément *les Quartiers*. Nous dirons en son lieu, combien une pareille entreprise lui coûta de peines, de sueurs, quelles contradictions il eut à essuyer, la brutalité des traitemens qu'il éprouva. Les neuf jours avant le troisième dimanche du mois, où devoit se faire la communion générale, il sortoit de grand matin, accompagné de quelques-uns des associés; il sonnoit une clochette dans les rues, et par-tout où il appercevoit du monde, d'une voix haute et sonore il prononçoit et développoit quelque une des maximes éternelles, propres à exciter la foi des auditeurs, à les porter à vivre chrétiennement. Il finissoit par les inviter à la communion qui devoit se faire au Jesus. Il parcouroit ainsi les différens quartiers, variant sans cesse les paroles de salut qu'il adressoit à ceux qui l'écoutoient. Il continuoit cet exercice jusqu'à l'entrée de la nuit. Il faisoit chaque fois trente, quar-

rante de ces petits discours , jusqu'à ce qu'il eût parcouru toute la ville. Il alloit inviter de la même manière et assez loin les habitans des environs de Naples ; et lorsque ses forces ne lui permirent plus de s'y rendre à pied , il s'y transporta sur un vil jument. Dans ces excursions , il n'avoit aucun égard aux injures du temps , aux rayons du soleil le plus ardent , aux pluies les plus abondantes , à la difficulté , au danger des chemins. Il tomba un jour avec sa monture dans une fosse remplie d'eau , d'où il fut retiré par quelques passagers.

Ces communions générales étoient extrêmement nombreuses , elles montoient à quinze , dix-huit , vingt-mille et plus. On conçoit que les confrères de François concouroient à l'envi à entendre cette grande multitude de confessions. Dès le grand matin , le jour de la solennité , François se rendoit à l'Eglise. Il recevoit à la porte des communautés entières d'hommes et de femmes qui arrivoient de la ville , des bourgs , des terres voisines , chantant des cantiques spirituels , et les plaçoit d'une manière convenable. On voyoit des troupes nombreuses d'enfans entrer couronnés de fleurs , et faire avec un grand respect hommage de leurs couronnes à la Divine Majesté ; le saint homme versoit des larmes de tendresse et de consolation. Pendant qu'on distribuait la communion , il faisoit de temps en temps à genoux au milieu de l'église , des colloques avec une telle ardeur , que ses paroles paroissent autant de flèches enflammées qui pénétoient les cœurs. Il congédioit à la fin les différentes troupes , et les faisoit partir dans le plus bel ordre.

Les œuvres de zèle dont nous avons parlé jusqu'ici, continuées pendant plus de quarante ans par le seul François, étoient, comme l'on voit, suffisantes pour occuper plusieurs ouvriers évangéliques. Ce n'est cependant qu'une petite partie des travaux que lui fit entreprendre le désir ardent de procurer en mille manières la plus grande gloire de Dieu, et le salut des âmes. Il s'y disposa plus particulièrement, par la solennelle Profession des derniers vœux de la Société, en 1683 le 8 décembre, Fête de l'Immaculée Conception de Marie.

Avant d'entrer dans de nouveaux détails, il ne sera pas hors de propos de donner une idée succincte de sa manière de prêcher, des dons et des rares talens dont Dieu l'avoit enrichi pour ce saint ministère. On convenoit communément que sa voix avoit quelque chose de prodigieux. Comme elle tenoit de sa complexion fort délicate, elle étoit naturellement très-languissante : mais du moment qu'il eut été destiné par ses Supérieurs à l'emploi des Missions, il se fit, on peut le dire, une révolution miraculeuse dans son organe. Il fit entendre une voix sonore et si ferme, qu'il étoit en état de parler les trois, les quatre heures de suite, sans éprouver le moindre épuisement. Mais ce qui met le comble au prodige, des personnes dont on ne sauroit récuser le témoignage, ont attesté que François étant obligé de prêcher en rase campagne à cause de la grande foule, on l'entendoit à la distance de plus d'un mille, de manière à ne pas perdre une de ses paroles.

Il possédoit à un souverain degré le don d'une élocution éloquente ; mais en même temps popu-

laire , si claire et si naturelle , qu'elle étoit à la portée des plus idiots et des plus ignorans. Il s'exprimoit avec tant de grace et d'onction ; il s'insinuoit avec tant de suavité dans ses auditeurs , qu'il s'emparoit de tous les cœurs. Du reste , quand il le falloit , il raisonnoit avec tant de force , d'une manière si pressante , qu'il réduisoit les esprits les plus indociles. Il citoit très-fréquemment les textes de l'Ecriture , les autorités des Saints Pères. Ses similitudes étoient les plus naturelles et les plus heureuses ; ses figures brillantes et frappantes. Il se déchaînoit de temps en temps avec la plus grande véhémence contre les vices , surtout contre les scandales publics , de manière à saisir d'effroi les auditeurs.

Sa méthode ordinaire de prêcher étoit de mettre sous les yeux des pécheurs , une peinture des plus vives , des plus hideuses des désordres auxquels ils s'abandonnoient , d'en faire ressortir toute la gravité , et de leur annoncer ensuite les formidables châtimens auxquels ils devoient s'attendre , jusqu'à ce qu'il fût parvenu à les confondre , à les humilier , à leur inspirer une sainte horreur d'eux-mêmes. Alors il changeoit de ton , il prenoit un air tout différent ; il se revêtoit de cette mansuétude , de cette douceur qui faisoit le caractère de notre Divin Maître ; il s'appliquoit à soulager les cœurs , à les encourager , à leur inspirer les sentimens d'une vive confiance , leur promettant à tous de la part de Dieu le pardon universel de leurs péchés , quelque énormes et quelque multipliés qu'ils pussent être ; les assurant que le Seigneur étoit un bon et tendre Père ; que sa miséricorde n'avoit

point de bornes ; qu'il ne vouloit pas la mort mais la conversion des pécheurs pour qui il avoit répandu tout son sang ; qu'il tenoit son côté ouvert pour les recevoir dans son cœur. A des expressions si touchantes , à des invitations si amoureuses il n'y avoit pas de pécheur si endurci qui ne fondit en larmes.

Pour consolider le bien qu'il avoit opéré , pour rendre durables les fruits de salut qu'il avoit recueillis , il finissoit communément par raconter un exemple de quelque châtement effrayant , que la Justice divine avoit exercé sur des pécheurs , ou de quelque faveur extraordinaire qu'il avoit accordée à des âmes pénitentes. Le discours étoit terminé par l'acte de contrition , après lequel il faisoit à genoux une cruelle discipline , où il mêloit son sang avec ses larmes. Ce spectacle faisoit sur les assistans l'impression la plus profonde , dont je tenterois vainement de donner une juste idée.

Ce grand empire qu'il exerçoit sur les cœurs , étoit moins l'effet de ses talens naturels ou acquis à force d'étude , qu'un don surnaturel et miraculeux que Dieu lui avoit départi. Toutes les fois qu'il devoit prêcher , après avoir tracé sur le papier en peu de lignes ; le sujet qu'il se proposoit de traiter , les autorités dont il vouloit s'appuyer , les similitudes propres à la nature du sujet , il alloit disposer les détails à genoux au pied du Crucifix , traitant là seul-à-seul avec Dieu des intérêts des hommes ; et comme un nouveau Moïse , il parloit de-là , pour aller , dans l'ardeur de son zèle , traiter avec les hommes des intérêts de Dieu. Une preuve des plus manifestes de cette inspiration sur-

naturelle , c'est qu'il lui arrivoit de temps en temps de prêcher sur des sujets déterminés par la circonstance du moment , par quelque accident imprévu , par quelque châtement où la main de Dieu se rendoit sensible. Et c'étoit le plus souvent alors que son zèle triomphoit avec plus d'éclat , et qu'il opéroit de plus abondantes conversions. En 1707 le 2 août , le Vésuve vomit en plein midi une si grande quantité de cendres sur la ville de Naples, qu'elle fut ensevelie dans les ténèbres les plus profondes , comme au milieu de la nuit la plus obscure. François courut à l'endroit où étoit le plus grand concours du peuple que l'épouvante avoit rassemblé. Là d'un ton véhément et lugubre , il se mit à exhorter la foule à la pénitence , avec tant d'ardeur , que plusieurs grands pécheurs , qui ne s'étoient pas confessés depuis bien des années, se convertirent sincèrement à Dieu. En 1688 , Naples éprouva d'horribles secousses de tremblemens de terre. François sortit brusquement de la maison ; il parcourut les principales rues , prêchant la pénitence , criante à haute voix que le châtement cesseroit , quand on cesseroit de pécher. Les sentimens de componction qu'il inspira à cette multitude sont à peine croyables.

Il prêchoit fréquemment , comme nous avons dit, dans les *quartiers* occupés par les femmes publiques. On voyoit presque à chaque sermon les quatre , les six , et jusqu'à dix pécheresses , venir au milieu de l'audience , pleurer leurs désordres , se couper les cheveux à genoux au pied du Crucifix , et demander avec instance d'être enfermées dans une maison de refuge pour faire pénitence.

Mais tous les cœurs ne sont pas également susceptibles des impressions de la grace. Une de ces femmes perdues, plus endurcie et plus effrontée, aux approches du Missionnaire, excitoit des compagnes et de jeunes débauchés à s'opposer aux exercices de son zèle, à le mettre en fuite, par des chants, des instrumens bruyans, et autres manœuvres messéantes. François dissimuloit, et continuoit sans se plaindre l'œuvre qu'il avoit commencée. Un jour de Fête s'étant porté dans le même endroit, et n'entendant plus le même fracas, il demanda ce qu'il en étoit de Cathérine, c'étoit le nom de la pécheresse. Un des assistans lui répondit: hélas! hier au soir frappée d'un accident imprévu, elle est morte subitement, sans pouvoir proférer une seule parole: *Cathérine est morte!* repliqua l'homme de Dieu; il ajouta tout-à-coup: *allons la voir.* Il entre, monte l'escalier, accompagné de plusieurs autres. Il s'avance dans l'endroit où étoit le cadavre. Il le contemple quelque temps d'un air qui annonce l'étonnement. Ensuite saisi de l'esprit de Dieu, il éleva la voix et dit d'un ton haut: *Cathérine dis mois où tu te trouves à présent.* Il répéta la même demande sans obtenir aucune réponse. Il la renouvela une troisième fois d'un ton plus impérieux. Alors la défunte ouvrant les yeux à la vue de tout le monde, dit d'une voix lugubre et lamentable: *à l'enfer, je me trouve à l'enfer.* Que l'on juge de l'épouvante dont furent saisis tous les assistans. François fut lui-même profondément affecté de cet effroyable événement. *À l'enfer, avez-vous entendu!* s'écrioit-il en se retirant, *à l'enfer, oh!*

mon Dieu, ô Dieu infiniment redoutable! à l'enfer,
 La nombreuse assemblée de la Mission, informée de ce qui venoit de se passer, fut frappée de la plus grande terreur. Il y en eut beaucoup qui ne voulurent pas rentrer chez eux sans s'être confessés. Ce terrible prodige est d'une si grande authenticité, qu'il n'a jamais été révoqué en doute dans la ville de Naples qui contient trois cent quarante mille habitans.

Dieu accrédoit de temps en temps le ministère de François par de nouvelles merveilles. Le peuple étoit un jour à genoux aux pieds du Crucifix, implorant la Miséricorde divine, poussant des gémissemens et versant des larmes, lorsque quelques dames montées en carrosse sortirent d'une maison voisine. On les pria d'attendre quelques momens que la fonction fût finie. Elles n'y eurent aucun égard, et ordonnerent au cocher de partir. A la vue du carrosse le saint Missionnaire enflammé d'un zèle divin, prenant le Crucifix en main, s'écria : *Ah ! mon Jesus, puisque ces divinités n'ont aucun respect pour vous, faites au moins que les animaux qui les traînent rendent hommage à votre souveraine Majesté.* Il mit en même temps à terre le Crucifix devant les chevaux, qui s'arrêtèrent à l'instant, se mirent à genoux sur les pieds de devant, et restèrent dans cette humble attitude près d'un demi-quart d'heure à la vue de la multitude. François en prit occasion de s'élever avec force contre le peu de respect qu'on montroit journellement pour le Sauveur ; et son discours fut d'une telle efficace, qu'à dater de ce moment, on

observa un changement sensible , une réforme générale à cet égard , dans toutes les conditions.

Un jour que le Serviteur de Dieu prêchoit hors de la porte de S. Janvier , une femme de mauvaise vie l'écoutoit de la porte , non pas pour profiter de ses paroles , mais pour les tourner en dérision. Une pie apprivoisée qu'elle tenoit chez elle, d'un vol rapide alla se poser sur un des bras du Crucifix , comme si elle eût voulu prendre part au discours de l'Orateur. A cette vue la pécheresse rentra en elle-même , et se dit : un animal sans raison respecte son Créateur , et moi , qui suis une créature raisonnable , comblée des bienfaits de celui qui m'a créée , je ne cesse de l'outrager tous les jours par de nouveaux crimes. Elle se mit à écouter attentivement le prédicateur , dans le désir de profiter de son discours pour le bien de son ame. Elle fut vivement frappée de ce qu'elle entendit. La grace de Dieu éclaira son esprit et toucha son cœur ; elle se rangea sous la direction du saint homme , dans la disposition d'exécuter fidèlement tout ce qu'il lui prescrirait pour assurer le salut de son ame.

LIVRE SECOND.

Ce que nous avons dit jusqu'ici est bien propre à exciter l'admiration , et présente un grand fond d'édification et d'instruction : cependant ce n'est qu'une foible ébauche de ce qu'il nous reste à dire des travaux apostoliques de François dans la ville de Naples ; et je sens que je ne réussirai qu'à en donner une idée assez imparfaite. La plume la plus habile et la plus exercée auroit de la peine à les peindre au naturel. Ce fut l'opinion constante de tous ceux qui connurent ce saint homme , qu'il ne pouvoit vivre que par miracle. Il ne leur paroissoit pas possible , qu'étant d'une complexion assez délicate , et que ne mettant point de bornes à la rigueur de ses austérités , il soutint avec les seules forces de la nature , les énormes fatigues de son apostolat , pendant un si grand nombre d'années. Ce qui est certain , c'est qu'après sa mort , cinq sujets suffirent à peine , pour continuer les œuvres de zèle dont lui seul portoit tout le poids.

Son désir insatiable de procurer la gloire de Dieu, l'ardeur de sa charité s'étendoient à toutes sortes de personnes , de quelque classe , de quelque état , de quelque condition qu'elles fussent. On le voyoit aux monastères , aux confrairies , aux conservatoires , aux séminaires. Il se rendoit aux hôpitaux , aux prisons , aux galères ; il visitoit tous les malades de la ville. On le trouvoit à l'arsenal , dans les boutiques , dans les magasins , dans les rues ,

au milieu des enfans , des soldats , des pêcheurs , des paysans. Il se portoit jusque dans les quartiers des femmes débauchées , dans les cabarets , dans les réduits de jeux. Il étoit avec tous , et partout , dans un continuel exercice de zèle , ne cessant de prêcher , d'instruire , de catéchiser , d'empêcher des querelles , de faire des réconciliations , de faire cesser des scandales , d'inspirer à tous l'horreur du péché , en un mot de faire une guerre implacable aux puissances de l'enfer. Un étranger débarqué à Naples fut dans le cas de demander quel étoit ce Jésuite qu'il rencontroit dans tant d'endroits différens , et qu'il trouvoit toujours prêchant.

Mais il ne sera hors de propos d'entrer dans quelques détails. Il visitoit fréquemment les hôpitaux , et principalement celui des incurables comme le plus rebutant , et le plus capable de satisfaire à son inépuisable charité. Il s'approchoit de chaque lit ; plein d'une vive compassion pour ces infortunés , il s'informoit de leur état , du temps qu'ils étoient dans cette infirmité. Il les exhortoit à la patience , à la résignation , leur faisant sentir le prix de la croix que le Seigneur leur avoit envoyée. Il les invitoit à se réconcilier avec Dieu , comme le remède le plus efficace pour leur guérison. Il les instruisoit sur ce qu'ils avoient à faire pour appaiser la colère du Ciel , et il ne les quittoit qu'après avoir entendu leurs confessions. Et comme un des moyens les plus assurés de gagner les ames est la charité dont on use envers les corps , il leur portoit la nourriture à la bouche , essuyoit leurs sueurs , refaisoit leurs lits , et leur

apportoit souvent de petits présens propres à les soulager , et à les conforter.

Il usoit de la même charité dans l'hôpital des femmes. Il y trouvoit souvent des pécheresses publiques , dont l'obstination avoit été à l'épreuve de toutes ses exhortations ; que leur dissolution avoit réduites à un état de cadavres infects et expirans. En les reconnoissant , enflammé d'un nouveau zèle, il leur présentoit le Crucifix , leur disant : voilà votre divin Sauveur , qui est encore tout prêt à vous accueillir. Voyez comme il vous prévient ; il vient lui-même vous offrir le pardon. Si vous le voulez , le Paradis est à vous : mais il faut revenir à lui par un sincère repentir , et détester votre vie passée. Ces tristes victimes du libertinage ne pouvoient tenir contre ses discours. Leurs cœurs de bronze s'amouisoient , elles fondoient en larmes , et confessoient leurs désordres avec toutes les marques d'une sincère conversion.

Par-tout où il trouvoit des moribonds , il prenoit sur lui tout le soin de les assister , sans jamais se détacher de leur côté , jusqu'à qu'il les eût , pour ainsi dire , conduits au Ciel. Sa présence et ses paroles les remplissoient de tant de confiance , et les consolent au point qu'ils déclaroient qu'ils mourroient très-contens , parcequ'ils mourroient entre ses mains. Il visitoit aussi dans la ville un très-grand nombre de malades qui l'en faisoient prier. Appelé presque tous les jours et toutes les nuits , dans la saison même la plus rigoureuse , il ne savoit se refuser à personne ; il partoît sur le champ , se portoit rapidement à pied , dans les endroits même les plus éloignés , accordant indistinctement ses secours,

aux nobles , au petit peuple , aux riches , aux pauvres.

Il ne montra pas moins d'empressement à porter ses soins dans les prisons publiques , spécialement dans celle de la Vicairie , qui étoit le réduit des hommes les plus pervers , l'égoût de tout ce qu'il y avoit de plus corrompu dans le Royaume. Là , il déclamoit avec une grande véhémence contre les vices auxquels ces sortes de malfaiteurs sont communément adonnés , contre les blasphèmes , les parjures , les vols , les haines , les incontinenes. Il mettoit sous leurs yeux l'énormité de ces excès , l'outrage qu'ils faisoient à la Majesté divine. Il faisoit une peinture effrayante des feux dévorans et éternels que Dieu leur destinoit , pour en tirer une juste vengeance. Après avoir ainsi répandu la terreur et l'épouvante , et fait naître les premiers sentimens de componction , il passoit à des considérations plus consolantes sur la Miséricorde de Dieu , qui étoit tout disposé à les recevoir en grace. Il prenoit alors un air de douceur incomparable ; il les accueilloit chacun en particulier avec une tendresse inexprimable ; il les serroit dans son sein , les encourageoit à découvrir leurs plaies les plus profondes et les plus secrètes , les assurant qu'il avoit dans l'absolution sacramentelle , un baume salutaire pour les guérir. Sa charité le portoit encore à écouter avec une patience invincible les sujets de leurs querelles , à prendre connoissance de leurs besoins. Il les consoloit dans leurs afflictions ; il les recommandoit aux gardiens de la prison ; il recouroit aux juges pour l'expédition de leurs causes ; il s'entremettoit auprès des créanciers

pour en obtenir une composition modérée. Il procuroit à ces infortunés d'abondantes aumônes, tandis qu'il se refusoit à lui-même les plus légers soulagemens.

Ces pénibles soins peuvent être comptés pour peu de chose, si on les compare à ceux auxquels il se livroit en faveur des forçats détenus dans les galères ; peu content de leur annoncer la parole de Dieu, et d'entendre leurs confessions durant le cours de l'année, il s'appliquoit d'une manière spéciale à leur faire remplir le devoir pascal. Puisque cette œuvre édifiante, qui est de l'institution de François, a été constamment continuée après lui, tant que les Jésuites ont existé dans la ville de Naples, il n'est pas hors de propos d'en faire ici une description détaillée ; elle ne peut manquer d'intéresser le lecteur.

Dès le commencement du Carême, il faisoit à ces esclaves des discours plus fréquens, tous relatifs à leur situation. Pendant qu'il prêchoit sur la *Capitana*, d'autres Prêtres distribués sur les autres galères, exerçoient le même ministère, annonçant à tous une rémission générale de leurs péchés, s'ils revenoient à Dieu par une conversion sincère. Après cette première disposition, il faisoit dresser deux autels, l'un avec l'image de la Mère de Dieu, au milieu de chaque galère, l'autre à la poupe, où étoit représenté le Saint Protecteur d'où elle tiroit son nom. Les deux autels étoient éclairés d'une multitude de flambeaux ; un grand Crucifix étoit placé devant l'autel. François conduisoit lui-même les Prêtres destinés à entendre les con-

fessions , instruisant en même temps les pénitens sur la manière de se disposer à leur réconciliation.

Le jour de la communion , la galère étant ornée avec une sorte de pompe , dès la première aurore, les galériens dégagés de leurs chaînes se rendoient en procession, chantant avec beaucoup de modestie et de dévotion les litanies de la Sainte Vierge , à l'église de Sainte Marie du Remède , près du Môle. François fermoit la marche , portant un grand Crucifix , accompagné d'une multitude de torches allumées et d'un chœur de musiciens. L'église étoit décorée avec un grand soin. En entrant les différentes files étoient rangées dans le plus bel ordre. On exposoit aussitôt le Saint Sacrement. La Messe solennelle étoit chantée par un grand corps de musique. Après l'Evangile , François faisoit un nouveau discours , assez court , mais avec une telle ardeur qu'il avoit l'air d'un Séraphin. Il excitoit la Foi de ses auditeurs sur l'auguste Mystère de l'Eucharistie , leur inspiroit les sentimens de la plus vive contrition ; il les exhortoit à recevoir leur Dieu avec une grande pureté de cœur , et dans la ferme résolution de lui être à jamais fidelles. Après la communion et l'action de grâces , François leur donnoit la bénédiction du S. Sacrement. Ils étoient ensuite reconduits à la galère , toujours dans le plus bel ordre ; et ce qu'on aura de la peine à concevoir , dans un état aussi misérable , ils étoient remplis de joie de se voir rentrés en grace avec Dieu. Ce qui met le comble à la merveille , c'est que la conversion de ces pécheurs endurcis étoit durable , ainsi que l'attestoient les officiers de la galère. Le lendemain François por-

toit avec lui une grande quantité de chapelets , de médailles , de crucifix , d'images , qu'il distribuait à tous , n'en laissant aucun sans quelque gage de dévotion. C'étoit un spectacle ravissant de voir ces malheureux esclaves , au moment où il paroisoit , le recevoir avec la plus grande vénération , l'appeler à haute voix leur protecteur , leur avocat , leur tendre père , s'estimer heureux de pouvoir lui baiser les mains ou la robe.

Après avoir ainsi sanctifié la principale galère , il passait successivement à toutes les autres , tenant partout la même méthode , renouvelant sans cesse les mêmes fonctions ; il donnoit les mêmes soins aux malades qui étoient détenus dans leur hôpital. Il terminoit cette Mission de la chiourme , par rassembler le dernier jour tous les forçats , autour d'une tartane , où il se plaçoit en surplis. Là après leur avoir donné de salutaires avis pour les confirmer dans les heuruses dispositions où ils étoient , il leur faisoit gagner l'Indulgence plénière , attachée à Bénédiction Papale. Cette cérémonie étoit si attendrissante , qu'elle attiroit le concours de toute la ville. On pouvoit la regarder comme le triomphe de la charité et du zèle du Serviteur de Dieu , que tous s'accordoient à regarder comme leur Apôtre.

François assista avec la même assiduité , pendant plusieurs années , la chiourme des galères espagnoles , venues à l'occasion de la guerre de Messine. Les galères renfermées alors dans le port se trouverent au nombre de trente ; d'où l'on peut juger des fatigues excessives auxquelles il se livroit. Elles paroisoient du reste lui donner chaque jour une nouvelle vigueur et une nouvelle activité.

Il trouva sur ces galères une grande quantité d'esclaves musulmans. On sait quelle est leur obstination stupide dans la religion de l'Alcoran. Mais François à qui le secours du Ciel rendoit tout possible, s'enflamma d'un nouveau zèle, il parla avec tant de force et d'efficace, qu'en peu d'heures il en convertit jusqu'à trente, et les baptisa de sa main. Il en convertit beaucoup d'autres, qui étoient répandus dans la ville, au service de différens maîtres. Le jour de leur baptême, il les faisoit vêtir de blanc. Il les envoyoit ensuite accompagnés d'un bon nombre des associés de l'Oratoire parcourir les endroits les plus peuplés de la ville, pour la gloire de notre sainte Religion.

Nous terminerons cet article par un trait qui renferme un double prodige. Le saint homme se flagelloit rudement sur une galère avec une courroie qu'il avoit trouvée à ses pieds. On la lui arracha des mains par un esprit de compassion. Alors il se mit à prier tous ceux qui l'environnoient de le maltraiter, l'outrager, le frapper de toutes les manières, se disant le plus scélérat des hommes. Un Turc fut le seul qui par un fond d'arrogance, ou si l'on veut, par simplicité, accepta l'invitation. Il s'approche de l'homme de Dieu, et lui décharge un grand soufflet. François, suivant le conseil de l'Evangile, lui présenta aussitôt l'autre joue. Le barbare leva le bras pour renouveler l'outrage, mais il fut arrêté par un cris universel. Il ne tarda pas à porter la peine de son attentat. Il sentit bientôt une violente douleur dans le bras instrument de sa brutalité. Il reconnut que c'étoit un châtiment du Ciel; le lendemain il se présenta à

François avec un air contrit et humilié , et lui dit en son jargon: *moi avoir donné à toi un soufflet: mais toi avoir demandé premier ; guérir mon bras , parceque moi sentir un grand douleur.* Le saint homme touché de compassion le tira à part , et avec trois signe de croix le guérit à l'instant. Ce prodige affecta si vivement l'infidèle , qu'il ne savoit plus se détacher du Missionnaire. On conçoit qu'il ne fit aucune difficulté de se laisser instruire. Il se convertit en effet , il abjura la secte de Mahomet , et reçut le baptême.

On a conservé long-temps la mémoire de la Mission que François fit au Château-Neuf de Naples. C'est une vaste forteresse qui contient une population nombreuse. Le Commandant étant informé de la grande réforme qu'il avoit opérée parmi les soldats et les ouvriers de l'arsenal , désira procurer le même avantage à ses soldats et au reste des habitans. Le saint Missionnaire se porta à cette œuvre avec le plus grand empressement. Il s'y appliqua avec toute l'ardeur de sa charité et de son zèle , après avoir surmonté les obstacles et les contradictions qu'on lui opposa d'abord de plusieurs endroits.

La Mission se fit dans le plus bel ordre et avec le plus grand éclat. La componction fut très-grande dans tous et à tous les sermons ; on répandit beaucoup de larmes. On ne sauroit donner une idée suffisante des fruits abondans de salut qu'il recueillit. On vit cesser en peu d'heures tous les vices qui sont les plus ordinaires aux gens de guerre. Un d'entr'eux après avoir fait une confession publique de ses péchés , se retira , avec la permission

de ses Supérieurs, dans un monastère d'un observance des plus austères, et s'y consacra à la plus rigide pénitence. Un autre abandonné à des excès dont il se glorifioit, et qui lui avoient fait donner le surnom *d'insensé*, apostrophé dans un discours sous cette dénomination, rentra en lui-même, devint un homme nouveau, et commença une vie vraiment chrétienne.

Le désir ardent dont François étoit animé, de faire cesser tous les désordres, lui fit former le dessein d'aller prêcher au milieu des ténèbres, dans les endroits où régnoient les plus grands scandales. Il en fit plusieurs fois la proposition à ses Supérieurs : mais ils s'y opposèrent constamment, ne voulant pas exposer une vie aussi précieuse aux dangers qu'on avoit à craindre de la part de ceux qu'il vouloit ramener de leurs égaremens. Le fait suivant est propre à faire voir que ces élans de zèle lui étoient inspirés de Dieu.

Le saint homme étoit un soir occupé à prier, il se sentit tout-à-coup naître un grand désir de sortir sur le champ, et d'aller prêcher dans la ville, mais où, à quelle fin, à qui? c'est ce qu'il ignoroit. Il ne fit d'abord aucun cas de cette idée; il la repoussa même comme une illusion : mais comme elle alloit toujours croissant, il se rendit auprès de celui qui lui tenoit la place de Dieu, pour fixer son irrésolution. Son Supérieur qui étoit rempli de la plus haute estime pour sa prudence, lui permit de suivre l'impulsion qu'il éprouvoit, et l'y autorisa même. François part aussitôt avec un compagnon. Après avoir parcouru une bonne partie de la ville, sans savoir où il alloit, il s'arrête

tout-à-coup , et commence à prêcher d'une voix haute et éclatante sur la nécessité de correspondre sans délai aux inspirations divines , dans la crainte d'être surpris diune mort imprévue , et d'être appelé et invité à la pénitence pour la dernière fois. Il se retira ensuite fort satisfait de s'être conduit dans cette circonstance critique sous la direction de l'obéissance.

Le lendemain matin , une jeune femme éplorée et dans la plus grande désolation le fit appeller à l'église. Au moment où il parut , elle s'écria : ah ! mon père , c'est par un effet de la divine Providence , que vous êtes venu cette nuit prêcher dans le voisinage de ma maison. Oh ! si vous saviez le funeste accident qui m'est arrivé ; je vous le dirai à ma confusion. Dans l'oubli de Dieu et du salut de mon ame , je m'entretengois avec le complice de mes débauches , lorsque j'entendis votre voix. Vos paroles me remplirent de frayeur , et je lui dis : nous ferions bien mieux de renoncer à nos désordres , et de nous rendre aux conseils du Serviteur de Dieu. Aveuglé par sa passion , et bien éloigné d'être affecté comme je l'étois , il me répliqua : le Père François a beau dire , il a beau épuiser toute son éloquence ; je ne fais aucun compte de ses paroles. Quelques momens après , il tomba mort à mes pieds. Jugez de l'épouvante dont je fus saisie à cet affreux spectacle. Hélas ! il pouvoit m'en arriver autant ; et où en serois-je à présent , si j'étois morte en cet état : mais puisque Dieu a eu pitié de moi , qu'il m'a fait ressentir les effets de sa miséricorde , me voici à vos pieds , mon tendre Père ; ayez la charité d'entendre ma confession. François

Il l'accueillit avec toute la bonté d'un charitable pasteur, la réconcilia avec le Seigneur, la dirigea dans la pratique des vertus chrétiennes; il finit par la retirer du monde, et la placer dans un lieu où elle pût opérer son salut avec plus de sûreté.

Les travaux, les fatigues de François dont nous avons parlé jusqu'ici, sont assurément dignes de la plus grande admiration: mais ce qui doit mettre le comble à la surprise, à l'étonnement, c'est la hardiesse et l'intrépidité avec quoi il faisoit la guerre à tous les genres de scandales, qui sont la source de tous les désordres publics. Ce que nous allons dire, pourroit être taxé d'imprudance et de témérité dans tout autre pays que celui qui en a été le théâtre: mais les lecteurs sensés et instruits feront réflexion que les traits qui caractérisent les physionomies parmi les hommes, sont moins variés, que les usages, les coutumes, la manière de penser et d'être affecté dans différentes nations. Les détails assez singuliers que nous rapporterons, sans être toujours un modèle à imiter, pourront être jugés par le succès plus singulier encore l'effet d'une inspiration peu commune.

François prit spécialement de mire les désordres qui avoient lieu dans les places publiques. Les bateleurs y produisoient sur leurs traiteaux de jeunes femmes effrontées, sans pudeur. L'obscénité de leurs farces allumoit les passions les plus criminelles, surtout parmi la jeunesse qui venoit boire à longs traits le poison de la corruption. Aussitôt que notre Missionnaire étoit informé de quelqu'un de ces scandales, s'il en avoit même le simple soupçon, il se portoit dans l'endroit, où seul, ou

avec les associés de l'Oratoire ; et avec cette liberté que lui donnoit son saint ministère , il montoit sur l'échafaud dressé , où se plaçoit dans le voisinage , et se mettoit à prêcher. Il attiroit à lui toute la foule ; et le saltinbanque étoit forcé de se retirer avec ses gens. Rien n'égale la fureur dont ces histrions étoient transportés. Ils lui portoient une haine mortelle. Il épuisoit tous les motifs pris dans la Religion , et dans les principes de l'honnêteté naturelle pour les calmer et les faire désister : mais ces sortes de gens , qui ne connoissent d'autre divinité que leur intérêt personnel , étoient inflexibles. Obligés à se retirer , ils attendoient le départ du Missionnaire pour reprendre leurs farces ; François pénétrant leur dessein , continuoît à prêcher les trois , les quatre heures de suite , jusqu'à l'entrée de la nuit , sans que la foule se lassât jamais de l'entendre.

Mais ce qui contribuoit à aigrir de plus en plus ces joueurs de scènes publiques , c'est qu'ils voyoient disparaître successivement , lorsqu'ils s'y attendoient le moins , ces femmes débauchées qui étoient l'instrument de leurs scandales. François en engagea un grand nombre à ne plus monter sur les traieaux ; leur assignant un aumône qui les dédommageoit de ce qu'elles gagnoient chaque jour dans cet indigne métier , et les réduisant par ses vives exhortations à mener une vie plus exemplaire et plus chrétienne.

Un d'entr'eux appelé l'*Anonyme* s'insinua dans les bonnes grâces du Commandant du Château-Neuf , et le porta à défendre à François de troubler les scènes qu'il donnoit dans la place. Le Mis-

sionnaire se rendit en personne chez le Commandant, et lui parla avec tant de force sur l'indécence de ces représentations, qu'il l'engagea à retirer l'ordre qu'il lui avoit intimé.

Il n'eut pas peu d'obstacles à surmonter, pour faire cesser le scandale que donnoit une jeune femme par des tours d'adresse messéans à son sexe. Elle étoit appuyée d'un grand nombre de protecteurs également riches et puissans. Mais François que les entreprises les plus difficiles ne décourageoient point, se roidit contre toutes les difficultés; et son zèle fut couronné du plus heureux succès.

Les farceurs désespérés ne gardèrent plus de mesure envers l'homme de Dieu. Peu délicats sur les moyens, ils entreprirent de le faire taire à force d'injures, de menaces, de coups même. Un jour étant monté sur le théâtre de l'*Anonyme*, il en reçut un grand soufflet; il se mit aussitôt à genoux, et lui présenta l'autre joue. Un autre charlatan de même espèce, le voyant monter sur ses traiteaux, le chargea de mille injures, et secoua l'échelle avec tant de force, qu'il le fit tomber à la renverse. François s'étant relevé lui dit avec une douceur angélique: je ne sache pas avoir jamais rien fait dont vous puissiez vous plaindre: si cependant vous pensiez que je vous ai offensé en quelque chose, je vous en demande pardon en face de cette multitude. Si quelqu'un se récrie sur des faits si peu analogues à nos mœurs, je me contenterai de lui dire qu'il doit faire réflexion que nous sommes à Naples; et cette réponse doit lui suffire; qu'il se rappelle ce que nous avons dit sur la variété des caractères des différentes nations.

Du reste la foule n'envisageoit pas d'un œil indifférent les outrages faits à l'homme de Dieu. Dans les deux cas dont nous avons parlé, frémissant de colère, elle se disposoit à tomber sur ces audacieux : mais François se mit entre deux, et parvint par son autorité à empêcher qu'on ne leur fit aucun mal. Il porta la générosité encore plus loin. Ayant su qu'ils avoient été mis en prison par ordre du Gouvernement, il alla solliciter leur grace, et obtint par ses prières leur élargissement. Chargé de sanglans outrages par un troisième, il lui baisa humblement les pieds en présence de la multitude.

Il ne seroit pas aisé de finir, si l'on vouloit rapporter tous les cas critiques où il se trouva engagé, et les dangers éminens et multipliés où il fut exposé. Son cœur étoit abymé dans la plus profonde douleur, de voir outrager si publiquement la Majesté de Dieu, les scandales se répandre à front découvert dans la ville. Transporté du désir ardent d'y opposer une barrière, même au péril de sa propre vie, il n'est aucun moyen qu'il n'employât, il n'est aucun danger auquel il ne s'exposât pour suivre les impressions de son zèle. Il eut entr'autres la consolation avant de mourir, de voir entièrement aboli l'usage d'introduire des femmes sur les théâtres des places publiques.

François eut de bien plus grandes fatigues à essuyer, et de plus grands dangers même de mort à courir, pour mettre un frein au débordement des femmes débauchées, qui infectoient la ville, et causoient la ruine de tant d'ames. Il se rendoit souvent dans leurs *quartiers* ; et il n'y mettoit jamais les pieds, qu'il n'y reçut de graves insultes.

Les plus modérées se bernoient à son abord, à courir se réfugier dans leurs réduits, pour n'être pas à portée de l'entendre. Celles qui étoient plus effrontées, et qui étoient en assez grand nombre, des portes, de fenêtres, et du milieu même des places, mettoient en dérision ses discours, avec la plus grande impudence, le chargeoient d'injures, d'insultes, pour l'obliger à s'éloigner de leur voisinage.

Mais c'étoit là de bien foibles attaques pour un cœur aussi généreux, aussi intrépide que celui de François. Rien ne put jamais le détourner de faire la guerre à leurs scandales. Lorsqu'il rencontroit dans les rues quelqu'une de ces femmes publiques, qui tendoit sans pudeur des pièges à l'innocence, la frappant légèrement avec le chapelet qu'il avoit constamment dans les mains, il lui disoit : loin d'ici, misérable, qui fais l'office du diable. Il en vit un jour deux de la figure la plus insidieuse ; investi de l'esprit d'Elie, dans une sainte colère, il lança contre elles d'un ton enflammé ces paroles de feu : vipères venimeuses, aspics pleins d'un poison mortel, que prétendez-vous ? Il parla avec tant d'empire, qu'il les obligea à prendre la fuite. Ayant su que quelques-unes de ces malheureuses, non contentes de leurs désordres personnels, élevoient de jeunes filles pour cet infame métier, et voyant que ses exhortations étoient insuffisantes pour faire cesser un scandale aussi criant, il eut plusieurs fois recours à l'autorité publique, leur arracha de force ces tristes victimes, et les mit en lieu de sûreté.

Il eut à surmonter des obstacles tout autrement dangereux , de la part d'une multitude de jeunes gens effrénés capables des derniers excès , si on entreprenoit de les troubler dans leurs débauches. Ils ne s'en tenoient pas aux insultes , aux menaces ; ils mettoient les armes à la main , décidément résolus à sacrifier celui qui s'opposoit à leur dissolution. Il le tenterent plusieurs fois ; et le saint homme auroit péri , si Dieu ne l'avoit protégé d'une manière spéciale.

En 1702 , François prêchoit un jour de Fête , près du pont de Tappia. Une femme débauchée se tenoit sur sa porte , et s'entretenoit d'une manière bruyante avec quelques jeunes libertins. Un des associés de la Mission les avertit de la manière la plus honnête , et les invita à écouter eux-mêmes le Missionnaire. Ceux-ci en rentrant dans la maison , entraînèrent avec eux le donneur d'avis. François qui avoit tout observé , s'écria : oh ! pour le coup , c'en est trop , allons les chasser. Il part comme un trait , on tenta en vain de l'arrêter. Par charité , s'écria-t-on , n'y allez pas ; ce sont des militaires ; ils sont armés ; ils ne craignent pas même Dieu ; vous courez danger de la vie. Qu'importe , répondit-il , pourvu que j'empêche l'offense de Dieu , je compte pour rien la conservation de mes jours ; et montrant son Crucifix , il ajouta : mon divin Maître est mort pour moi , ce sera peu que je meure pour lui : mais je ne mérite pas un si grand bonheur ; mes péchés m'en rendent indigne. Il pénétra dans ce réduit ; il en impose d'une manière frappante à cette jeunesse effrontée ; elle le salue avec un grand respect , et se retire sans proférer

une seule parole. François va reprendre son discours qui produisit de plus grands fruits qu'à l'ordinaire.

Dans une autre occasion , comme il finissoit de prêcher , il vit un jeune homme qui alloit entrer dans la maison d'une femme mal-famée. Il courut à lui , et se mit à le détourner de la manière la plus insinuante. Il fut mal accueilli par ce débauché , qui menaça même de le frapper. Il se jette à ses genoux et lui dit : que prétendriez-vous ? voudriez-vous porter vos mains sur moi ? Il se mit en même temps à se battre les joues avec tant de violence , qu'il le déconcerta et l'obligea à prendre la fuite. Je le répète , ce sont là les mœurs de Naples , qui sont assez différentes des nôtres.

Il n'y avoit sorte de danger , quelque grand qu'il fût auquel il ne s'exposât , lorsqu'il s'agissoit d'empêcher l'offense de Dieu. Un jour qu'il alloit prêcher accompagné des associés , il fit tout-à-coup arrêter la procession devant une maison. Dieu lui révéla les désordres qui s'y passoient. Il frappe à la porte en criant : ouvre , furie d'enfer , ange de Satan ; après une longue résistance , une vieille maquerelle qui étoit un prodige de laideur ouvre. François entre ; il trouve cinq à six libertins tous armés , avec autant de jeunes filles. C'est ici , dit-il , l'école du diable , le vestibule de l'enfer. tournant ensuite vers ces jeunes débauchés , et vous , comment osez-vous donner la mort à ces ames innocentes ? Elles ont été créées à l'image de Dieu , qui a répandu tout son sang pour les sauver. Il les chérit tendrement ; et vous auriez la hardiesse de les arracher de ses mains ? Vîte , sor-

tez d'ici. A ce ton d'autorité , qui avoit quelque chose de surhumain , ils se retirèrent tous en silence. Il mit les filles sous la sauve-garde de personnes d'une vertu reconnue , et leur procura ensuite à toutes des retraites où leurs ames et leur honneur furent en sûreté.

Il rencontra une autre fois une troupe de soldats qui s'entretenoient d'une façon scandaleuse avec des femmes débauchées ; il les reprit d'une manière sévère , leur représentant vivement l'outrage qu'ils faisoient à la Majesté divine. Comme ils ne tinrent aucun compte de ses remontrances , et qu'ils joignirent les menaces aux insultes , il leur dit : vous vous permettez des bravades , parceque vous êtes armés , mais vous êtes dans l'erreur ; sachez que je ne crains ni vos menaces , ni vos armes. Je m'estimerois heureux de perdre la vie pour une si belle cause. Cette intrépidité amortit tout leur feu. Ils en furent tellement frappés que remplis de vénération pour l'homme de Dieu , il se retirèrent modestement dans leurs quartiers.

Une jeune fille douée des plus brillantes qualités de l'esprit et du corps , étoit l'écueil d'une multitude de soupirans. François forma le dessein de faire cesser le scandale. Il étoit à prendre des mesures pour y parvenir ; il ne put le faire si secrètement que son projet ne vînt à transpirer. Il reçut une lettre anonyme , pleine d'audace , dans laquelle on lui faisoit les plus grandes menaces , s'il ne se désistoit de son entreprise. On s'attend bien qu'il ne fut pas intimidé du danger qu'il pouvoit courir ; il ne travailla qu'avec plus d'ardeur à met-

tre la dernière main à une si belle œuvre ; et il réussit à placer la jeune personne dans un monastère.

François voyant un jeune libertin qui alloit entrer dans une maison de débauche , l'exhorta à se retirer , pour ne pas scandaliser la foule qui étoit présente. Celui-ci transporté de la passion , lui déchargea un grand soufflet. Le saint homme , ainsi qu'il le faisoit constamment , se jette à ses genoux , et lui présente l'autre joue en toute humilité. Ce furieux loin d'être touché d'une si grande générosité , tire son épée ; il alloit le percer , lorsqu'un des confrères de l'Oratoire para le coup et le désarma.

Il étoit arrivé à la rue des Grecs une courtisane , qui réunissoit tous les attraits propres à séduire la jeunesse. Il se faisoit chez elle un concours des plus bruyans et des plus scandaleux. François vint prêcher dans le voisinage. Il avoit à peine commencé , qu'il se fit dans cette maison de débauche un grand bruit qui alloit toujours croissant. On peut croire que c'étoit dans le dessein d'interrompre le prédicateur. Il s'arrêta en effet , et fixant ses regards sur cet infame réduit , il se mit à crier d'une voix forte et sonore. Holà ! que tous ceux qui sont séduits par le diable dans cette maudite maison , en sortent sur le champ. A un ordre donné avec tant d'empire , un seul de ces libertins , saisi d'épouvante se retira ; les autres tinrent ferme à leur poste. Le Missionnaire d'une voix plus élevée et d'un ton plus absolu , dit : vite , que tous les autres sortent , ou je vais les chasser avec ce Christ en main. Voyant qu'ils s'obstinoient à vouloir demeurer , il descendit tenant le Crucifix , et accompagné de quel-

ques confrères , il pénétra dans cette maison , chantant les litanies de la Sainte Vierge. Ayant monté l'escalier sans aucun obstacle , il lança un coup d'œil sévère sur cette jeunesse licencieuse ; ce qui suffit pour l'aterrer. Ils partirent tous d'une manière très-respectueuse , sans proférer une seule parole.

Nous avons rapporté plusieurs traits qui , sans être un modèle à imiter pour les ministres ordinaires de la Religion , sont un sujet d'admiration. Ils peuvent même exciter la surprise et la censure , si l'on ne fait attention que François étoit évidemment animé de l'esprit de Dieu , et d'un esprit qui n'est pas donné à tous , à raison des conversions innombrables , et des miracles de tous les genres qu'il n'a cessé d'opérer durant le cours de son long Apostolat. On en sera pleinement convaincu par les détails où nous entrerons.

Les hommes apostoliques doivent s'attendre à des contradictions et des persécutions ; c'est même la voie ordinaire que Dieu emploie pour répandre de plus abondantes bénédictions sur leurs travaux. Des hommes pervers , ennemis de tout bien , surprirent la Religion de Monseigneur le Cardinal Cantelmi , Archevêque de Naples. D'un air qui paroissoit ne respirer que zèle et piété , ils lui peignirent François comme un ignorant , un indiscret , un imprudent , un perturbateur du repos public. La droiture naturelle qui caractérisoit le Prélat , le rendit plus susceptible de ces funestes impressions. Ne se doutant nullement des vues criminelles des délateurs , sans autre information , il défendit à François de prêcher hors de l'enceinte de sa propre église , et de faire des visites dans les monastères. Je laisse

au lecteur à juger de la vive douleur dont fut pénétré l'homme de Dieu, en voyant le zèle ardent dont il étoit dévoré, circonscrit dans des bornes si étroites. Du reste, de la profonde humilité dont il étoit, il n'eut recours à aucun intercesseur, il ne dit pas lui-même une seule parole pour sa justification. Il se soumit aveuglément aux ordres de celui qu'il regardoit comme lui tenant la place de Dieu. Toute sa consolation étoit de passer la journée entière à entendre les confessions dans son église.

Une conduite aussi conforme à l'esprit de Dieu, frappa le Cardinal Archevêque, et le porta à former des soupçons sur les accusations dont on avoit chargé le saint Missionnaire. Il prit des informations de personnes sages et intègres sur ses procédés, sur sa manière d'exercer le saint ministère, et il ne tarda pas à reconnoître que tout ce dont on l'avoit accusé, étoit un tissu de calomnies; que sa conduite étoit irréprochable; que c'étoit un homme d'un grand savoir, prudent, discret, d'une douceur inaltérable, zélé ardent de l'honneur de Dieu et du salut des âmes. Il fit appeler François; il l'accueillit avec les plus grandes démonstrations d'estime et de bienveillance. Il lui donna un ample pouvoir de prêcher et de confesser dans tous les endroits de sa juridiction; et s'avança jusqu'à lui faire une sorte d'excuse, l'assurant qu'il avoit été trompé.

Une autre épreuve des plus amères lui vint du Supérieur de la Maison Professe où il demouroit. C'étoit le Père Caracciolo, homme de la plus grande intégrité, et d'une prudence consommée. Il voulut s'assurer pleinement de l'esprit qui dirigeoit François

dans l'exercice de son zèle. Un jour en présence des pères les plus graves de la communauté, il lui fit une forte réprimande ; sur ce qu'il sortoit continuellement de la maison, moins par un vrai désir de sauver les âmes, que par envie de battre le pavé en vagabond. Il lui intima de se bien garder de sortir, qu'il fût appelé ou non, sans sa permission expresse. L'humilité de l'homme de Dieu se montra ici dans tout son éclat. Il baissa les yeux ; et lorsque le Supérieur eût cessé de parler, il dit du ton le plus modeste ces précises paroles : votre Révérence sera obéie ; il obéit en effet avec la plus grande exactitude, pendant tout le temps de l'épreuve qui dura plusieurs mois. Son Supérieur entièrement convaincu de la solidité de sa vertu et de la pureté de son zèle, cessa enfin de mettre des entraves au plein exercice de son ministère. Il fit plus, il lui assigna un compagnon fixe et permanent, avec qu'il pût sortir à toutes les heures du jour et de la nuit, pour travailler à la vigne du Seigneur. Mais en cela il lui procura, sans le savoir et bien contre son intention, un genre de persécution, auquel on pourroit appliquer le mot de S. Bernard sur le martyre de la vie religieuse, *acerbitate mitius, diuturnitate molestius*. Il désigna pour cet office un jeune frère lai, qui mit la patience du saint homme à une longue et pénible épreuve. A la régularité des mœurs qu'on ne sauroit lui disputer, il joignoit des défauts qui furent long-temps une croix bien pesante pour François. C'étoit un homme d'un caractère dur, fainéant, ennemi de la fatigue. Au milieu de cette multitude d'occupations dont le Missionnaire étoit surchargé,

il ne cessoit de le contrarier en tout , de désapprouver tout ce qu'il faisoit , du moment que cela lui coûtoit la moindre gêne. Il s'oublioit jusqu'à manquer au respect qu'il lui devoit , le traitant d'indiscret , de capricieux. François fut pendant quatorze ans , la paisible victime de cette mauvaise humeur et de cette pétulance , sans qu'il pensât jamais à faire ses plaintes aux Supérieurs sur un procédé aussi révoltant. Il porta la modération jusqu'à ne jamais témoigner le moindre mécontentement à un compagnon aussi fâcheux. Il le traita constamment avec une sérénité , une douceur , un ton même affectueux , qui ne se démentirent jamais. Cette longanimité invariable présente à mon avis un genre d'héroïsme auquel de grands Saints ne sont pas toujours arrivés.

Une épreuve , qui quoique de moindre durée , ne laissoit pas d'avoir son amertume , lui vint du dehors , de la part d'un Religieux Missionnaire , d'un autre Ordre. François s'étoit porté avec quelques jeunes Jésuites , à la Place de France. Ils avoient tous commencé à prêcher dans leurs postes respectifs , lorsque ce Missionnaire d'un ton impérieux les obligea à interrompre leurs discours , leur intimant de se retirer d'un endroit qui étoit affecté à l'exercice de son ministère. Ils partirent tous , à l'exemple de l'homme de Dieu , qui avant de s'éloigner , se présenta à ce Religieux , lui demandant humblement pardon , ajoutant qu'il avoit ignoré que c'étoit le lieu où il avoit coutume de distribuer le pain de la parole. Il fit plus encore ; il se jeta à ses pieds , et voulut les lui baiser. Celui-ci peu touché de cet acte d'humilité , lui tourna brusque-

ment les épaules , le traitant d'homme feint et hypocrite. Le Saint se tut , mais Dieu ne tarda pas à se faire entendre. La même nuit , le Religieux fut frappé d'un violent accident d'apoplexie ; il connut parfaitement d'où lui venoit ce coup. Aussitôt qu'il fut en état de parler , il envoya prier François de vouloir bien lui faire une visite ; et il le vit bientôt arriver auprès de lui. Leur entretien fut une suite non interrompue de traits d'humilité , de charité , de tendres embrassemens. On ne sauroit dire lequel des deux en reçut plus de consolation ; et comme les affections de l'âme influent sur les dispositions du corps , le malade améliora notablement.

Une dame avoit formé le dessein de faire chanter dans le conservatoire de Mondragon une comédienne mal-famée. Elle apprit que François avoit fait des démarches pour l'empêcher. Elle le fit appeller. Elle le chargea de mille injures. Il reçut cet orage du ton le plus modeste et en silence. Quand elle eut fini , il lui répondit : vous ne m'avez pas dit tout ce que je mérite. Vous pouviez ajouter que je suis un grossier , un incivil , un indiscret , un ignorant , un imprudent , un homme sans jugement. La dame se tint là , et se retira. Mais quand sa bile se fut calmée , elle réfléchit mûrement sur tout ce qu'elle avoit dit , et sur la profonde humilité que l'homme de Dieu avoit montrée dans un moment aussi critique. Elle en prit une toute autre idée , et ne cessa d'admirer la sublimité de sa vertu.

Le fait suivant pourra fournir un double sujet de surprise. Un des associés de l'Oratoire avoit été retranché du corps pour son inconduite : il étoit rentré en lui-même , et sur les marques de péni-

tence qu'il donnoit , François jugea qu'il étoit à propos de l'admettre de nouveau. Le Préfet de l'Oratoire , qui avoit d'ailleurs de bonnes qualités , étoit d'un caractère altier et dominant , il s'opposa à cette proposition. Il fit plus ; il se mit à instiguer les autres confrères , et il le fit avec tant de succès , qu'il les entraîna presque tous ; ils protestèrent que si le coupable rentroit , ils abandonneraient l'Oratoire pour toujours. François moins touché du peu d'égard qu'on avoit pour lui , que du danger où cette insubordination mettoit ses chers et tendres élèves , se rendit le lendemain chez le Préfet. Il lui parla d'une manière si insinuante et si efficace , qu'il le transforma en un homme tout différent ; on en jugera par ce qui suit. Après lui avoir fait sentir toute l'indignité de sa conduite , il lui ordonna de se rendre avec tous ceux qu'il avoit séduits à l'Oratoire , le dimanche suivant , pour aller ensuite l'après midi , aux exercices de la Mission. François fut obéi , et accueillit ces brebis égarées avec sa bonté et sa douceur ordinaire. Du reste pour prévenir les suites que ce premier écart pouvoit faire craindre pour l'avenir , il usa envers le Préfet d'une sévérité qui pourra causer de l'étonnement. Il le sépara des autres associés , il le fit asseoir sur le dernier degré du marche-pied de l'autel , jusqu'à ce que par cette situation humiliante il eût réparé le scandale qu'il avoit donné. L'épreuve ne fut pas de longue durée. François voyant que le coupable s'y soumettoit avec tant de ponctualité une ou deux fois , partit de son poste , et alla les mains jointes , en toute humilité lui baiser les pieds ; ce qui fit verser des larmes à toute l'assemblée. Il le prit ensuite par la main ,

et le reconduisit avec toutes les marques de respect et d'honneur à son ancienne place de Préfet. On ne sait ce qui doit le plus étonner dans un événement aussi remarquable.

François se rendit chez un homme constitué en dignité pour lui faire une restitution considérable qu'on lui avoit confiée. Il le pria en même temps de faire une légère charité, pour procurer un lit à une jeune personne nouvellement convertie. Il fut très-mal accueilli, et congédié de la plus mauvaise grace. Ce fut l'effet de l'aversion que ce personnage avoit conçue pour lui, au point qu'il en évitoit la rencontre. Sa prévention ne tarda pas à se dissiper. Il fut bientôt atteint d'une maladie mortelle. Alors il ouvrit les yeux; il eut recours au saint homme. Il le fit prier de venir le disposer à ce redoutable passage; et François l'assista pendant deux jours et trois nuits, avec la plus grande charité: ce qui fut pour le mourant une source de consolation et de confiance.

Il ne craignoit pas d'exposer sa propre vie, quand il voyoit celle des autres en danger. Ayant rencontré un jour des soldats qui se battoient les armes à la main, il se jeta au milieu d'eux, pour les calmer. Un d'entr'eux le frappa si rudement à la tête avec son fusil, qu'il coula de la blessure une grande quantité de sang. Son Capitaine en ayant été informé, voulut le châtier sévèrement: mais François fit l'avocat et le défenseur du coupable, il dit tant, il fit tant, qu'il lui obtint son pardon.

LIVRE TROISIÈME.

Les Exercices Spirituels de S. Ignace sont un ouvrage au dessus de tous les éloges. Ils ont opéré des conversions innombrables dans tous les temps et dans tous les pays. François qui en connoissoit tout le prix et toute la vertu , les employa comme un des instrumens les plus puissans et les plus merveilleux pour la réforme des mœurs. Il n'y a peut-être pas dans Naples , une Congrégation , un Monastère , un Conservatoire , un Collège , où il n'en ait fait usage. Il ne mettoit aucunes bornes aux élans de son zèle et de sa charité. Dans quelque temps que ce fût de l'année , quelque accablé qu'il fût de mille occupations , il ne laissoit jamais de donner les Exercices à quelque Communauté Religieuse , à quelque réunion de personnes pieuses , et bien souvent à deux , à trois à la fois , surtout dans le temps de l'Avent et du Carême.

Il inculquoit les vérités éternelles avec tant de force et de véhémence , que ses paroles paroissent autant de flammes ardentes , qui s'élançoient de son cœur , et pénétroient dans ceux de ses auditeurs qu'il remplissoit de componction , et qu'il faisoit fondre en larmes. A ne parler ici que des fruits de bénédiction qu'il recueillit dans les Monastères , il n'en fut aucun , où l'on ne vît cesser les abus les plus invétérés , disparaître tous les livres moins convenables , s'assoupir les discordes domestiques , rompre les amitiés suspectes , et l'obser-

vance régulière se remettre dans son ancienne vigueur. Un très-grand nombre de ces ames ainsi transformées vouloient l'avoir pour leur Directeur habituel : et il ne pouvoit se résoudre à se refuser à cette énorme fatigue , si peu compatible avec ses autres travaux.

Comme l'on pourroit nous soupçonner de quelque exagération , nous rapporterons quelques faits qui viennent à l'appui de ce que nous venons de dire.

Le Chanoine Tavano étoit préposé à la direction du Séminaire diocésain ; il donnoit tous ses soins à la culture de cette nombreuse jeunesse. Il invita François à venir donner les Exercices à ses élèves. Ils avoient à peine commencé à l'entendre , qu'ils furent pénétrés d'une componction et d'un esprit de ferveur qu'il n'est pas aisé d'exprimer. Ce n'est rien dire de trop que pendant tout le temps que dura cette retraite , ces jeunes gens ne furent occupés que de la pensée de Dieu et des vérités éternelles. Tous sans exception se faisoient admirer par leur modestie , leur recueillement. Chaque méditation étoit accompagnée et suivie d'une abondance de larmes. Les mortifications en jeûnes , en cilices , en disciplines , furent portées à une sorte d'excès. A la fin des Exercices , lorsque le Directeur du Séminaire se disposoit à leur donner la Communion , ils allèrent en foule lui baiser les pieds , et lui promettre la plus parfaite soumission à ses ordres , une plus grande application aux études et aux sacrées fonctions.

Aussitôt que l'on sut dans la ville que François donnoit les Exercices dans la Confrairie de la Trinité , il se fit un concours si universel qu'un très-grand

nombre ne purent pas entrer. Pour donner une idée des effets merveilleux que produisirent ses discours, il suffira de dire que presque à toutes les méditations, il étoit obligé de s'arrêter de temps en temps, pour les gémissemens, les hurlemens, les cris douloureux, que pousoient les auditeurs pénétrés de la contrition la plus amère. Un très-grand nombre, après avoir fait une confession générale, entreprirent une teneur de vie plus chrétienne sous la direction du Saint.

Le Collège des Nobles dirigé par les Jésuites, ne retira pas de moindres avantages de ses travaux évangéliques. Il leur donna trois fois les Exercices, et toujours avec un succès qui tient du prodige. Le seul acte d'une profonde humilité qu'il pratiqua la première fois qu'il se présenta à cette jeunesse choisie, la pénétra de componction, et la fit fondre en larmes. Dans une attitude où il paroissoit vouloir s'anéantir, il témoigna la plus grande surprise qu'on eût pensé à employer un ignorant, un homme de rien, pour les diriger dans les voies du salut, lui qui avoit été autrefois en qualité de simple gardien dans cette maison. Quand il commença ensuite à faire une vive peinture de l'énorme malice du péché, de la terrible sévérité des jugemens de Dieu, de la rigueur du feu éternel réservé aux méchans, il fit sur ces jeunes et tendres cœurs les impressions les plus profondes. Ils les manifestèrent tous par leurs larmes et les signes éclatans de pénitence qu'ils donnerent. C'étoit un spectacle des plus touchans de les voir, au moment où l'on donnoit le signal des assemblées, s'y rendre les yeux fixés en terre, les uns couron-

nés d'épines , les autres la tête couverte de cendres , ceux-ci les bras attachés à une croix , ceux-là dans une autre attitude d'amère contrition. Un étranger admis à voir une scène aussi attendrissante , dit qu'il croyoit avoir devant les yeux les pénitens dont Saint Jean Chamaque donne une idée si effrayante. On en vit quelqu'un qui fut obligé de s'abstenir de la table commune , pour ne pas pouvoir arrêter le cours de ses larmes. Un très-grand nombre firent tous les jours des disciplines , même sanglantes. On seroit naturellement porté à croire que dans un âge aussi tendre et aussi léger , les effets que produisirent ces pieux excès , ne furent pas de longue durée : mais les conversions opérées par François , présentoient tous les genres de prodiges. Je me contenterai d'observer que dans la même année , quinze de ces jeunes élèves abandonnerent le monde , et se consacrèrent à Dieu dans des Ordres Religieux.

Notre Saint donna les Exercices pour la seconde fois au même Collège en 1702. La ville étoit alors dans la plus grande consternation , à l'occasion d'un horrible tremblement de terre qui menaçoit d'ensevelir tous les habitans. Il n'y eut pas un seul de ces élèves qui voulût s'absenter d'aucune des assemblées , sous prétexte de se mettre en sûreté. Il y en eut même qui prièrent le Seigneur de les retirer de ce monde dans une si heureuse disposition , pour n'être plus en danger de l'offenser. Ce ne fut point-là , comme nous l'avons déjà observé , une ferveur passagère , qui s'affoiblit par degrés après la fin des Exercices. Il s'étoit écoulé des années , lorsque les Supérieurs attesterent que

cette maison se maintenoit dans cette régularité de conduite , que François y avoit établie.

Nous ne devons pas omettre les fruits abondans de salut qu'il recueillit dans la Congrégation des Prêtres établie dans le grand Collège des Jésuites par le Père Pavone. C'est-là que se sont formés des hommes d'une sainteté éminente et du plus grand savoir , plusieurs Evêques , plusieurs Cardinaux , et deux Souverains Pontifes. François fut invité à y donner les Exercices. Il s'excusa d'abord sur ce qu'il se croyoit incapable de parler d'une manière convenable dans une assemblée aussi respectable. Mais sa résistance ne tint pas contre la volonté expresse de qui avoit autorité sur lui. Il parla dans cette occasion d'une manière qui avoit quelque chose de surhumain. On admira surtout sa vaste érudition , la profondeur de sa doctrine en traitant des points essentiels de la perfection évangélique. Il embrasa tous ses auditeurs d'un nouveau désir de marcher à grands pas dans les voies de la sainteté , et de se rendre tous les jours plus dignes du sacré caractère dont ils étoient revêtus.

La réforme qu'il opéra dans le Conservatoire de S. Onofre , est d'autant plus remarquable , qu'elle souffroit des difficultés moins aisées à surmonter. On y élevoit un grand nombre de jeunes gens , qui s'appliquoient à l'étude de la musique vocale et instrumentale. François fut prié d'y donner les Exercices. Dans une des méditations , il parla avec la plus grande force contre les chansons décidément obscènes , contre celles qui sous un faux air de réserve et de décence amollissent le cœur , le

disposent à des impressions dangereuses , et le conduisent par degrés à des chûtes funestes. Ce discours inspira à tous une telle horreur pour ces compositions licencieuses , qu'ils allèrent chez eux en faire une exacte recherche. Sans égard pour les pièces des plus grands maîtres , qui devoient naturellement leur être bien chères , ils les portèrent toutes aux pieds de François , pour être livrées aux flammes. Plusieurs de ces jeunes gens , frappés des dangers auxquels les exposoit la profession qu'ils avoient embrassée , y renoncèrent ; et se consacrèrent , les uns à l'Etat Ecclésiastique , les autres à l'Etat Religieux dans différens Monastères.

Il y avoit long-temps qu'on désiroit de procurer aux Dames la facilité de faire les Exercices spirituels dans une assemblée publique. L'exécution d'un projet si louable offroit les plus grands obstacles et les plus multipliés , de manière que jusque-là personne n'avoit osé l'entreprendre. Les Supérieurs de François le chargèrent de cette commission périlleuse. Comme il en sentoit toute la difficulté , il commença par recourir à Dieu ; il fit dans cette vue de longues prières et de sévères pénitences. Il traita ensuite avec les Dames d'une manière si respectueuse , si prudente , si réservée , qu'il applanit sans beaucoup de peine toutes les difficultés qu'on pouvoit lui opposer. Il fixa le temps et le lieu des Exercices , il détermina la méthode qu'on y suivroit ; et il fut le premier qui les donna. Ils réussirent à la plus grande satisfaction des personnes les plus distinguées du sexe dévot , qui ne cessoient d'en rendre grâces à Dieu et à son Serviteur.

J'entreprendrois vainement de faire l'énumération des conversions innombrables que François opéra dans la seule ville de Naples. Pour ne parler que des pécheurs qui avoient passé les vingt, les trente, jusqu'à quarante et cinquante ans sans se confesser, on a trouvé dans ses écrits qu'ils montoient chaque année à plus de quatre cens. Il avoit soin d'en tenir un registre pour l'instruction et l'encouragement de ceux qu'il associoit à ses travaux. Je rendrai ce prodige moins incroyable, en observant qu'un de ses confrères, qui fut son compagnon dans les Missions bien des années, atteste avec serment, qu'il ne l'a pas vu prêcher une seule fois, sans qu'il opérât la conversion éclatante de quelques-uns des plus grands pécheurs. Dans un seul sermon, il convertit dix pécheresses publiques, et dans un autre il en convertit jusqu'à quinze. On voit qu'en traitant ce sujet, je dois nécessairement me renfermer dans les bornes les plus étroites. Je me contenterai de rapporter quelques faits particulièrement remarquables, et spécialement propres à faire admirer les miséricordes de Dieu, le zèle et la charité de notre Apôtre, et l'empire qu'il exerçoit sur les cœurs.

Il y avoit vingt-cinq ans qu'un pécheur chargé de mille crimes ne s'étoit pas confessé. La Mère de Dieu touchée de compassion sur l'état déplorable dans lequel il vivoit, l'avertit une et deux fois en songe, de rentrer en lui-même, de mettre fin à ses désordres, et de se réconcilier avec son Divin Fils. Il promit de se rendre à un si salutaire avis : mais dans la fausse idée qu'il ne trouveroit aucun confesseur qui voulût l'absoudre, il ne pou-

voit se résoudre à maintenir sa parole. Marie, qui se fait appeller le Refuge des pécheurs, se montra une troisième fois et lui dit : allez au plutôt vous confesser ; je vous ai obtenu de mon Fils le pardon de vos péchés , en considération de la vénération que vous montrez pour mes images , les saluant quand vous les rencontrez. Hélas ! répondit-il , quel est le confesseur qui consente à me donner l'absolution de cette multitude de péchés énormes. Elle reprit : allez vous en à l'Eglise du Jesus ; demandez mon Serviteur François de Giro-lamo , et ne craignez rien. En entendant qu'il y a si long-temps que vous ne vous êtes pas confessé , il vous embrassera tendrement , vous tendra une main secourable , et vous facilitera avec bonté la manière de vous purifier de tant d'iniquités. Sur une pareille assurance , il alla le lendemain se jeter aux pieds de l'homme de Dieu , qui en entendant qu'il y avoit vingt-cinq ans qu'il ne s'étoit pas confessé , fut saisi d'une sainte allégresse , le serra dans ses bras , appliqua ses lèvres sur ses joues , et lui fit mille caresses. Quand il apprit ensuite les détails de l'apparition de la Mère des miséricordes , noyé , abîmé dans une mer de consolation , il ne mit point de terme aux moyens qu'il employa pour soigner d'une manière spéciale cette brebis égarée et revenue au bercail. Ses soins lui réussirent à souhait , au point qu'il en fit un vrai modèle de pénitence.

Un malfaiteur insigne , reconnu de tous pour un grand pécheur , se jeta aux pieds de François à un de ses sermons , et le pria de l'entendre en confession. A la première question sur le temps

qu'il ne s'étoit pas confessé, il versa un torrent de larmes. Je vais rendre dans le style du pays l'entretien du pénitent et du confesseur, il en sera plus touchant. Ah! cher Père, par charité, ne me chasse pas. - Et pourquoi te chasserai-je, pendant que Jesus Christ va à la recherche des pécheurs et veut les sauver? Allons, courage; il y aura vingt ans? - Père, il y en a plus. Il y en aura trente, quarante? - Il y en a encore plus. - Allons, il y en aura cinquante? - Oui, il n'y a pas moins de cinquante ans que je fuis le Seigneur. Fuir le Seigneur! et pourquoi fuir un Père si bon, qui nous aime si tendrement, qui a répandu tout son sang pour nous sauver? Et dans quelles autres mains pouvons-nous être mieux que dans les siennes? O! quand pourrons-nous jamais avoir la paix, loin de lui? Et qui est-ce qui t'a souffert tant d'années, et qui a en quelque sorte couru après toi pour te ramener, si ce n'est lui et sa divine miséricorde? O! mon enfant, retourne à ton Dieu; il te veut tout pour lui. Ces tendres expressions pénétrèrent vivement ce pécheur pénitent; il lava ses longs égaremens dans une si grande abondance de larmes, qu'elles firent couler celles de François.

Il est une sorte de pécheurs tellement endurcis, et d'un caractère si indomitable, qu'ils se roidissent contre les voies d'insinuation et de douceur qu'on emploie pour les ramener. Tel fut un mourant que François travailloit à disposer au dernier passage. Il employa, il épuisa tous les moyens que son zèle put lui suggérer pour amollir ce cœur de bronze. Peinture effrayante de la Justice divine, des châtimens réservés aux pécheurs obstinés, peinture

touchante de la Miséricorde de Dieu, qui reçoit à bras ouverts tous ceux qui reviennent à lui, exhortations, invitations, caresses, tout fut employé et le fut inutilement. Il est des cas, assez rares à la vérité, où Dieu inspire à ses Ministres une conduite qu'on ne devroit pas naturellement attendre : mais ses voies sont plus éloignées de celles de la prudence humaine que le Ciel ne l'est de la terre. François voyant cette inflexibilité, prend un air d'indignation, et saisissant le malade par son vêtement, d'un ton menaçant prononce ces paroles : crois-tu que Dieu soit fort intéressé à te donner le Paradis, ou qu'il ait quelque chose à perdre si tu te damnes ? Tant de Rois, tant de grands Seigneurs se damnent, et Dieu permet qu'ils se damnent. Prétends-tu que le bonheur de Dieu soit attaché à ta perte ? Si tu veux te damner, et bien damner toi. Après avoir ainsi parlé, il lui tourna le dos. Ces expressions étranges ne furent pas seulement le bruit du tonnerre qui retentit à ses oreilles, ce fut un coup de foudre qui brisa la dureté de son cœur, et le transforma en un cœur tout différent. Il rappelle François, et fondant en larmes, il le conjure de ne pas l'abandonner. Il se confessa avec les signes d'une sincère contrition. Il demanda pardon à tous les assistans du grand scandale qu'il leur avoit donné. Assisté jusqu'au dernier soupir par François, il laissa en cessant de vivre une espérance bien fondée de son salut éternel.

Une femme de mauvaise vie vint se jeter aux pieds de l'homme de Dieu, qui prêchoit dans le voisinage de sa maison, et le conjura à chaudes larmes de la sauver. Il l'accueillit avec sa charité

ordinaire ; puis adressant la parole à la multitude , il dit : qui de vous se sent disposé à concourir par quelque aumône à mettre en sûreté une ame résolue à revenir de ses égaremens ? Une autre pécheresse publique , nommée Angele-Marie , autrement la Vénitienne , touchée d'une compassion naturelle , voulut contribuer à la bonne œuvre ; elle jeta de la fenêtre une monnoie d'argent. On la porta aussitôt à François , qui la tenant en main , se tourna vers cette fenêtre , et dit d'un ton prophétique : ma sœur , n'en doutez pas , cette aumône vous servira aussi à vous , et dans peu. En effet au bout de quelques jours Angele vint trouver le Missionnaire , et se mit sous sa direction , pour se donner sincèrement à Dieu. Comme elle finissoit sa confession , eh ! pourquoi , lui dit François , ne vous accusez-vous pas d'un tel péché ? - il n'est que trop vrai que je l'ai commis : mais je ne m'en souvenois pas. Il la plaça ensuite dans un Conser-vatoire , où elle vécut toujours en vraie et sincère pénitente , au point de demander à Dieu quelque très-grave infirmité , en expiation de ses péchés. Elle ne tarda pas à être exaucée. Il lui vint un chancre des plus hideux , qui lui défigura entièrement le visage. Il est vrai que François la guérit au bout de quelque temps , en la bénissant avec la relique de S. Cyr : mais il l'assura en même temps que la cicatrice auroit continué à la rendre difforme aux yeux des hommes , qu'elle seroit par la même plus agréable à ceux de Dieu , et qu'elle se sauveroit par une résignation vraiment chrétienne.

Un Turc esclave , ayant reconnu la fausseté de la secte de Mahomet , se convertit et reçut le bap-

tême. Il montra d'abord une grande ferveur : cependant son détachement des choses d'ici bas ne fut pas des plus parfaits , et ne tarda pas à se démentir. Ayant ramassé une certaine somme , il racheta sa liberté. Une vie aisée et commode est un grand écueil pour la vertu. Il se rappella les douceurs dont il jouissoit dans la maison de son père , qui étoit Châtelain dans la Forteresse de Dulcigno. Sa mère ne contribua pas peu à ébranler sa constance par de fréquentes lettres. Il se laissa séduire ; il résolut de retourner dans sa patrie , et d'arborer de nouveau le turban. Dans cette vue , il se rendit à Naples , où il espéroit trouver plus de facilité pour s'embarquer. Mais ce fut la main miséricordieuse de Dieu qui l'y conduisit. Il ne laissoit pas de sentir de temps en temps de vifs remords sur son inconstance. Dans cette cruelle agitation , pour son bonheur il se trouva à portée d'entendre un discours de François. Il en fut vivement touché ; il rentra en lui-même , et pleura amèrement son infidélité. Pénétré d'une vive douleur , il fit serment de vivre en mediant son pain , de mourir même de faim , plutôt que de violer la foi qu'il avoit donnée à Dieu. Dans cette heureuse disposition , il alla trouver François , qui le reçut à bras ouverts. Il l'encouragea , lui donna des avis salutaires , relatifs à sa position ; et l'ayant réconcilié avec le Seigneur et son Eglise , il lui procura bientôt un emploi , qui le mit en état de vivre dans une honnête aisance.

Il n'y avoit pas de cœur si dur , qui fût à l'épreuve de l'énergie avec laquelle notre Missionnaire parloit des vérités éternelles , tantôt répandant l'épou-

vante par la peinture des châtimens redoutables , réservés aux pécheurs , tantôt en présentant les images les plus touchantes et les plus consolantes de la Miséricorde de Dieu. Un jeune homme des plus débordés , se trouvant à un de ses discours , en fut si frappé qu'il se jeta à ses pieds. Voici , s'écria-t-il , non un homme , mais un vrai démon. Voici une ame désespérée qui a donné dans les derniers excès. Je ne me suis jamais confessé , depuis tant d'années qu'un confesseur me refusa l'absolution. Je n'ai jamais plus entendu de Messe ; je ne suis plus entré dans aucune Eglise ; je n'ai pas même fait un signe de croix. Mais mon impiété a été bien plus loin encore. J'ai appelé je ne sais combien de fois le diable à mon secours. Je lui ai demandé de pourvoir à mes besoins ; j'ai eu même recours à des sortilèges , pour en obtenir certaines faveurs. Et avec un si grand nombre de péchés aussi énormes , pensez-vous que je puisse encore obtenir miséricorde ? Et pourquoi non ? répondit l'homme de Dieu dont les entrailles étoient émues. Vos péchés sont innombrables , il est vrai ; ils sont très-grands : mais la Miséricorde de Dieu n'est-elle pas infiniment plus grande ? Jesus-Christ n'est-il pas mort pour les pécheurs. Oui votre salut est dans vos mains ; si vous le voulez , votre pardon est assuré : mais il faut changer de vie ; il faut détester tous vos crimes , dans la sincérité de votre ame. Ce pécheur si long-temps et si étrangement égaré vit renaître l'espérance dans son cœur ; il se confessa , et de ce moment il s'appliqua , sous la direction du Saint , à faire de dignes fruits de pénitence.

François n'eut à proprement parler, d'autre part dans ce que je vais rapporter, que d'avoir confirmé dans ses bons sentimens un pécheur nouvellement converti. Cependant comme il le racontoit souvent à ses auditeurs comme un exemple d'instruction et de terreur, il mérite de trouver place ici; il ne peut d'ailleurs manquer d'intéresser par sa singularité. Il se présenta un jour à lui un homme d'un air sérieux et dévot, et lui parla ainsi : mon père, je viens vous faire part des grandes miséricordes dont Dieu a usé envers moi, afin que vous lui en rendiez des actions de grâces, et que vous m'aidiez par vos conseils à ne jamais me rendre indigne de ses bienfaits. Il y a tant d'années que j'étois plongé dans le vice; j'en étois devenu esclave au point que Dieu dut opérer un prodige des plus étranges pour m'en retirer. Ma raison se troubla de manière que je crus avoir été transformé en bête. Dans cette persuasion je jetai mes habits; et dans une entière nudité, je me mis à courir la campagne à quatre pieds, exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant, aux pluies, aux glaces, aux neiges, dans la compagnie des animaux immondes, me nourrissant de leurs alimens, imitant leurs sons. Au bout d'un an, il plut au Seigneur d'avoir compassion de moi, et de me rendre l'usage de la raison. Vous pouvez bien comprendre quelle fut ma confusion, quand je fus revenu à moi. Je n'eus pas de la peine à reconnoître qu'un châtement aussi humiliant étoit l'effet de mes péchés. Je me confessai, je me réconciliai avec Dieu; et à présent je tâche de vivre dans sa sainte crainte. François fut vivement ému et atten-

dri par ce récit. Il l'embrassa tendrement, et lui dit : il n'est que trop vrai que l'homme en péchant se rend semblable aux bêtes, qui sont destinées de raison. Il ne faut rien moins que l'autorité d'un homme aussi respectable pour rendre croyable un événement si extraordinaire, qui nous rappelle la métamorphose de Nabuchodonosor.

François prêchoit un jour sur la Miséricorde de Dieu, invitant les plus grands pécheurs à recourir à ce tendre père avec une entière confiance. Il leur promettoit le pardon, et les assuroit qu'ils seroient reçus à bras ouverts, quand même ils auroient mené la vie la plus criminelle pendant quarante et cinquante ans. Un vieillard, conduit à son sermon par la divine Providence, conçu à ces paroles quelque lueur d'espérance de sortir de l'état déplorable où il étoit. S'étant présenté à genoux au Missionnaire, il lui dit : c'est assurément la grande Miséricorde dont vous avez parlé, qui m'a conduit ici pour vous entendre. Voici la première fois que je vois un Confesseur. En soixante-trois ans que j'ai vécu, je ne me suis jamais confessé. Mais pourquoi, mon enfant, lui dit l'homme de Dieu en l'embrassant, pourquoi ? Il répondit : je vous le dirai. Tout jeune, je me trouvais sans guide et sans frein. Je me mis à courir le monde en vagabond ; j'ai fait beaucoup de voyages ; j'ai été long-temps soldat ; il vous est aisé de deviner le reste. Il me suffira de vous dire que je n'ai pas vécu en chrétien, mais en païen. Le démon m'avoit mis dans la tête qu'il n'y avoit plus de miséricorde pour moi. Vos bienheureuses paroles m'ont dilaté le cœur, m'assurant que malgré le nombre et la grandeur de

mes péchés , je puis encore obtenir le pardon. Me voici entre vos mains , prêt à tout faire pourvu que je me sauve. Pour donner une idée de l'impression que cet événement fit sur François , je me contenterai de dire que dans l'exercice de son zèle ; il pouvoit être comparé aux pêcheurs , dont la satisfaction , le plaisir et la joie sont proportionnés à la grosseur des poissons qu'ils prennent dans leurs filets. Rien n'égale la charité avec laquelle il reçut cet illustre pénitent. Il le cultiva avec un soin particulier. Après l'avoir instruit , il entendit sa confession ; et le voyant sincèrement converti , il lui donna l'absolution sacramentelle , qui fut la source d'une consolation inexprimable pour l'un et pour l'autre.

Une femme détestable , n'étant plus en état par son âge , de tendre des pièges à l'innocence , attira auprès d'elle de Venise , une nièce , la destinant à l'infame métier auquel elle étoit forcée de renoncer elle-même. Elle l'avoit déjà annoncée à une bande de jeunes libertins d'une naissance distinguée. François , qui en fut informé , sentit tout le danger du moindre retard. Il eut recours à l'Autorité , et parvint à faire mettre en lieu de sûreté cette colombe encore innocente. Elle fut retirée dans le Monastère de S. Marie. L'exécrable tante trouva le moyen de s'entretenir avec elle. Le démon d'impureté , ou plutôt une sordide avarice ne la rendit que trop éloquente. Elle parla à sa nièce avec tant d'adresse et d'artifice qu'elle vint à bout de la séduire. La jeune personne résolue en conséquence à vouloir recouvrer sa liberté , se mit à troubler tout le Monastère par des écarts multipliés qui al-

loient jusqu'à l'insolence. Son dessein étoit d'obliger les Religieuses à la congédier ; elle réussit si bien que son expulsion étoit imminente. Aussitôt que François en fut instruit , il alla la trouver. Il lui dit peu de paroles : mais elles furent revêtues d'une force toute divine , et d'une telle efficace qu'à la surprise de tous ceux qui en eurent connoissance , elle devint douce , humble , et ne pensa plus à sortir. De-là même à quelque temps , elle se consacra entièrement à Dieu , en prenant le voile religieux dans le même Monastère où elle étoit , et où elle persévera , et fut un modèle de vertu jusqu'à la mort.

Le Capitaine Fumo , dit l'*Alfiere* , étoit un corsaire , un fameux brigand ; il passoit pour constant , que se trouvant entre les mains des Turcs , il avoit renoncé la Foi de Jesus-Christ. Une heureuse rencontre le conduisit dans l'endroit où François prêchoit. C'étoit là que la Miséricorde de Dieu l'attendoit. Il fut curieux d'entendre un homme dont on disoit de si grandes choses dans Naples. Tout pécheur endurci qu'il étoit , les paroles de l'Orateur ne laisserent pas de faire quelque impression sur lui : mais lorsqu'il le vit , à la fin de son discours , se dépouiller et se déchirer impitoyablement à coups de discipline , il ne fut pas maître de lui-même. Il s'élança sur l'échafaud , arracha la chaîne de pénitence des mains de François , disant : c'est à moi à me battre , moi qui ai renoncé Jesus-Christ. Il se découvrit les épaules , et il se battit d'une manière si terrible , que le sang couloit de toutes parts. Il ne mit fin à cette cruelle boucherie que lorsque le Missionnaire interposa son autorité pour

le faire cesser. Ce spectacle pénétra de componction tout l'auditoire et le fit fondre en larmes. Le nouveau pénitent se rendit ensuite au Jesus, auprès de l'homme de Dieu. Mon Père, lui dit-il, vous avez commencé ma conversion, c'est à vous à y mettre la dernière main. François fut transporté de joie en le voyant à ses pieds ; et il n'est pas aisé de rendre l'accueil qu'il lui fit. Mais le prudent Directeur, qui n'ignoroit pas que ces élans extraordinaires de ferveur sont souvent semblables à ces orages d'été qui se forment rapidement, et se dissipent de même, jugea devoir éprouver d'une manière spéciale la constance du nouveau converti. Il le retint auprès de lui un mois entier, fournissant à son entretien, au moyen des charités qu'il avoit à sa disposition. Ses soins furent couronnés du plus heureux succès. Quand il fut bien assuré de la sincérité et de la solidité de sa conversion, il lui permit de se revêtir d'un habit d'hermite, sous lequel cet illustre pénitent, pleinement désabusé des illusions du monde, persévéra jusqu'à ses derniers jours dans la pratique austère de toutes les vertus chrétiennes.

Un fameux assassin, avoit été engagé par une récompense à donner la mort à un certain Docteur. Il ne cessoit de faire des recherches pour le découvrir. Le hasard, disons mieux, la divine Providence le conduisit dans l'endroit où François étoit actuellement à prêcher. Qui sait, dit-il en lui-même, si je ne trouverai pas dans une si grande foule celui que je cherche ? Il fit semblant d'écouter le Missionnaire, mais il avoit une tout autre vue ; ses yeux rouloient de tous côtés, pour découvrir

sa proie : mais qu'il voulût ou non , les paroles du Serviteur de Dieu arriverent à ses oreilles , et pénétrèrent dans son cœur. Il s'entendit dire : qu'est-ce que tu prétends ? Tant d'autres pleurent ici leurs péchés ; et toi tu penses à en commettre de nouveaux ? Malheureux ! un Dieu , qui tient la foudre en main pour te frapper , ne t'épouvante pas ? un enfer qui s'ouvre pour t'engloutir , ne te fait pas trembler ? Les remords de sa conscience se réveillèrent en même temps , il rentra en lui-même ; il connut toute l'horreur de l'action qu'il méditoit , et la détesta. A la fin du discours , il se jeta tout en larmes aux pieds du prédicateur , et lui déclara le dessein criminel dans lequel il étoit venu. De ce moment il ne put plus se détacher de lui , jusqu'à ce que avec son secours , il se fût réconcilié avec Dieu.

Un jeune homme d'une naissance distinguée , corrompu dans ses mœurs , entendit prêcher François dans la rue de Tolède. Il conçut une telle horreur de ses désordres , que foulant aux pieds tout respect humain , et perçant la grande foule , il se jeta aux pieds du Crucifix , se dépouilla , et se déchirant à coups de discipline , il se mit à crier : Père , je suis damné ; il y a près de vingt ans que je ne me suis pas confessé. Il voulut ensuite porter le Crucifix à la tête des associés de la Mission. Arrivé au Jesus , il se jeta entre les bras de François , le conjurant d'avoir compassion de lui. Le Saint l'accueillit en tendre père ; il le serra dans son sein , l'encourageant à se confier à la divine Miséricorde , qui surpassoit infiniment la grandeur de ses péchés. Il le réconcilia avec

Dieu, et le prémunit par de salutaires avis contre les dangers de la rechute. Il l'exhorta à venir le trouver fréquemment, et par ses soins assidus, il le conserva constamment dans ces premiers sentimens de pénitence.

Le récit suivant, quoique un peu long, paroîtra court au lecteur, par l'intérêt qu'il ne manquera de lui inspirer. Louise et Alvire étoient deux sœurs, l'une de quinze, l'autre de treize ans. Leur père les conduisoit travesties de Paris à Genève. Elles l'assassinèrent sur la route. On a de la peine à concevoir que dans un âge si tendre, on soit capable d'un tel degré de scélératesse. Il est vrai que le père les traitoit d'une manière bien odieuse : mais rien ne sauroit justifier, adoucir même un pareil attentat. Il y avoit long-temps qu'elles avoient perdu leur mère. Sans conseils, sans guide, avec assez peu d'argent, on peut juger de l'embarras où elles se trouverent. On conçoit que ces jeunes monstres devoient avoir reçu de la nature une trempe et une force de caractère assez extraordinaire. Elles prirent le parti de courir le monde sans reprendre les habits de leur sexe. Elles pénétrèrent en Italie ; et après avoir erré quelque temps dans la Lombardie, elles se rendirent à Milan. C'étoit en 1688. , on y faisoit alors de nouvelles levées pour les armées du Roi d'Espagne. Elles s'enrôlèrent en qualité de soldats dans la Compagnie du Capitaine Dom Aricca. Alvire prit le nom de *Pimentel*. Le nom de guerre de Louise, est ici indifférent ; elle fut tuée dans un combat, et il n'en sera plus question. Le corps où

étoit Alvire fut d'abord de garnison à Messine, et ensuite à Naples.

Un jour de Fête , que la Compagnie où étoit Pimentel , étoit de garde dans le Château-Neuf , François prêcha dans le même endroit, et Pimentel se trouva à portée de l'entendre. Le Prédicateur s'arrêta tout-à-coup au milieu de son sermon. Il fixe les yeux d'une manière bien marquée sur notre prétendu soldat, et lui fait signe de s'arrêter, qu'il a à lui parler. Pimentel fort étonné se dit à lui-même : qu'est-que cet homme peut vouloir de moi ? qu'est-ce que j'ai à démêler avec lui ? Cependant l'honnêteté, un fond même de curiosité l'engagerent à attendre. En descendant des traiteaux , l'homme de Dieu lui dit d'un ton qui ne respiroit que douceur et tendresse : veux-tu te confesser ? Pimentel étonné et cabré de la proposition , repliqua : moi me confesser ! et pourquoi ? ai-je commis quelque crime qui me rende digne de l'échafaud ? Franchement , je n'ai rien à me reprocher. En parlant ainsi il lui tourne dédaigneusement les épaules. Mais François l'arrêtant lui dit : avec quelle vérité peux-tu dire de n'avoir pas péché ? N'es-tu pas une femme ? Ne démens-tu pas ton sexe par cet habit militaire ? N'es-tu pas Marie Alvire , née à Paris , et de là venue en Italie ? et tu te fais appeller Pimentel ! Que sert de le nier ? c'est ce Christ que tu vois qui me l'a dit. Veux-tu que je t'en dise davantage ? N'est-ce pas toi qui avec ta sœur , as barbaquement tué ton père ?

A des paroles si précises le prétendu soldat fut étourdi , il pâlit , il trembla de tout son corps ; du reste cette hardiesse et cette intrépidité dont il avoit

contracté l'habitude , le porta à nier constamment la vérité. Revenu de son premier étonnement , Père , dit-il , je ne sais qui vous a conté de telles rêveries : cependant dans la crainte que de pareils détails ne devinssent publics , il prit le parti de dissimuler ; il feignit de se rendre aux invitations de l'homme de Dieu , jusqu'à lui promettre d'aller le trouver le lendemain pour se confesser. François attendit un et deux jours , et voyant qu'il ne paroissoit point , il alla lui-même le chercher , et l'ayant trouvé , c'est ainsi , lui dit-il , que tu tiens la promesse que tu m'as faite ? Père , répondit-il , je vous prie de me croire , je n'ai pas pu , et maintenant la chose est impossible ; par ordre du Vice-Roi , nous devons nous embarquer tout de suite , pour passer en Toscane. Non , répliqua François , vous ne partirez pas. Toi , jure sur ce Christ , que tu viendras me trouver demain matin. Aie bon courage , ne crains rien : je n'en doute pas , et tu ne dois pas en douter toi-même , Dieu te veut sauver.

François avoit parlé en prophète. L'ordre de partir fut en effet révoqué le même jour. Pimentel frappé de cette suite de merveilles , ne balançoit plus à venir trouver le saint homme , qui fut transporté de joie , et lui dit d'un air riant : et toi , tu voulois t'échapper des mains de Dieu , n'est-ce pas ? et cependant ce bon Dieu , ce tendre Père te veut à lui. Il le conduisit dans un endroit retiré , et là sans autre préambule , et d'un ton aisé , il lui dit : allons , à la confession. L'entreprise n'offroit pas de petites difficultés. La moindre de toutes étoit la déclaration des péchés. Le point capital étoit d'amollir un cœur qui devoit être plus dur que le bronze.

Mais avec l'empire que François exerçoit sur les âmes les plus invétérées dans le crime, tout lui devint aisé. Après lui avoir fait sentir vivement la griéveté de ses péchés, et lui avoir inspiré une crainte salutaire des jugemens de Dieu, il lui fit une peinture si touchante et si attendrissante de sa miséricorde, il opéra un changement si merveilleux dans cette grande pécheresse, qu'il fut en état de lui donner l'absolution, et de lui faire recevoir le pain des Anges, le même matin. Le même matin ! grande leçon pour ces directeurs rigides, qui ne savent de quel esprit ils sont, qui se font une loi invariable de soumettre à de longues épreuves leurs pénitens, avant de les réconcilier avec Dieu. Je sais que dans une matière aussi grave, on doit user d'un juste discernement ; François l'ignoroit moins que tout autre. Il en a donné une preuve, en retenant un mois entier auprès de lui le fameux corsaire surnommé l'*Alfiere*, avant de mettre la dernière main à sa réconciliation. J'ai rapporté ailleurs sur ce sujet un trait mémorable de S. Philippe de Néri. Concluons que dans la direction des âmes, une même conduite n'est pas convenable dans toutes les circonstances ; que quand on voit un pécheur bien disposé, la fréquentation des Sacremens est le moyen le plus assuré de le préserver des rechutes.

Il est temps de revenir. Alvire rendue à elle-même, passa le reste du jour dans des exercices de piété, assistant à toutes les fonctions qui se faisoient dans l'église du Jesus. Sur le soir elle reprit les habits de son sexe que François lui avoit fait préparer ; elle fut retirée par la Marquise de

S. Etienne, Dame de la plus grande piété, qui la retint et la combla de mille caresses, pendant quatre mois, au bout desquels François lui procura un logement modeste et convenable. Il parvint ensuite à lui obtenir de la caisse militaire le traitement qu'on faisoit ordinairement aux soldats invalides, qui étoit de six ducats le mois, ce qui fait à peu près un louis. Elle persévéra invariablement sous sa conduite dans la pratique des vertus chrétiennes. Alvire survécut onze ans à son saint Directeur, et fut constamment un modèle de pénitence. C'est à elle que nous devons un grand nombre de notices sur notre Apôtre, qu'elle a déposées sous la foi du serment.

Nous terminerons ce qui regarde Alvire par un prodige des plus merveilleux de la vie de François, dont elle fut témoin. Elle habitoit dans la même maison qu'un des frères de notre Saint, appelé Cataldo. Ils se prêtoient de mutuels secours; celui-ci, qui étoit de la plus grande vertu, par ses exemples, ses sages conseils; celle-là par les fréquens services qu'elle lui rendoit dans ses infirmités habituelles. Les maux de Cataldo empirèrent au point qu'il crut toucher de bien près à son dernier jour. Son unique regret étoit d'être privé de l'assistance de son saint frère, qu'une infirmité retenoit alors à douze milles de Naples. Deux jours avant la mort de Cataldo, Alvire ayant entendu la voix du malade, courut pour lui donner du secours. En entrant dans la chambre, elle voit à son grand étonnement François, qui embrassant tendrement le malade, lui disoit : mon cher frère, partez de bon cœur, allez plein de confiance là où Dieu ve-

tre bon Père vous appelle , où les Saints vous attendent. Souvenez vous qu'il est fidelle dans ses promesses ; je ne tarderai pas à aller vous retrouver dans le Ciel. Il prit ensuite à part Alvire ; sachez , lui dit-il , que Cataldo marche à grands pas vers l'éternité ; vendredi , à quatre heures de nuit , il mourra. Il faut maintenant que je parte , mais j'espère qu'il me verra encore une fois avant de mourir. A ces mots il partit , sans compagnon contre son usage , ce qui mérite d'être remarqué.

Il n'y a pas le moindre doute que François , dans cette circonstance , se trouva tout à la fois dans deux endroits différens , par une reproduction miraculeuse. Alvire assura sous la foi du serment qu'il entra dans la maison et qu'il en sortit , pendant que la porte étoit fermée. D'un autre côté , deux frères Jésuites qui étoient avec lui à Recale éloigné de douze milles , ont attesté de même avec serment , que pendant tout ce temps il ne les avoit pas quittés un moment , qu'ils l'eurent constamment sous les yeux ; et qu'attendu sa grande foiblesse , il étoit hors d'état de s'écarter d'un pas. Il y a tout lieu de croire que le vendredi au soir , Cataldo , avant de mourir , eut la consolation de revoir son saint frère , par un nouveau prodige. On en jugea par les signes multipliés d'une grande allégresse qu'il donna avant de rendre le dernier soupir.

Une chose digne de la plus grande considération , c'est le don que François avoit d'inspirer la stabilité et la persévérance dans le bien à ceux qu'il avoit ramenés à Dieu. Il y en eut très-peu , et peut-être n'y en eut-il pas un seul de cette multitude prodigieuse de pécheurs qu'il convertit , qui

retombât dans ses anciens désordres, qui se démentit de sa premier ferveur. Ce qui, aux yeux de ceux qui ont fait une étude particulière du cœur humain, peut être regardé comme le plus grand des prodiges qu'il ait opérés. Il faut convenir que le soin extraordinaire qu'il avoit de cultiver les néophytes, ne contribuoit pas peu à les préserver des rechutes. Il employoit mille industries toutes plus tendres, toutes plus amoureuses pour les entretenir dans le bien. Une fois qu'il les avoit réconciliés avec Dieu, il exigeoit d'eux d'une manière absolue, un total détachement de tout ce qui pouvoit de quelque manière que ce fût, les ramener vers leurs anciens désordres, leur en rappeler même le souvenir, si non pour les détester et les expier. Il est vrai qu'il assaisontoit cette sorte de sévérité de tant de suavité et de douceur; il opéreroit les incisions en elles-mêmes les plus douloureuses d'une main si légère, qu'on n'en sentoit pas l'amertume.

Il les instruisoit assiduellement sur la manière de combattre et de détruire les habitudes vicieuses qu'ils avoient contractées, de repousser les tentations, qui dans les commencemens d'une nouvelle vie sont souvent plus violentes. Il les précautionnoit contre certaines préventions qui font regarder la vie spirituelle comme une route hérissée de ronces et d'épines, où l'on ne trouve que tristesse et qu'ennui; les assurant que c'étoient des ruses de l'ange des ténèbres qui cherchoit à les rengager dans ses filets. Il les excitoit à se confier en Dieu, qui voyant leur bonne volonté, ne manqueroit pas de les fortifier par sa grace, à tenir ferme contre

les embuches du démon , et les inclinations de la nature , ajoutant qu'ils ne tarderoient pas à reconnoître que le service de Dieu est rempli de douceur , et que ce n'est qu'en lui qu'on trouve une véritable joie.

Comme tous ceux qu'il dirigeoit n'étoient pas du même caractère ni dans les mêmes dispositions, il appliquoit à chacun avec un discernement admirable les remèdes adaptés à ses besoins. A l'un il prescrivait une plus grande mesure de peines afflictives , à l'autre un plus fréquent usage des Sacremens ; à celui-ci une lecture journalière de quelque livre de piété , propre à exciter la componction , à celui-là la méditation de quelque Mystère de la Passion , un certain temps chaque jour. A tous il recommandoit de recourir souvent à Dieu et à sa divine Mère. Il leur suggéroit d'autres semblables pratiques , qui sont le lait dont la dévotion se nourrit , se maintient , et prend de nouveaux accroissemens.

Ils étoient continuellement présens à son esprit et à son cœur dans ses entretiens avec Dieu ; ils les exhortoit à venir le trouver souvent ; et ils étoient assurés de le trouver toujours prêt à les secourir dans leurs besoins spirituels. En les voyant arriver , il les accueilloit d'un air si tendre , si amoureux et si jovial , qu'il leur dilatoit le cœur dès le premier abord , et dissipoit en un moment tous les nuages de tristesse. Hé bien ! leur disoit-il, comment va la conscience ? Les tentations sont-elles biens fortes ? Comment est-on fidelle aux bons propos ? Le démon joue de son reste , n'est-ce

pas ? Allons , courage , disoit-il à l'un , que craignez-vous ? Ce sont-là des larves propres à faire peur à des enfans , et non à un homme comme vous. Il disoit à un autre : ce sont-là des scrupules , et vous devez les mépriser ; on ne pèche que quand on a la volonté de pécher. A un troisième ; et vous , pourquoi ne châtiez-vous pas un peu cette chair rebelle qui vous fait tant la guerre ? Ce peu de paroles suffisoient , pour que chacun y trouvât son remède et se retirât content.

Dieu avoit accordé à François un tel empire sur les cœurs , qu'en peu de mots , il y opéroit fréquemment les révolutions les plus surprenantes. On pourroit en citer un très-grand nombre d'exemples. Dans la nécessité de me prescrire des bornes , je me contenterai d'en rapporter deux que je prends au hasard. Un criminel avoit été condamné à la mort. La manière dont il reçut sa sentence , montra à quel degré de perversité et d'endurcissement il étoit parvenu. On employa tous les moyens qu'un zèle ardent pouvoit inspirer , pour le disposer à faire une mort chrétienne. On ne put jamais le résoudre à se confesser. Pour dernière ressource on eut recours à François. Il s'empressa de se prêter à la bonne œuvre. Il se rendit au plutôt auprès de lui , et l'ayant fixé quelque temps en silence , il lui dit : que tu es heureux ! sachant l'heure de ta mort , tu as le temps de t'y préparer. Qui sait si Dieu nous accordera une telle grace , et si nous ne serons pas surpris , quand nous nous y attendrons le moins ? Il n'en fallut pas davantage , pour faire une vive impression sur ce cœur endurci. Il demanda à se confesser ; il prit des sentimens de

pénitence et de résignation ; il se soumit d'une manière édifiante au châtiment qu'il avoit mérité , et demanda pardon du scandale qu'il avoit donné par sa résistance.

Dans un des Monastères de Naples , il s'étoit élevé une fière dispute entre deux Religieuses qui prétendoient chacune occuper une certaine chambre. L'esprit de parti alla si loin que toute la Communauté se trouva divisée en deux factions , au grand scandale des séculiers , et au grand détriment de l'observance régulière. Les Supérieurs mirent tout en œuvre pour assoupir cette discorda , et pour éteindre un feu , qui pouvoit produire un incendie irréparable. Mais tout fut inutile. Ils proposèrent alors à François d'essayer de remettre le calme dans cette maison agitée d'une si furieuse tempête. L'entreprise eût été décourageante pour tout autre que notre intrépide Missionnaire. Il ne balança pas à s'y engager. Il se rendit sur les lieux. Après avoir entendu les deux contendantes , il fixa d'un air de compassion celle qui paroissoit la plus obstinée , et lui dit : chose étonnante ! chose étonnante ! pour un palme de terre , vouloir jouer le Royaume du Ciel ! O ! pour cela non , répondit-elle , ô ! pour cela non. Qu'elle prenne la chambre , que l'on prenne tout ce que j'ai , j'y consens. Je ne puis me résoudre pour quoi que ce soit au monde , à perdre le Royaume du Ciel. C'est ainsi que finit cette guerre domestique qui avoit mis sens dessus dessous toute cette maison. Le calme une fois rétabli , on vit reflourir l'observance régulière , qui ne sauroit s'allier avec l'esprit de discorde.

Nous ne sommes pas encore arrivés à donner une idée complète des travaux de notre Apôtre. Il joignoit aux talens qu'il avoit reçus de la nature, et à de vastes connoissances qu'il avoit acquises, un grand don d'oraison et une intime communication avec Dieu. On conçoit dès-lors qu'il devoit être très-versé dans les secrets de la Théologie Mystique. Une infinité de personnes s'adressoient à lui pour être dirigées dans les voies de la perfection chrétienne. On alloit avec le plus grand empressement le consulter, et recevoir ses instructions dans les doutes, les perplexités de conscience, chercher une consolation et une règle de conduite dans les désolations spirituelles. Il est aisé de voir quelle surcharge ce genre de direction mettoit à ses autres travaux. On peut dire que durant toute l'année, il n'avoit pas dans la journée une heure qui fût à lui. Il avoit cultivé tous les Monastères de filles de Naples, soit en y donnant les Exercices, soit en y faisant de fréquens discours. Il en résulta qu'il y étoit appelé très-fréquemment, qu'il en recevoit des billets sans nombre; il ne se passoit guère de jour qu'il n'eût à y répondre. Ajoutez que les Ecclesiastiques, les Religieux de tous les Ordres, remplis de l'idée qu'ils avoient de sa sainteté et de ses lumières, recouroient à lui comme à un oracle, pour proposer leurs doutes et demander une règle de conduite. Il ne rentrait jamais le soir dans la maison, qu'il ne dût passer plusieurs heures à entendre un grand nombre de personnes qui l'attendoient pour traiter des intérêts de leur conscience. Un surcroit d'occupations qu'il n'est pas aisé d'apprécier, furent les lettres fré-

quentes qu'il recevoit de ceux qu'il avoit dirigés à l'occasion des Missions qu'il avoit faites dans les différentes Provinces du Royaume, et dont nous ne tarderons pas à parler.

C'étoit un spectacle propre à exciter l'admiration, de le voir, accablé de tant de fatigues, revenir bien souvent tout en sueur, harrassé, épuisé presque jusqu'à la défaillance, ne jamais se refuser à personne, accueillir tous ceux qui recouroient à lui, avec un air aisé, ouvert, épanoui jusqu'à une sorte de gaieté, les écouter avec une patience inaltérable, se porter par-tout où il étoit appelé; satisfaire à tous, de manière qu'on ne sache pas que jamais personne se soit retirée peu contente, ou qu'elle ait eu à se repentir d'avoir suivi ses conseils et ses instructions. La confiance qu'on avoit en lui étoit si grande et si universelle, que toutes les fois qu'il y avoit quelque dissension dans les familles, quelque différent entre les particuliers, tous acceptoient sa médiation sans la moindre difficulté; assurés de trouver en lui un Ange de paix, qui avec la douceur de ses manières et les insinuations les plus convenables qu'il avoit toujours à la main, ne manqueroit pas de rétablir le calme, à la satisfaction de tous les partis. De sorte qu'il n'est pas aisé de décider si François opéreroit un plus grand bien, par les Missions faites avec le plus grand appareil, ou par ses entretiens privés avec ceux qui recouroient à lui. Ce qui est certain c'est que de l'une et de l'autre manière, il a opéré des conversions innombrables, et qu'il a conduit avec le plus grand succès une infinité d'âmes dans les sentiers de la perfection.

- Dieu permet souvent que les Ministres qu'il a choisis pour opérer le salut des hommes, deviennent l'objet du mépris, de la dérision de ceux à qui ils annoncent les vérités évangéliques. C'est même par cette voie qu'il les dispose fréquemment à recueillir les fruits les plus abondans de bénédiction dans la conversion des peuples. Cependant pour accréditer leur saint Ministère, il ne laisse pas de temps en temps de punir sévèrement et avec éclat ceux qui s'opposent à l'exercice de leur zèle, et qui emploient des moyens indignes pour les décrier. Nous en voyons plusieurs exemples dans la vie de François.

Un des associés de l'Oratoire devenu riche par les gains qu'il avoit faits dans le commerce, voulut s'élever au dessus de son état, et prendre le ton d'un homme de qualité. Il cessa de se rendre à l'assemblée de ses confrères, comme peu convenable à une personne de son rang. François l'avertit plusieurs fois; il lui représenta que cette conduite étoit un effet de son ingratitude pour les biens dont Dieu l'avoit comblé. Il épuisa tous les motifs propres à ramener cette brebis égarée. Voyant son obstination, il joignit les menaces aux reproches. Il lui déclara que, s'il ne rentroit pas dans le devoir, il feroit rayer son nom du rôle des confrères, ajoutant qu'il eût à réfléchir sur les calamités qui l'attendoient, si la Mère de Dieu le rejetait du milieu de ses enfans chéris. Mais comme celui-ci n'étoit nullement touché de tout ce qu'il lui disoit, il finit ainsi : or sus, à nous revoir Dimanche, sache qu'il viendra un jour, où tu seras obligé de demander l'aumône pour avoir un morceau de pain.

Le Dimanche suivant, François après avoir dit la Messe à l'Oratoire, se présenta revêtu des habits sacerdotaux devant la Statue de la Sainte Vierge, qui avoit des épées plantées dans son sein; il retira une de ces épées, en disant : Vierge Sainte, ce frère infidelle (il le nomma) a été jusqu'ici une épée aigue, qui vous a percé le cœur, voilà que je vous l'ôte; et il l'ôta en effet, en faisant effacer du rôle des confrères le nom de cet infortuné. Rejeté de Marie, il vit fondre sur lui tous les malheurs sur le champ et sans le moindre délai. Il perdit en très-peu de temps tout ce qu'il avoit de vaillant. Chargé de dettes, il ne lui resta qu'un misérable grabat. Tous ses amis l'abandonnerent. François fut le seul à avoir compassion de lui; sans les secours qu'il lui procuroit de temps en temps, il eût été exposé à mourir de faim. Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que dans l'excès de misère où il étoit réduit, il ne reconnut pas la main qui le frappoit. Il faut croire que sa défection de l'Oratoire ne fut pas la première source de ses égaremens, qu'elle n'en fut que l'effet. Il avoit sans doute déjà fait de grands pas dans les voies de l'iniquité. Quoiqu'il en soit, il en vint à un tel degré de perversité; que les châtimens les plus rigoureux ne furent pas capables de le faire rentrer en lui-même. Abandonné de Dieu et des hommes, il mourut sans donner aucun signe d'un sincère repentir.

Le Serviteur de Dieu donnoit une année les Exercices spirituels au Monastère de S. Egidie. Il s'arrêta tout-à-coup au milieu d'une Méditation, et se tournant d'une manière marquée vers une

des pensionnaires, il lui dit : et toi, tu ne veux pas mettre fin à tes caprices ? Tu veux absolument abandonner cette sainte maison, n'est-ce pas ? Or, prends bien garde que tu n'aïles finir sur une potence, comme il est arrivé à une telle. Sur quoi il se mit à raconter un fait qui aura été relatif à la menace qu'il venoit de faire. La jeune inconsidérée se moqua de la prédiction et en rit. Elle quitta en effet le Monastère, se maria, et vécut dix ans en bonne harmonie avec son mari. Elle devint ensuite éperdument passionnée d'un jeune homme ; et de concert avec lui, elle assassina son époux. Il est rare que les grands crimes attendent long-temps leur châtement. Son attentat fut découvert ; elle fut saisie, et condamnée à mourir sur le gibet. Une multitude de personnes se donnerent des mouvemens pour la délivrer de cet infame supplice. On lui en porta la nouvelle ; ah ! non, répondit-elle ; je ne me flatte pas d'échapper à mon sort ; vous verrez qu'ils feront des efforts inutiles. La potence du marché m'attend. Le saint Père de Girolamo me l'a ainsi prédit ; et la chose sera ainsi. Elle fut en effet exécutée sur la place du marché.

Une femme d'une vie scandaleuse entendant prêcher François dans le voisinage de sa maison, se mit à le railler publiquement au point d'indigner la foule des auditeurs. Après avoir épuisé tout ce que son impudence put lui suggérer, elle ferma la fenêtre d'un ton de mépris. Alors le Saint levant les yeux vers le Ciel, s'écria : gran Dieu, que vos jugemens sont redoutables ! et désignant cette maison, il ajouta : la malheureuse ! elle vient

d'expirer. On courut en foule pour s'assurer de ce qui en étoit ; on la trouva morte , et tellement défigurée qu'elle faisoit horreur.

Une autre femme débordée se mit à faire un grand fracas , pour ne pas entendre notre Missionnaire qui prêchoit sous ses fenêtres. Une de ses compagnes l'avertit de la manière la plus douce et la plus honnête , de cesser et d'avoir plus d'égard pour un Ministre de la Religion. Qu'ai-je à faire , répondit-elle effrontément , avec cet oiseau de mauvaise augure , et vous , avec votre habil , vous m'avez rompu la tête. Elle n'attendit pas long-temps le châtement de son insolence et de son impiété. Peu après le complice de ses désordres transporté de jalousie lui écrasa la tête avec un marteau qui lui tomba sous la main.

Un jeune débauché qui se trouvoit dans une maison , près de laquelle François prêchoit , entreprit de le détourner par un grand bruit , contre-faisant sa voix et ses gestes de la manière la plus indécente. Le Prédicateur ne crut pas devoir tolérer une témérité qui attentoit à l'honneur de Dieu et du saint ministère. Malheureux , s'écria-t-il , d'un ton à saisir d'épouvante , livre toi à tes excès sacrilèges ; regarde ce Christ ton souverain Juge , tu as à comparoître à son redoutable tribunal. La nuit suivante cet infortuné fut frappé d'un accident , et d'une mort imprévue , qui répandit la terreur dans tous ceux qui en furent instruits.

Une femme passionnée pour un jeune homme , le tenoit publiquement dans sa maison. Tombée grièvement malade , elle désira se confesser à François , qui se rendit aussitôt chez elle. A peine ar-

rivé, il lui parla ainsi : ma sœur, me voici prêt à vous offrir les secours de la Religion : mais si vous voulez vous confesser, il faut commencer par congédier celui avec qui vous avez un commerce criminel ; - et pourquoi, Père ? - Parce que sa présence est pour vous une occasion prochaine de péché : - mais, Père, je n'ai pas le courage de lui donner cette mortification. - Et toi, pour ne pas dégoûter une vile creature, qui ne cherche que ton mal, tu veux déplaire à ton Créateur, qui t'a faite, et qui n'a cessé de te combler de tant de biens ! Or sus ! je me retire, et quand tu l'auras chassé, fais moi appeler, et je reviendrai aussitôt : mais prends bien garde qu'on ne se moque pas de Dieu impunément. François étoit à peine parti, que la malade fut attaquée de violentes convulsions, ayant à ses côtés son complice, et en peu de momens expira dans son impénitence.

Un jeune libertin aigri apparemment des reproches que sa conduite lui attiroit de la part de notre Missionnaire, ne cessoit d'en parler avec mépris, et de le décrier. La nuit, il venoit sous les fenêtres de la Maison Professe, appelloit François par son nom, et contrefaisoit sa manière de prêcher de la manière la plus indécente. Le saint homme qui en étoit instruit, n'en montra jamais le moindre ressentiment. Mais s'il se tut, Dieu parla, et parla de manière à se faire entendre. Ce malheureux ayant pris querelle avec quelques camarades qui ne valaient pas mieux que lui, fut tué dans la dispute.

Il y avoit huit ans qu'un jeune homme dissolu menoit une vie des plus criminelles. Il avoit en-

tièrement perdu de vue Dieu et le salut de son âme. Il fut attaqué d'une colique qui lui faisoit ressentir les plus cruelles douleurs. Son Curé et plusieurs autres Prêtres n'oublièrent rien pour le faire rentrer en lui-même. Ils finirent par employer des rigueurs qui pouvoient n'être pas selon la prudence, et qui ne servirent qu'à le faire entrer dans une sorte de fureur. Dans cette extrémité, on appella François, qui se présentant le Crucifix en main, et d'un ton tendre et amoureux dit au mourant : voilà Jesus-Christ, ton Maître et ton Rédempteur, qui a les bras ouverts pour te recevoir dans son sein. Regarde ces plaies ouvertes, ce sang répandu pour toi. Eh ! qu'est-ce que tu crains ? Il continua à lui dire les choses les plus propres à amollir le cœur le plus dur. Le malade tourna la tête de l'autre côté, et blasphémant refusa de baiser les pieds du Sauveur. Le saint homme fut contraint de se retirer et de l'abandonner à son désespoir, dans lequel il mourut bientôt après. François ne s'étoit pas éloigné ; ce funeste accident le frappa vivement. Il fit à ceux qui étoient présents une peinture effrayante des redoutables jugemens de Dieu, des horreurs qui accompagnent la mort des pécheurs endurcis, et de ce qu'ont à craindre ceux qui négligent de faire à temps de dignes fruits de pénitence.

Il se trouvoit à Naples un certain artiste, qui excelloit dans différentes sortes de travaux, mais dont les qualités morales ne répondoient pas à l'habileté de sa main. Il étoit tellement envenimé contre François, qu'il cherchoit toutes les occasions de le décrier. Il le donnoit pour un homme imprudent,

indiscret, visionnaire, qui n'étoit bon qu'à mettre le monde en rumeur, à causer du désordre. Dieu souffrit quelque temps ce genre de persécution, que son Serviteur supportoit avec sa résignation ordinaire : mais le temps de la vengeance arriva enfin. L'artiste étoit monté sur un échafaud élevé pour placer un de ses ouvrages ; l'appui sur lequel il portoit, vint à manquer ; il fut précipité, et resta sur le coup.

Un Greffier Criminel entretenoit chez lui une fille, à qui il faisoit de feintes promesses de l'épouser. Tous les environs en étoient scandalisés. François, qui en fut instruit, alla prêcher plusieurs fois sous ses fenêtres. Il ne pouvoit manquer d'être entendu de celui pour qui il venoit ; et il le fut en effet à diverses reprises. Les paroles du Missionnaire produisoient de cuisans remords dans le cœur du Greffier, qui chaque fois promettoit d'effectuer les noces promises : mais à peine le discours étoit fini, que la promesse étoit oubliée. La fille séduite entendit un jour l'homme de Dieu qui faisoit une peinture effrayante de l'atrocité des peines de l'enfer. Elle en fut épouvantée, et dit au Greffier : il faut mettre fin à notre vie déréglée. Si vous voulez que nous continuions à vivre ensemble, et à nous aimer, il faut qu'aujourd'hui même vous m'épousiez. Sans quoi . . . A présent, répondit-il, je ne le puis : mais n'en doutez pas, le carême où nous sommes entrés ; ne passera pas que vous serez mon épouse. La bonne fille fut satisfaite de cette promesse : mais Dieu ne le fut pas. Peu d'heures après cet infortuné fut frappé d'un furieux

accident , et il expira sans donner aucun signe de repentir.

C'est par ces châtimens et un grand nombre d'autres que le Souverain Juge des vivans et des morts imprimoit dans le cœur de la multitude une profonde vénération pour la personne de François, un grand respect pour ses paroles , et une crainte salutaire de ses menaces. Lorsqu'il apprenoit quelque un de ces événemens tragiques , il en faisoit le sujet de ses sermons , qui produisoient de plus grands fruits qu'à l'ordinaire.

LIVRE QUATRIÈME.

Il est temps de sortir de Naples pour voir François exercer le saint Ministère non plus dans une seule ville , mais dans les diverses Provinces du Royaume. Le bruit des merveilles de tous les genres qu'il opéroit dans la Capitale , fit naître partout un désir ardent d'avoir part aux bénédictions que Dieu répandoit sur ses travaux. Il fut recherché de toutes parts. La Ville de Naples forma les plus fortes oppositions , jusqu'à recourir au Général des Jésuites , pour qu'il lui ordonnât de ne point sortir de ses murs. Mais les instances des personnes du plus haut rang dans l'Eglise et dans l'Etat, furent si pressantes et si multipliées , que les Supérieurs de François furent contraints de retirer l'ordre qu'ils lui avoient intimé. Comme on ne pouvoit se résoudre à Naples à être privé sans retour

de ce Missionnaire incomparable , on ne consentit à son départ qu'à condition qu'il ne s'absenteroit que tant de semaines , tant de mois. C'est ainsi que s'ouvrit un vaste champ au zèle de l'homme de Dieu , qui ne désiroit rien tant que de se livrer aux plus grandes fatigues , aux travaux les plus pénibles pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Dans plus de cent Missions qu'il fit hors de Naples , il parcourut tout le Royaume à la réserve de la Calabre. Tant que ses forces le lui permirent , il voyagea invariablement à pied , exposé à toutes les inclémences des saisons , cruellement tourmenté des durillons qu'il avoit aux pieds , principalement pendant les six mois qu'il parcourut les âpres montagnes de l'Abruzze. Quelques morceaux de pain et en assez petite quantité , quelques restes de fromage de la table commune , une petite fiole de vin faisoient toute sa nourriture. Dans ses voyages , il étoit occupé sans interruption , ou à s'entretenir seul à seul avec Dieu , ou à distribuer le pain de la parole évangélique. Il ne rencontroit pas un passager qu'il ne le saluât d'une manière obligeante , avec un air souriant , qu'il accompagnoit toujours de quelque propos dévot et instructif. Il faisoit de même dans les hôtelleries , dans les cabanes des bergers. Par-tout où il se trouvoit , il avoit un air affable , ouvert , sans cesse appliqué à se rendre utile à tous , à leur inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu.

Lorsqu'il approchoit de l'endroit destiné à la Mission , il voyoit avec une satisfaction sensible le Clergé et le peuple venir à sa rencontre , et lui

prodiguer les démonstrations d'estime et de vénération ; non assurément qu'il eût la foible de se repaire de vains applaudissemens , mais parce que le saint Ministère en devenoit plus respectable aux yeux du petit peuple , qui ne juge guère du mérite des choses , que par ce que lui en disent les sens. Du reste il se pressoit de mettre un contre-poids aux honneurs qu'on lui rendoit , par un acte de profonde humilité qu'il ne manquoit jamais de faire. Au premier abord il se mettoit à genoux devant l'Evêque ou son Vicaire , et les autres Ecclesiastiques les plus distingués , et leur baisoit les pieds avec les plus grandes marques de respect et de soumission.

Ayant ensuite reçu de leur main le Crucifix , sans prendre un moment de repos , il se rendoit en droiture à l'Eglise ; et là il invitoit aux Exercices de la Mission par un discours court et plein d'énergie ; il en indiquoit l'ordre et les heures , disposant toutes choses d'une manière conforme au lieu , au temps , aux occupations des habitans , avec la plus grande prudence. Il finissoit par implorer le secours du Ciel , de la Mère de Dieu , des Anges tutélaires , et des Saints protecteurs de l'endroit. Le lendemain il célébroit la Messe à l'aurore , récitoit les heures canoniales , et passoit ensuite toute la matinée à entendre les confessions , jusqu'à ce que le temps de prêcher fût arrivé. A la fin du sermon , il se retiroit pour prendre à une heure déjà assez avancée , une modique et vile réfection ; et dans ces courts momens de relâche , il étoit le plus souvent interrompu par des gens peu discrets qui demandoient à lui parler. De là il se rendoit

de nouveau au confessional , jusqu'à ce que vers la fin du jour , il fût temps de remonter en chaire. C'étoit surtout ce discours du soir qui faisoit les impressions les plus profondes sur les cœurs , qui ne finissoit jamais sans exciter la plus grande componction , et sans la conversion de quelque pécheur ; ce qui étoit principalement le fruit de la cruelle et sanglante discipline qu'il faisoit en finissant.

La première heure de la nuit , s'il n'étoit pas retenu au confessional , il parcouroit tous les environs , il faisoit aux principaux endroits de petits discours avec tant d'énergie et de véhémence qu'il repandoit l'épouvante , dans la vue de gagner quelque pécheur obstiné , qui résolu à ne pas se convertir évitoit de se trouver aux assemblées de la Mission. Du reste il passoit la plus grande partie de la nuit à s'entretenir avec Dieu , priant pour lui et pour le peuple à qui il distribuoit les paroles de salut. Il en employoit une petite portion à prendre un court repos , sans se déshabiller , le plus souvent hors du lit , sur une chaise ou sur le plancher. Quel que fût le logement qu'on lui assignoit , il choisissoit toujours la chambre la plus incommode et la plus retirée pour s'entretenir plus librement avec Dieu , et faire la discipline trois fois le jour , à l'aurore , l'après midi et le soir.

Lorsque la nature du lieu et les circonstances ne lui permettoient pas de suivre une telle méthode , il n'hésitoit pas à s'en départir. Il s'employoit dans l'occasion le matin à donner les Exercices au Clergé , aux Religieuses , l'après midi à faire le Catéchisme aux enfans , et une instruction

proportionnée aux personnes d'un âge mûr ; se réservant toujours de prêcher le soir avec l'éclat et le succès que nous avons dit. C'est encore ici que j'ai lieu de rappeler que les usages des différens pays ne se ressemblent pas ; que l'on doit être réservé à les censurer , surtout quand ils sont justifiés par de grands succès. François ne se contentoit pas de faire entendre sa voix à ses auditeurs , bien souvent il parloit encore à leurs yeux. Tantôt il leur offroit la représentation de quelqu'un des Mystères de la Passion , tantôt la Vierge Mère dans l'abyme de la douleur , percée de glaives , et autres choses semblables. Ces scènes dévotes ménagées à propos , avec prudence , et sans être indiscrettement prodiguées servoient merveilleusement à exciter la sensibilité , et à produire la componction. C'est ainsi que l'Eglise dirigée par l'Esprit Saint a établi les cérémonies du culte religieux , si propres à faire des impressions vives et durables sur le commun des Fidèles qui ont besoin d'être conduits par ce qui frappe les sens.

Sur la fin de la Mission François présentoit au peuple un spectacle ravissant , dont la vue attendrissoit et faisoit couler des larmes de dévotion. C'étoit la Communion des enfans des deux sexes. Ils avoient été tous bien instruits ; ils étoient vêtus de la manière dont on a coutume de représenter les Anges. Il leur faisoit parcourir , la tête couronnée de fleurs et dans le plus bel ordre , les endroits les plus fréquentés , chantant des hymnes et des cantiques spirituels , jusqu'à leur retour à l'Eglise. Là déposant leurs couronnes aux pieds du Sauveur , ils assistoient au saint Sacrifice de la

Messe , à la fin duquel ils recevoient le pain des Anges avec la plus grande révérence. François les excitoit , les animoit , les enflammoit avant et après la Communion , par tendres et amoureux colloques , proportionnés à la capacité de ce premier âge.

Les grandes processions de pénitence étoient réservées pour le dernier jour ; et elles étoient telles qu'il n'y avoit pas d'ame si insensible qui pût retenir ses larmes. Rien n'étoit plus frappant et plus touchant que de voir les pieux excès où le peuple se portoit. On se déchiroit par des disciplines sanglantes , on se fraploit en mille manières ; on se chargeoit de croix très-pesantes , on se couvroit la tête d'épines très-piquantes. Ce n'est là que la moindre partie des moyens tous plus étranges qu'on mettoit en œuvre pour donner un libre cours à l'esprit de pénitence et de la contrition la plus amère. Je m'abstiens de rapporter des traits , qui pourroient paroître incroyables , et qui assurément seroient peu goûtés de la délicatesse françoise. Cependant qu'on ne se presse pas de crier à l'anathème. Puisque l'on doit juger de la qualité d'un arbre par celle de son fruit , j'observe qu'on vit plus d'un pécheur obstiné , qui avoit été insensible à tous les exercices de la Mission , rendre les armes , et revenir sincèrement à Dieu , à la vue d'un spectacle si frappant.

François faisoit la clôture de la Mission par un discours , où l'on peut dire qu'il se surpassoit lui-même , tant grande étoit la force et l'ardeur avec quoi il présentoit de nouveau en raccourci les vérités éternelles qu'il avoit annoncées jusques-là. Après avoir donné de salutaires avis sur la persé-

véance , il finissoit par prendre en main le Crucifix , et donnoit à tous les assistans la dernière bénédiction , accompagnée de l'Indulgence Plénière , qu'il leur faisoit gagner par l'autorité qu'il en avoit reçue du Souverain Pontife. Comme il commençoit chaque Mission par un acte de la plus profonde humilité , il la terminoit de la même manière , en se jetant à genoux , et baisant les pieds au Prélat , ou à un autre Supérieur Ecclésiastique quelconque , et le priant de lui pardonner tous les manquemens qu'il avoit commis contre son intention.

On sait que les œuvres de Dieu sont ordinairement accompagnées de contradictions et de persécutions , que c'est par cette voie que Dieu répand de plus abondantes bénédictions sur les travaux des Ministres de l'Evangile. On reconnoissoit à ce caractère les Missions de François. Dans l'exercice de son zèle , il eut des fatigues immenses à supporter ; il éprouva des oppositions presque insurmontables , qui lui venoient bien souvent de la part de ceux dont le caractère leur faisoit un devoir particulier de favoriser ses entreprises. Notre Missionnaire étoit à peine sorti de Naples pour commencer ses excursions apostoliques , que des langues envenimées travaillèrent à le décrier. Partout où il se présentoit , on répandoit mille soupçons contre lui. On donnoit à entendre aux Ecclésiastiques , qu'il venoit comme espion du Prélat pour examiner leur conduite. On insinuoit aux Barons qui possédoient des fiefs , que leurs vassaux désiroient la Mission , pour avoir occasion de faire des réclamations sur la manière dont ils étoient traités par leurs Maîtres. On persuadoit d'un autre

côté aux vassaux que la Mission étoit un artifice des Barons , pour parvenir à appesantir le joug de ceux qui leur étoient soumis.

Ces funestes préventions produisirent les plus mauvais effets. Il arrivoit bien souvent qu'après avoir été invité avec les plus vives instances par les villes et par les habitans de la campagne , il étoit accueilli en se présentant , de l'air le plus froid , rebuté même de tous et traité d'une manière indigne , au point de n'avoir pas où se retirer pour passer la nuit , d'être réduit à mendier auprès des plus pauvres quelque triste coin sans toit , où il étoit exposé au vent , à la pluie , à toutes les rigueurs de la saison. Mais ce grand cœur , par la pratique de la plus profonde humilité , et par une constance invincible , sans jamais se décourager ni se troubler , surmonta toujours tous les obstacles ; et jamais que l'on sache , aucune de ses Missions ne fut ni empêchée ni interrompue. Quelle que fût la disposition des esprits quand il arrivoit , de quelque manière qu'on l'eût reçu , il avoit à peine commencé à prêcher , qu'il se rendoit maître de tous les cœurs , comme l'on verra dans ce qui suit.

Nous avons dit que François fit plus de cent Missions dans les différentes Provinces du Royaume. On ne s'attend pas que nous les parcourions toutes en détail. La chose seroit impossible. Il suffira de dire qu'elles eurent constamment le même succès que celles qu'il donna à Naples ; qu'il n'en est aucune où il n'ait gagné un grand nombre d'ames à Dieu. On en est pleinement assuré par une multitude de témoignages qui en font foi

sous la garantie du serment. Je me bornerai en conséquence à rapporter quelques faits particulièrement remarquables, qui présentent un grand fond d'instruction et d'édification.

L'Archevêque de Capoue avoit invité François à venir faire la Mission dans cette ville. Il lui envoya son carrosse que sa modestie ne l'empêcha pas d'accepter. Au bout de quelques milles, le cocher mal-adroit ou peu attentif donna avec sa voiture dans un bourbier si profond, qu'il fit de vains efforts pour s'en retirer. Selon la coutume malheureusement trop ordinaire de ces sortes de gens, il se mit à crier, à tempêter, à se livrer à des transports de colère. Il s'oublia jusqu'au point de proférer d'horribles blasphèmes. Le saint homme saisi d'horreur, sut assez se contenir pour lui dire avec douceur : ah ! mon enfant, par charité, porte respect à Dieu, et ne blasphème pas ; un peu de patience, jusqu'à ce qu'il passe quelque bonne ame qui nous aide. Père, répondit-il, et qui peut nous aider ? on ne découvre pas ame vivante, tant que l'œil peut s'étendre ; et qui sait combien de temps nous devons rester ici ? Il avoit à peine fini ces paroles, que deux jeunes paysans robustes et armés de leurs instrumens, sans en être priés, et avec un air d'intérêt et de compassion, s'offrirent à les secourir. En peu de momens ils applanirent la route et dégagerent la voiture. François se disposoit à leur marquer sa reconnaissance par quelque petit présent : mais le moment d'après ils avoient disparu. On fit de recherches inutiles pour les découvrir ; ce qui donna un motif bien fondé de croire que c'étoient deux

Anges que Dieu avoit envoyés sous cette apparence pour tirer d'embarras son Serviteur. On n'a pas de mémoire précise et détaillée sur la vénération avec laquelle il fut reçu à Capoue , sur l'empressement avec lequel on vint l'entendre , sur les fruits de bénédiction qu'il y recueillit. On en peut juger par ce qui se passoit par-tout ailleurs. Tout ce qu'on sait , c'est que , le bruit s'étant répandu dans la ville que deux malades avoient été guéris en prenant par bouche un très-petit morceau de sa soutane , on conçut une si haute idée de sa sublime sainteté , qu'il ne pouvoit se montrer en public , sans qu'il fût pressé par une foule indiscrete qui lui tailloit ses habits , pour avoir une relique et s'en prévaloir dans le besoin.

On est un peu mieux informé du bien qu'il opéra dans la ville de Nola où il fit plusieurs Missions. La première eut lieu en 1700. On se rappelle que le concours fut extraordinaire. On accouroit de toutes parts , même de dix et quinze milles. Comme il n'y avoit aucune Eglise qui pût contenir cette grande multitude , le Serviteur de Dieu fut obligé de prêcher constamment en plein air dans les places publiques. On étoit arrivé au dernier jour de la Mission. Le peuple déjà tout transformé , écou-toit dans les meilleures dispositions le dernier discours où François lui donnoit des avis salutaires pour l'animer à la persévérance et le prémunir contre les rechutes. L'Orateur s'arrêta tout-à-coup , versa un torrent de larmes et s'écria : hélas ! hélas ! qui pourroit le croire que , pendant que Jesus notre divin Sauveur se dispose à bénir cette dévoute audience , et la combler de ses biens , dans une

maison peu éloignée il soit indignement méprisé et outragé ? A ces paroles tout le monde fut saisi d'horreur. On ne tarda pas à découvrir la maison et le coupable , qui frappé d'un accident d'apoplexie , refusa de recevoir les derniers Sacrements , et mourut dans son impénitence.

François s'étoit rendu à Aversa avec le Père Ferrucci pour y commencer la Mission. Le Vicaire Général et le Gouverneur le prièrent de la renvoyer à un autre temps. Ils observerent qu'il y avoit alors une mortelle inimitié entre deux principales familles , qui tenoit divisés tous les habitans en deux factions ; que les deux partis étoient armés , et qu'il étoit à craindre qu'ils n'en vinssent aux mains dans l'Eglise même. François comprit , sans doute par une lumière surnaturelle , que cette cabale avoit été ourdie par les puissances de l'enfer , qui se croyant à la veille de voir leur échapper une infinité d'ames qu'elles tenoient sous leur tyrannie ; et il répondit à ceux qui le dissuadoient : nous aurons recours à la prière , et je me confie que Dieu , par les mérites de S. Césaire Protecteur de cette Ville , nous donnera les secours proportionnés aux circonstances ; et sans plus , il intima la Mission. Les deux partis ne manquèrent pas de s'y rendre , ayant chacun à leur tête leurs chefs , fournis de toutes sortes d'armes. L'un se plaça devant , et l'autre derrière l'Orateur. A cette vue il ne se troubla point , et ne perdit rien de sa confiance. Après avoir terminé tranquillement son discours , il concerta avec les Ecclésiastiques de l'endroit une démarche qui lui fut évidemment inspirée de Dieu , attendu le succès dont elle fut couronnée. Lorsque

François monta en chaire pour la seconde fois, à un certain endroit convenu de son discours, on vit entrer dans l'Eglise la Statue de S. Césaire portée par les Lévites, accompagnée des Prêtres tous en habits de pénitence, tenant en main des torches allumées. Le fervent Missionnaire faisoit alors une peinture vive des tourmens de l'enfer, et principalement des peines destinées aux vindictifs dont la haine n'est satisfaite que par l'effusion du sang. Au moment où l'on vit paroître dans un appareil majestueux et dévot la Statue du Saint, qui sembloit leur dire : je viens pour être le médiateur de la paix, toute l'assemblée déjà émue fut attendrie. Le plus obstiné à ne respirer que vengeance, ne put tenir contre un spectacle si touchant. Comme François continuoit à déployer son éloquence pour inspirer les sentimens de paix, arrêtez, s'écria-t-il, ô ! Serviteur de Dieu, arrêtez, et permettez que je monte en chaire, et que je termine votre discours. Le Prédicateur y ayant consenti, tout le monde étoit dans l'attente de ce qui devoit suivre. Ce chef de parti appella d'une voix haute et sonore son ennemi par son nom. Approchez vous, lui dit-il, et ne craignez rien. Vous savez que je voulois absolument venger par votre mort celle de mon frère à qui vous avez ôté la vie. Mais puisque un Dieu en croix ordonne de pardonner, et que notre saint Protecteur le demande, non seulement je vous accorde le pardon, mais dès ce moment je vous accepte pour tenir dans mon cœur la place de mon propre frère. Il courut ensuite l'embrasser, et le serra tendrement sur son sein. Cet acte héroïque de générosité pro-

duisit une révolution générale dans ces esprits envenimés. A l'exemple des chefs, tous s'empresrent à se baiser les pieds les uns aux autres. Ils déposèrent toute haine, et pleins d'une sainte allégresse, ils se donnerent les marques de la réconciliation la plus sincère. C'est ainsi que cette contrée qui étoit une babylone de confusion, devint une Jérusalem de paix.

On vit à Cardito un exemple qui n'est pas moins frappant, de l'empire que la Religion a sur les cœur. Une mère désolée versoit des larmes amères sur le meurtre d'un fils, qui étoit déjà promu aux Ordres sacrés. L'excès de sa douleur la transporta hors d'elle-même. Elle alla jusqu'à s'en prendre à Dieu. Elle n'entendoit plus de Messe, ne faisoit plus de prières, n'entroit même plus dans l'Eglise. Le Serviteur de Dieu, touché de compassion, alla la trouver, et entreprit de la consoler par tous les motifs que son zèle et sa charité purent lui suggérer. Tu es digne d'envie, lui dit-il, d'avoir en main de quoi te gagner le Paradis. Pardonne, et tu es assurée de ton salut. Que je pardonne ! répondit-elle ; que dites-vous, Père ? Voyez, c'est là la chemise de mon pauvre fils, toute teinte de son sang ; et ce sang n'a pas été suffisant pour assouvir la rage de l'assassin. Mon fils mourant demandoit par grace de pouvoir se confesser ; et ce cruel l'en a empêché. Et vous voulez que je lui pardonne ! ah ! non, jamais je ne le ferai. François comprit que ce n'étoit pas le moment d'insister, qu'il ne pouvoit qu'aggraver alors la plaie qu'il cherchoit à guérir. Il prit le parti de temporiser, de recourir à la prière, et de solliciter la bonté de

Dieu en faveur de cette infortunée. Au bout de quelques jours , S. François Xavier vint aussi au secours de cette mère si affligée , en lui accordant une certaine grace pour laquelle elle l'avoit invoqué avant ce funeste accident. Notre Missionnaire étant revenu la voir , la trouva plus traitable ; il parvint en peu d'heures , par des manières et des paroles qui ne respiroient que l'amabilité et la douceur , à obtenir le pardon du meurtrier.

Dans le même endroit , et pendant la même Mission , une femme voulant sortir de l'Eglise par la porte de la sacristie , une cloche qui étoit au dessus lui tomba sur la tête , et la laissa d'abord sans sentiment. Revenue un peu à elle-même , elle fut conduite au saint homme , qui lui dit : retourne à l'Eglise , demande au Sacristain une image de S. François Xavier , et applique ta tête sur son cœur. O , combien tendre et amoureux est le cœur de ce Saint ! Prie-le de ma part de te guérir sur le champ. La femme obéit du mieux qu'elle put dans l'état où elle étoit , la douleur cessa en un instant , la contusion disparut ; et elle fut rétablie dans une parfaite santé , sans qu'il restât aucune cicatrice , aucun vestige du coup qu'elle avoit reçu.

François se disposoit à commencer la Mission à S. Anthime , lorsqu'il entendit sur un bruit vague , que quelques brigands s'étoient rendus dans l'endroit , pour assassiner impunément dans la foule un homme dont ils avoient conjuré la perte. Pour prévenir l'accident que l'on étoit fondé à craindre , il fit exposer sur l'autel la Statue de S. Anthime Protecteur de la Ville , tenant en main une lettre , dans laquelle il déclaroit qu'il étoit dans la résolu-

tion d'abandonner le pays. Comme cette déclaration répandit la consternation dans toute l'assemblée, elle fit supçonner aux assassins que leur trame avoit été découverte, et ils prirent la fuite. Cependant ils ne renoncèrent pas à leur dessein. Ils se réservèrent de l'exécuter dans une autre Mission qui devoit se faire à S. Arpino. Mais le Dieu des Miséricordes couroit après eux avec plus d'empressement qu'ils n'en avoient à s'éloigner de lui. Ils se transportèrent en effet à S. Arpino. La curiosité les engagea à aller entendre le Missionnaire. Il leur eut à peine entendu, qu'ils furent transformés en des hommes nouveaux. Pénétrés d'une vive componction, ils se jetèrent à ses pieds, confessant le dessein criminel, qui les avoit amenés. Ils ne se séparèrent de lui, qu'après qu'il les eut réconciliés avec Dieu, et commencèrent à mener une vie vraiment chrétienne.

On ne doit pas moins admirer le changement rapide qui se fit dans les habitans de S. Arpino. On peut dire qu'il tient du prodige. Ils avoient été prévenus par mille faux rapports. Ils ne vouloient point entendre parler de Mission. Ils y montrèrent la plus grande opposition à l'arrivée de François. Son compagnon lui conseilla de se désister et de renvoyer la bonne œuvre à un temps plus favorable. Non, répondit-il, non, tout cela n'est que l'œuvre de l'esprit infernal, et il ne faut pas qu'il prévale. Sachez et tenez pour assuré, que cette Mission réussira de la manière la plus heureuse, et qu'elle produira les fruits les plus abondans. En effet, quoiqu'il ne se fût trouvé que douze personnes au premier discours, on eut à peine com-

mencé à l'entendre , qu'il se fit le plus grand concours , et pour tout dire en un mot , la composition , la multitude des conversions furent les mêmes que dans les autres Missions.

Les travaux apostoliques de François dans la Pouille furent couronnés du plus grand succès ; il y recueillit la plus abondante moisson. On en fut principalement redevable à la Duchesse d'Andria , Dame de la plus haute piété , qui prenoit le plus vif intérêt à l'avantage spirituel de ses vassaux. Elle se donna de grands mouvemens pour obtenir du Général des Jésuites que notre Apôtre vint sanctifier ses fiefs. Il y fut en effet deux fois , en 1709 et 1713 , et cette dernière année , il y prêcha un carême entier. On raconte que , pendant qu'il se rendoit à Andria , il guérit sur la route , d'une manière très-miraculeuse , plusieurs malades , affectés de différentes infirmités. Je rapporterai ici un seul fait , comme arrivé dans la personne de la Duchesse ; les autres trouveront leur place ailleurs. Elle conduisoit avec elle dans son carrosse le Serviteur de Dieu , pour se rendre à Andria. Elle fut tout à coup atteinte d'un violent mal de tête , et tomba dans un tel abattement de forces , que l'on fut dans l'impossibilité d'avancer. Le saint homme , touché de compassion , lui mit la main sur la tête , lui disant : allons , bon courage , Madame , cela n'est rien , il n'y a point de mal. Chose admirable ! La douleur cessa dans le moment , et les forces revinrent. La Duchesse se trouvant parfaitement rétablie , on continua tranquillement la route.

François arrivé à Andria se livra sans délai à l'ardeur de son zèle. Parmi les grands fruits qu'il

recueillit dans la Mission , il pacifia deux familles qui étoient en guerre depuis bien long-temps. On connoît l'instabilité du cœur humain ; quelques jours après la fin des Exercices , les plaies cicatrisées se rouvrirent. Comme les rechutes sont souvent pires que le mal , dans le moral comme dans le physique , les esprits s'aigrirent plus que jamais. Pour se livrer plus librement à l'esprit de vengeance , les deux partis s'éloignèrent d'Andria , de deux journées , l'un et l'autre accompagné de gens armés , ne respirant que sang et carnage. Le moment fatal étoit arrivé. Ils étoient sur le point d'en venir aux mains , lorsque François se montra tout à coup au milieu d'eux. D'un air enflammé et d'un ton menaçant il leur reproche leur infidélité et leur perfidie ; il leur rappelle la foi qu'ils ont jurée à Dieu , et les promesses solennelles qu'ils ont faites en présence des hommes. Il parla d'une manière si éloquente , Dieu donna une si grande vertu à ses paroles , qu'il rétablit de nouveau la paix entre les deux factions. On ne tarda pas à être instruit à Andria de cet événement qui y causa le plus grand étonnement. On étoit assuré que ce jour là même le saint homme ne s'étoit pas éloigné d'un pas de la ville ; de manière qu'il fut reconnu que par une reproduction miraculeuse il s'étoit trouvé tout à la fois dans deux endroits différens.

Pendant la même Mission , une quantité prodigieuse de chenilles couvrit tout le territoire des environs. Ce fléau pouvoit être comparé aux fameuses plaies d'Egypte , il portoit une désolation générale par-tout où il s'étendoit. A cette nouvelle, l'homme de Dieu se jeta à genoux , implora la di-

vine Miséricorde en faveur de tant de pauvres habitans , qui alloient manquer des alimens les plus nécessaires. La destruction ou la fuite de ces insectes auroit été un prodige , le miracle fut encore plus éclatant. Ils se nourrirent des herbes les plus indifférentes et les moins utiles , et respectèrent le froment , dont ils sont très-avides de leur nature.

Le bruit du grand bien que François avoit opéré à Andria et dans les environs , fit désirer aux habitans de Barletta d'avoir part aux bénédictions que Dieu répandoit à pleines mains sur ses Missions. Notre Apôtre se prêta sans peine à leur empressement. Il s'y rendit en 1713. On a de la peine de se former une idée du concours et de la dévotion du peuple durant tout le cours de la Mission. Les enfans eux-mêmes faisoient des pénitences très-rigoureuses. Une jeune fille d'une élévation d'esprit peu commune , et toute mondaine , ayant entendu le Missionnaire , se coupa une belle chevelure blonde , et renonçant aux vanités du siècle , alla se retirer pour toujours dans un Monastère d'une observance très-rigide. Un homme de trente ans , ayant entendu dans un autre sermon une peinture effrayante de l'énorme malice du péché , fut tellement saisi d'horreur , qu'il s'élança sur les traiteaux , se dépouilla et se déchira avec tant de violence , qu'il jeta le sang par la bouche et par le nez , sans que toute l'autorité du Missionnaire pût modérer cet excès de cruauté.

En quittant Barletta , il fit une excursion apostolique jusqu'à Orta , dans le vue de distribuer quelque aliment spirituel à tant de pauvres habitans de la campagne , si propres à enflammer son zèle. II

comptoit d'administrer en détail le pain de la parole à un petit nombre à la fois : mais la nouvelle de cette Mission champêtre se fut à peine répandue qu'on accourut en foule d'Ascoli , de la Cirignola , de Foggia , et des autres pays voisins. Il opéra dans cette occasion une multitude de conversions de très-grands pécheurs. La terre elle-même se ressentit de la présence du Serviteur de Dieu. Elle étoit dévastée par une quantité innombrable de chenilles. A peine il eut béni la campagne du haut d'une terrasse , que cette nuée d'insectes destructeurs disparut ; on ne les vit plus , pendant plusieurs années suivantes.

François entendit dire à un rentier de ce canton qu'on ne pouvoit cette année rien espérer de la récolte , attendu que toute la semence avoit péri avant de germer ; il lui répondit : ne vous contenteriez-vous pas de la moitié ? Si je m'en contenterois ! reprit le rentier , j'en serois très-content. Notre Saint demeura quelque temps pensif , après quoi il ajouta : vous pouvez compter sur la moitié , n'en doutez pas ; et la chose fut ainsi.

Il voyageoit dans la Pouille en 1710 , lorsque le Vicaire Général de Monopoli se présenta à lui , et lui dit : Mon Père , c'est certainement Dieu qui vous a conduit ici. Nous sommes dans la consternation ; il y a tant de temps qu'il n'est pas tombé une goutte de pluie ; la campagne meurt de soif. Mais en quoi puis-je vous servir , repliqua l'homme de Dieu ? Nous avons besoin , reprit le Vicaire , d'un de ces sermons , qui ébranlent les pécheurs les plus endurcis. O ! combien il seroit à désirer pour ce malheureux peuple plongé dans

la plus profonde léthargie , qui ne pense en aucune façon à apaiser la colère de Dieu , laquelle se manifeste d'une manière si visible. François ne pouvoit s'arrêter qu'un seul jour : mais il fit un discours dont les fruits égalerent ceux d'une Mission entière. Les habitans en furent si touchés , ils donnerent de si grandes marques de repentir et de réforme , que Dieu montra être pleinement satisfait des sentimens de pénitence dont ils étoient pénétrés. Le Prédicateur étoit à peine descendu de chaire , que les cataractes du Ciel parurent s'ouvrir. Il tomba une pluie si abondante , qu'elle donna une nouvelle vie à toutes les productions de la campagne. Nous ne tarderons pas à revenir sur ce genre de prodiges. Dans les détails où nous sommes entrés sur les travaux apostoliques de François, nous nous sommes principalement appliqués à faire connoître les fruits merveilleux de conversions qu'il recueilloit , par-tout où il annonçoit la parole de Dieu. Nous avons passé sous silence un grand nombre de prodiges surprenans , des prophéties , des guérisons instantanées , des multiplications de vivres , les secrets des cœurs révélés et autres semblables , opérés par le Serviteur de Dieu dans toutes les Missions. Il n'en est aucune où il n'ait eu à sa disposition la suspension des loix de la nature. Dieu se complaisoit à glorifier son Ministre qui s'employoit tout entier et sans aucune réserve à établir son règne dans les ames faites à son image.

Le Sauveur du monde , parmi les divers miracles qu'il donnoit en preuve de sa mission céleste, fit une mention spéciale du soin qu'il avoit d'évangéliser les pauvres. François pénétré de son esprit,

s'employa pendant six mois , sur les demandes des Evêques et des Barons , à parcourir et à cultiver les deux Provinces de l'Abruzze. Il n'est aucune espèce de fatigue , je dirai même de tourment à quoi il ne se condamna , soit pour la rigueur du climat , soit par la nature du terrain hérissé de montagnes et de rochers. Il n'est sorte de danger à quoi il ne s'exposa , pour rompre le pain de la parole à cette multitude de pauvres bergers qui habitent ces lieux sauvages. Il eût consacré volontiers le reste de sa vie à une œuvre aussi évangélique : mais les différens endroits où il avoit été appelé , l'empêcherent de se livrer au penchant le plus doux de son cœur.

Il se rendit d'abord à Chioti , Capitale de l'Abruzze Citérieure. Il y fut reçu comme un Ange descendu du Ciel. Monseigneur l'Evêque , Prélat d'une haute vertu , d'un grand savoir , et du zèle le plus ardent pour le salut de ses ouailles , voyant l'humble François à ses pieds , lui demander sa bénédiction , lui parla en ces termes : je vous la donne bien volontiers : mais je vous préviens que cette ville n'est rien moins que frivole , qu'elle est montée sur un ton de franchise , qu'elle est instruite , et qu'elle se pique de ne se rendre qu'à des raisons solides. Réglez vous en conséquence. Abstenez vous de certaines représentations matérielles , de détacher le Christ de la Croix , de faire paroître Marie percée de glaives , et autres choses semblables , qui peuvent peut-être produire ailleurs un bon effet , mais qui seroient déplacées ici. Le saint homme baissant humblement la tête répondit : Monseigneur , soyez assuré que

je me conformerai exactement à ce que vous me faites l'honneur de me dire ; si toutefois vous persistez jusqu'à la nuit dans cette façon de penser , dans laquelle je ne puis méconnoître un grand fond de prudence. François s'étoit à peine retiré , que le Prélat sentit un tel remords de la manière dont il lui avoit parlé , qu'il ne fut pas en son pouvoir de se calmer. Avant la fin du jour , il dépêcha un de ses Ecclésiastiques au Missionnaire , pour lui dire qu'il se remettoit entièrement à sa prudence , et qu'il lui laissoit une pleine liberté de se conduire en tout comme sa sagesse bien connue le lui suggérerait. Il n'eut pas à se repentir de sa condescendance. Ayant observé avec quelle circonspection , avec quelle décence François faisoit usage de ces moyens un peu extraordinaires , il ne balança pas à convenir qu'ils étoient très-propres à réveiller dans le peuple l'esprit de componction et de contrition , à exciter l'horreur du péché , à inspirer l'amour de Dieu. Cette Mission fut sans contredit une de celles qui produisirent les fruits les plus abondans. Les nobles , les bourgeois , le petit peuple , tous sans exception coururent à l'envi entendre les instructions , et donnerent de concert les marques les plus sensibles des vives impressions qu'elles firent sur eux. Tous voulurent généralement avoir des entretiens avec le Missionnaire , et se prescrire sous sa direction une règle de conduite.

De Chiotti François passa à Aquila Capitale de l'Abruzzi ultérieure. Toutes les Eglises , ainsi que les maisons étoient ou à moitié ruinées ou menaçoient ruine , par l'effet d'un violent tremblement de terre ; il dut prêcher constamment en plein air ;

au milieu des places , ayant sans cesse sous les yeux les ravages que ce fléau terrible venoit de faire. On conçoit qu'il ne manqua pas de faire plusieurs discours relatifs à ce funeste accident ; ce qui contribua infiniment au succès de la Mission. Il n'y eut pas de jour , où l'on ne vît les processions du Clergé , des Religieux , des habitans , tous en habits de pénitence. Des personnes même de la première Noblesse s'y montrèrent portant des demi-cadavres tirés des décombres des maisons qui avoient été abattues. On vit disparaître différens scandales publics. Il se fit de grosses restitutions. Plusieurs haines invétérées cessèrent tout à coup. On rétablit le pieux usage abandonné depuis long-temps , de prier , une heure avant la nuit , en mémoire de la Passion du Sauveur. Le Seigneur se laissa toucher par toutes ces démarches d'une sincère pénitence ; et il leur accorda pour gage de leur réconciliation deux graces signalées. Les fontaines dont la ville étoit abondamment pourvue , et qui avoient été desséchées par le tremblement , réparurent et donnèrent leurs eaux ordinaires. D'un autre côté , un auteur qui écrivoit cinquante ans après , assure qu'à dater de cette époque , on n'avoit plus ressenti dans cette ville que de très-rares et légères secousses.

Une des Missions les plus mémorables , fut celle de Teramo , soit à cause du concours immense qui s'y fit , puis qu'on y vit jusqu'à trente-six communautés différentes , soit parceque à cette occasion l'homme apostolique en parcourut trente autres , s'arrêtant dans chacune , autant de temps qu'ils faisoit pour la sanctification des ames.

La profonde vénération qu'on avoit pour le Serviteur de Dieu prenoit tous les jours de nouveaux accroissemens. A son approche on voyoit les villes entières, les communautés de la campagne aller à sa rencontre, tenant des palmes en main. A la fin de la Mission, on l'accompagnoit à plusieurs milles. On ne pouvoit s'en détacher, et on le suivoit jusqu'à l'endroit où il devoit commencer une autre Mission. Le Trait suivant vient à l'appui de ce que nous disons. Comme il passoit dans le voisinage de Pescara, le Commandant de la place, voyant de loin un grand tourbillon de poussière, dans la crainte de quelque surprise, fit mettre la garnison sous les armes. Lorsqu'il sut que c'étoit François qui s'avançoit accompagné d'une grande foule, il lui rendit les honneurs militaires, et le salua de loin de plusieurs coups de canon. Il l'invita à entrer dans la citadelle, où il le combla de marques de considération et de respect.

Dans ce même temps, François se rendit à Atri, pour mettre la dernière main à une affaire qui intéressoit particulièrement la gloire de Dieu. Dans ce voyage il donna un libre essort à son zèle en différens endroits. Il ne nous est parvenu à ce sujet que deux notices particulières, qui méritent d'être rapportées. Un jour qu'il revenoit à pied du palais du Duc d'Atri au Collège des Jésuites, au milieu d'une grande pluie, il se trouva, en entrant dans la maison, n'avoir pas reçu une goutte d'eau sur ses habits. A Musciano, un Prêtre de la vie la plus exemplaire, et d'un grand zèle, s'offrit à prendre part aux fatigues de notre Missionnaire qui accepta de grand cœur les offres d'un si digne coopérateur.

Ils travaillèrent de concert à la sanctification des âmes. François qui avoit été très-édifié de la conduite du saint Prêtre , lui dit en le quittant : Monsieur, entretenez cet esprit de ferveur dont je vous vois animé ; et tenez vous en garde contre le relâchement , parcequ'il pourroit arriver que l'année où nous sommes , fût la dernière de votre vie. Le pieux Ecclésiastique mourut en effet dans l'année ; et sa mort , ce qui arrive constamment , fut conforme à la manière dont il avoit vécu.

Il termina la Mission de Sulmona par un discours où il annonça la destruction totale de cette ville. Il étoit occupé à donner les derniers avis à son auditoire ; il s'arrêta tout à coup , fixa ses regards sur le mont Morrone qui étoit dans le voisinage , l'épouvante étoit peinte sur tous ses traits ; et il dit d'une voix qui imitoit le bruit du tonnerre : je vois sur cette montagne un grand nombre de démons , qui attendent que je parte , pour venir assouvir leur rage sur cette ville. Après avoir ensuite gardé le silence quelque temps , d'un air qui annonçoit qu'il étoit abymé dans une profonde réflexion , il porta les yeux tout à l'entour , et s'écria : ô ! vénérables Statues des Saints , ô ! murailles saintes de cette Eglise , quel est le crime pour lequel la colère de Dieu tombera sur vous ? Pour quelle impiété serez-vous renversées et réduites en cendres ? Je suis le dernier qui prêché de cette chaire. Voilà assurément un grand prodige : mais qu'on s'attende à quelque chose de plus surprenant encore. Les habitans de Sulmona étoient si remplis de vénération pour l'homme de Dieu , ils avoient une si haute idée de sa sainteté , que pendant tout le temps de

La Mission on fut obligé de le faire accompagner par des soldats , pour empêcher que la foule ne se jetât sur lui et ne lui coupât par dévotion des morceaux de ses habits. On s'attendroit naturellement que les menaces d'un homme qu'on regardoit comme descendu du Ciel , auroient fait les plus terribles impressions , et auroient engagé à recourir aux ressources de la plus austère pénitence pour désarmer la colère du Ciel. Dieu dont les jugemens sont impénétrables , permit qu'une prédiction si claire et si effrayante ne fit point l'impression qu'elle devoit produire. Il frappa cette multitude d'un aveuglement , qu'on peut comparer à celui des Juifs dont il est dit : *Ut videntes non viderent, et audientes non intelligant*. Ces malheureux habitans n'ouvrirent les yeux , que quand le juste et redoutable juge appuya sa main sur eux. Ils virent s'accomplir à la lettre les menaces qui leur avoient été faites. L'histoire ne spécifie point la nature du châtiment qu'ils subirent ; il y a tout lieu de croire que ce fut un violent tremblement de terre , qui renversa de fond en comble cette ville infortunée , et n'y laissa pas pierre sur pierre. Le Missionnaire l'avoit insinué assez clairement.

Il fit cesser dans la ville d'Avellino différens désordres , celui en particulier du jeu des cartes et des dés , source ordinaire de fripponneries , de blasphèmes , de querelles , et de mille autres excès. Celui qui tenoit la banque de ces sortes de jeux , voyant tous les jours diminuer le nombre de ceux qui fréquentoient son réduit , entra dans une telle fureur , qu'ayant un jour rencontré l'homme de Dieu , il le chargea de toutes les injures que

sa rage put lui suggérer. L'humble Religieux se mit à ses genoux , et lui dit : mon cher frère , si pour me rendre utile à cette ville , et procurer le salut des ames , je t'ai occasionné quelque préjudice , je te prie de me le pardonner : mais l'honneur de Dieu l'exigeoit ainsi.

Le dernier jour de la Mission , on devoit faire à l'ordinaire la procession de pénitence. On étoit généralement d'avis de l'omettre à cause du temps qui menaçoit d'une grande pluie. Le saint homme , rempli d'une vive confiance fut seul d'un sentiment contraire , et dit sans balancer : nous ferons aujourd'hui la procession ; il ne sera pas dit que les puissances de l'enfer nous troublent dans cet acte de Religion. Il parut que le Ciel condescendit avec complaisance aux désirs et à la foi de François. La procession se fit. Tous y donnèrent des marques de la plus grande componction. Tant qu'elle dura , il ne tomba pas une goutte d'eau. Quand tout le monde se fut retiré chez soi , les cataractes du Ciel parurent s'ouvrir , une pluie des plus abondantes inonda les endroits par où avoit passé la procession.

L'Isle d'Ischia , située près de Naples , peut être regardée comme une espèce de paradis terrestre. Elle est remplie d'agréables vallées qui produisent des fruits exquis , de collines délicieuses qui fournissent d'excellens vins , de fontaines , de rivières et de jolis jardins. On y trouve des mines d'or et de fer. L'esprit de discorde avoit transformé ce paradis en une sorte d'enfer. Les haines , les querelles , les meurtres y étoient fréquens. François la parcourut toute , et par-tout il vint à

bout de rétablir la paix par ses discours et ses douces insinuations. Comme ces sortes de passions sont sujettes à se rallumer, il avisa au moyen de consolider le bien qu'il avoit opéré. Vers la fin du dernier sermon, ayant pris le Crucifix en main, il maudit celui qui seroit le premier à répandre le sang humain. Après la clôture de la Mission, il revint à Naples, où il apprit au bout de quelques semaines, qu'une femme avoit été tuée dans l'isle. Pénétré d'une vive compassion, il s'écria: ah! l'assassin a attiré sur lui la malédiction de mon dernier sermon. En effet, il eut à peine commis ce crime qu'on peut regarder comme le plus grand de tous, qu'il fut en proie aux plus cruels remords. Il fut saisi d'une telle horreur et d'une telle épouvante, que tout annonçoit en lui le tourment qui le déchiroit. Pâle, abattu, effaré, s'imaginant que tout le monde le poursuivoit, tandis que personne ne pensoit à le molester, il passa le reste de sa vie, errant loin de la société, et mourut en désespéré.

Notre Missionnaire infatigable parcourut avec ses succès ordinaires toute la Province de la Terre d'Otrante, recueillant par-tout des fruits incroyables, et gagnant à Dieu des ames innombrables. La Ville de Tarente étoit en proie à de cruelles dissensions : mais aussitôt que l'homme de Dieu s'y fit entendre, toutes les divisions cessèrent, et le calme fut parfaitement rétabli. Il y avoit dans la même ville un homme de condition fort riche, et en même temps chargé de dettes. Ses créanciers sollicitoient en vain leur paiement ; ils étoient très-mal reçus, et ne recueilloient que des menaces,

s'ils persistoient à l'inquiéter. On sait combien ces sortes de gens sont communément inaccessibles aux impressions de la Religion. Cependant la Mission étant commencée, la curiosité ou quelque autre motif engagea notre gentilhomme à aller entendre le Missionnaire dont on disoit de si grandes choses. Les paroles du Serviteur de Dieu opérèrent en lui une révolution des plus étonnantes et des plus subites. Il fut transformé en un homme tout nouveau. Pénétré de componction et de l'esprit de pénitence, il paya tout de suite toutes ses dettes; il fit de larges aumônes; il alla trouver François les larmes aux yeux, et lui fit une confession générale de toute sa vie. Résolu à faire une pénitence proportionnée à ses égaremens, il se mit à macérer son corps par des jeûnes, des cilices, des disciplines, et par d'autres voies encore plus étranges. Il fit plus, comme il étoit rempli de défiance de lui-même, il pria le Seigneur de le retirer au plutôt de ce monde, pour le délivrer du danger de l'offenser. Il ne tarda pas à être exaucé; il mourut au bout de quelques mois avec toutes les marques qui accompagnent la mort des justes. En disposant son corps à la sépulture, on trouva les épaules cruellement déchirées par de sanglantes disciplines.

Un étranger arrivé à la ville, dans toute autre vue que de profiter de la Mission, fut témoin de la dernière procession de pénitence. L'air de recueillement, de modestie, de dévotion de tout ce grand peuple, l'excès des rigueurs auquel il se portoit, le frappèrent d'abord du plus grand étonnement. Les sentimens de componction suivirent de près ceux de la surprise. Il fondit en larmes tout

le temps que dura la procession , il ne fit autre chose que détester sa vie passée, et demander pardon à Dieu , de ses égaremens. Il n'eut rien de plus pressé que de s'adresser au Missionnaire ; il lui parla ainsi : Mon Père , c'est assurément la divine Miséricorde qui m'a conduit ici , sans quoi cette pauvre ame étoit perdue pour toujours. Voyez ces deux balles à chaîne ; j'allois les employer pour tuer un de mes ennemis ; je les remets entre vos mains. Je lui pardonne de tout mon cœur. Je vous baise les pieds , et au sortir d'ici , je vais les baiser à celui dont j'avois juré la perte. Mais puisque vous avez commencé ma conversion, c'est à vous à y mettre la dernière main , par vos prières et par la sagesse de vos conseils. Je me jete entièrement entre vos bras , et je suis résolu à changer de vie. Il devint en effet un tout autre homme en peu d'heures ; et sa conduite présenta constamment le modèle d'une sincère et parfaite pénitence.

On voit ou l'on voyoit à Nocera un Monastère de l'Ordre de S. Basile. L'Abbé invita en 1715 François à faire la Mission dans cette petite ville. Pour donner une idée des fruits abondans que notre Apôtre y recueillit , il suffira de dire que , dans un endroit aussi peu peuplé , il y eut le dernier jour plus de six-mille-six-cens personnes qui reçurent le pain des Anges , outre douze-cens qui n'avoient jamais communiqué de leur vie.

Un funeste accident montra encore ici l'empire que cet Ange de paix avoit sur les cœurs les plus ulcérés. Un jeune homme de basse condition vint se placer dans l'Eglise à côté d'une Dame, de façon à manquer aux égards qu'il lui devoit. On eut beau

l'avertir de se tenir dans le respect , il n'en fit aucun compte. Le fils de la Dame outré d'une pareille incivilité , le renversa d'un coup de poignard. Un ami du blessé ne pouvant l'atteindre , déchargea sa rage sur son innocente mère par plusieurs coups d'épée. Il est aisé d'imaginer le tumulte que cette scène tragique causa dans le lieu saint. Le Bienheureux François averti accourut , perça la foule , et parvint en peu de temps à calmer tous les esprits. Il traita ensuite séparément avec les deux partis , et il les adoucit le Crucifix en main , par des paroles et des manières si insinuantes qu'il engagea ceux qui avoient le plus à se plaindre à intercéder auprès du juge en faveur de celui qui étoit le plus coupable.

Nous terminerons ces détails par un prodige que l'homme de Dieu opéra dans la personne de son propre père , alors âgé de quatre-vingt-huit ans. Il devoit se rendre dans le lieu de sa naissance pour y faire la Mission. Le vieillard se trouvoit alors grièvement incommodé avec fièvre , en proie à la douleur , dans un délire continuel. Un des frères de François se disposoit à l'en informer et à lui proposer de renvoyer la Mission à un autre temps , lorsqu'il le vit tout à coup entrer dans la chambre du malade. Il s'approcha du lit , lui baisa respectueusement la main , et lui dit : mon cher et tendre père , je vous attends demain à l'Eglise , où je commencerai la Mission. Ces paroles furent prises par ceux qui les entendirent pour une sorte de plaisanterie , attendu l'état déplorable où étoit réduit le vieillard. Le fait est que le lendemain matin , il se trouva parfaitement guéri , et qu'il assista sans

exception et sans la moindre gêne à tous les exercices de la Mission.

François avoit choisi l'illustre Martyr S. Cyr, pour le Protecteur de ses Missions, et son compagnon inséparable durant le cours de son apostolat. Comme il sera fait souvent mention de ce Saint dans la suite de cette Histoire, il est à propos de le faire connoître au lecteur. On révéroit à Naples dans l'Eglise de la Maison Professe des Jésuites cent-soixante corps de différens Martyrs, parmi lesquels se trouvoit celui de S. Cyr. Ce Confesseur de la Foi de Jesus-Christ exerça d'abord la Médecine. Il se retira ensuite dans la solitude, pour ne plus penser qu'à la grande affaire de l'éternité. Il y étoit occupé à s'entretenir seul à seul avec Dieu, lorsqu'il s'éleva une cruelle persécution contre les Chrétiens. Il sortit de sa retraite pour aller au secours des fidèles. Il se livra à toute l'ardeur de son zèle, fortifiant les foibles, ranimant ceux qui vacilloient, inspirant à tous la fermeté et la constance dans la Foi. Il fut saisi par les idolâtres dans l'exercice de cette charité héroïque. On lui fit souffrir les plus horribles tourmens qu'il supporta avec un courage inébranlable. Il obtint enfin la couronne du martyre, à Canopa ville d'Egypte, le 31 janvier, l'an 288. Le second Concile de Nicée rapporte plusieurs miracles opérés par ce Saint pour la défense des saintes Images. Le Père Ansalone Jésuite en a écrit la vie. Il en est parlé amplement dans les Actes des Saints par Bollandus, au 31 janvier. Personne n'ignore quelle a été longtemps la célébrité de la Maison de S. Cyr, où

l'on élevoit 250. demoiselles des premières familles du Royaume.

On s'est épuisé en vaines conjectures pour assigner les motifs qui engagerent François à mettre ses Missions et sa personne sous la protection spéciale de S. Cyr. Ce qu'on peut dire de plus plausible, c'est que l'humilité de notre Saint allarmée par la multitude des prodiges qu'il opéroit, l'a porté à entrer à cet égard, en société avec quelque habitant du Ciel, pour faire diversion à l'idée que ses miracles continuels donnoient au peuple, de son pouvoir auprès de Dieu. Quoiqu'il en soit, il parut dès-lors que ces deux habitans du Ciel et de la terre avoient fait entr'eux un mutuel accord, le premier d'obtenir par son intercession au second toutes les graces qu'il lui auroit demandées, le second de concourir de toutes les manières possibles à la gloire du premier.

François commença par détacher du corps du S. Martyr, quelques parcelles dont il forma un reliquaire portatif, pour l'avoir toujours avec lui. Il ne passoit aucun jour, sans rendre des honneurs à ce précieux dépôt. Il concertoit avec ce Saint tous les desseins qu'il formoit pour l'avantage de la Religion ; il recouroit à lui dans toutes ses perplexités ; enfin, pour tout dire en un mot, il avoit mis en lui toute sa confiance. Il n'épargna rien pour inspirer cette dévotion aux autres. Il ne visitoit pas un malade qu'il ne le bénit avec la Relique de S. Cyr, l'exhortant à implorer sa protection par quelque acte de religion pratiqué en son honneur. Il distribuoit de l'huile de la lampe sans cesse allumée devant son corps, de l'eau bénie

avec ses reliques , des fleurs qui avoient reposé sur son corps , et réduites ensuite en une poudre sèche.

Dans l'usage de ces pieuses et saintes industries, l'homme de Dieu avoit bien plus en vue la guérison des maladies de l'ame que de celles du corps. Avant de bénir les infirmes avec la Relique du saint Martyr, ou de leur présenter les choses dont nous avons parlé, il leur disoit : dans cette relique, dans cette huile, cette eau, cette poudre, se trouve un remède très-puissant contre toutes sortes de maladies : mais pour qu'il exerce en vous sa vertu, il faut commencer par purifier votre ame des péchés ; source ordinaire de tous les maux ; après quoi il entendoit leurs confessions et les reconcilioit avec Dieu.

Pour exciter de plus en plus la dévotion et la confiance envers ce Saint, il faisoit célébrer sa fête avec la plus grande pompe le troisième Dimanche de mai ; et avec les ressources que lui fournit la générosité de divers bienfaiteurs , il lui fit dresser une superbe Statue d'argent , de cent-quarante livres pesant. Le lecteur sera naturellement curieux de savoir de quelle manière S. Cyr répondit au zèle de François pour sa gloire. Je vais le satisfaire pleinement par un seul trait. Monseigneur Vicentini , Archevêque de Tessalonique et Nonce du Pape vint rendre une visite à François dans sa dernière maladie. Il lui témoigna la crainte où il étoit qu'après sa mort , on ne vît tarir la source des graces que le saint Martyr accordoit en sa considération. Monseigneur , répondit le malade , il n'y a rien à craindre , soyez assuré que le Saint conti-

nera à protéger ce Royaume. Sachez qu'à ne compter que les graces qu'il a accordées par le ministère d'un misérable pécheur tel que je suis, elles montent à plus de dix-mille; et un très-grand nombre sont au dessus des forces de la nature.

François en s'associant S. Cyr dans les prodiges qu'ils opéroient de concert, n'obtint pas tout ce que sa modestie auroit désiré. On s'obstinoit à joindre à la vénération du Saint Martyr, celle du Missionnaire, à le regarder comme un Taumathurge dépositaire de la Puissance de Dieu. On lui prodiguoit les glorieux titres de bienfaiteur universel, de refuge assuré dans toutes les maladies, de ressource inépuisable dans tous les besoins.

LIVRE CINQUIÈME.

Nous entrons ici dans un nouvel ordre de choses. Nous nous proposons de donner une idée succincte des principales vertus qui ont brillé dans notre Saint. La Foi est le fondement de la vie chrétienne, elle est la base de toutes les autres vertus. François la posséda dans le degré le plus éminent. Rien n'égale le profond respect qu'il eut toujours pour le plus auguste de nos Mystères, celui de la Sainte Trinité. Il ne pouvoit en prononcer le nom, sans qu'on le vît tout enflammé et tout ravi en Dieu. Il en parloit d'une manière si sublime, qu'il sembloit avoir emprunté le langage des Séraphins. Une de ses prières de prédilection, qu'il avoit fréquemment sur les lèvres, étoit le *Gloria Patri*, etc. qu'il accompagnoit toujours d'une profonde inclination. Il exigeoit la même chose des associés de l'Oratoire avec une telle rigueur, que lorsqu'ils y manquoient, il leur imposoit une pénitence. Une des pratiques de dévotion qu'il inculquoit avec plus d'empressement, étoit d'adorer la Très-Sainte Trinité le matin et le soir, et de la remercier des biensfaits reçus. Lorsque les malades lui demandoient de les bénir avec la Relique de S. Cyr, il commençoit toujours par réciter quelques prières en l'honneur de la Sainte Trinité, source unique de tous les biens.

Pour maintenir et accroître de plus en plus dans les fidèles, le respect, l'amour et la confiance en-

Vers cet ineffable Mystère, il ne se contenta pas d'en faire célébrer tous les ans la Fête, avec le plus grand appareil, et surtout en excitant la multitude à s'approcher de la Sainte Table. Il parvint par la libéralité d'un pieux bienfaiteur, à établir un fond pour fournir à perpétuité à la dépense de cette solennité.

Une des preuves les plus éclatantes de la vivacité de sa foi, fut le désir ardent qu'il eut constamment de verser son sang pour la défense et la propagation de la Religion. Nous avons vu qu'à la fleur de son âge, il fit les plus vives instances pour obtenir la liberté d'aller porter la lumière de l'Evangile dans les Indes et le Japon. Lorsque dans ses discours il venoit à traiter de quelqu'une des précieuses prérogatives de notre Sainte Foi, ou de quelqu'un des Mystères qu'elle nous propose à croire, il le faisoit avec une telle véhémence et une telle énergie, qu'on voyoit clairement combien il en étoit profondément pénétré. Il avoit établi le pieux exercice de la préparation à la mort, un jour de chaque mois, pour suppléer à ce que souvent on n'est pas en état de faire dans ces derniers momens. En terminant l'acte de Foi, il vouloit que tout le peuple criât de la voix la plus haute : *Vive notre Foi, Vive ; Vive la Religion Catholique, Vive.*

Ayant su que quelques étrangers arrivés à Naples avoient tenu dans une certaine conversation des propos contraires à la pureté de la Foi, il en pleura amèrement, et eut recours aux personnes en place pour arrêter ce désordre. Il s'opposoit de toutes ses forces au cours des livres qui attaquent la Religion ; et dans l'occasion il déployoit toute son élo-

quence et se déchaînoit contre cette licence, inculquant à tout propos qu'on doit s'en tenir aveuglément aux décisions de la Sainte Eglise, que Dieu a établie l'oracle de la vérité. Il exhortoit principalement les jeunes gens à se tenir en garde contre ceux qui mettent en dérision ce que la Religion Catholique a de plus saint et de plus sacré, s'imaginant vainement de se montrer érudits, en parlant le langage des impies.

Vivement touché du danger que courent les Chrétiens esclaves sur les côtes de Barbarie, de renoncer la Foi, il se donna de grands mouvemens pour ramasser des fonds destinés à les racheter. Il insistoit avec une sainte importunité auprès des Directeurs des œuvres pies établies à Naples, et des personnes riches, pour les engager à concourir à cet acte de religion et de charité. Il leur peignoit l'état misérable de ces captifs, d'une manière si pathétique, avec des circonstances si propres à exciter la compassion, qu'il en obtenoit tout ce qu'il désiroit. Nous avons vu plus haut avec quel zèle il s'employoit à la conversion des Turcs mêmes. Il avoit une si grande horreur des blasphèmes, que s'il en entendoit proférer quelqu'un, son sang paroissoit se glacer dans ses veines; et il ne cessa jamais de leur faire une guerre implacable.

Une de ses occupations les plus chéries, étoit d'enseigner le catéchisme aux enfans, aux paysans, aux pécheurs, aux gens les plus grossiers, les plus idiots. Il leur expliquoit chaque article d'une manière si naturelle, avec tant de clarté, avec des comparaisons si proportionnées à leur portée, qu'il

se faisoit entendre des plus ignorans et des plus stupides. Du reste Dieu le mit , dans ce saint exercice , à une épreuve propre à décourager l'homme le plus zélé et le plus confiant. Mais il savoit qu'avec un grain de Foi on transporte les montagnes , et rien n'étoit capable de le déconcerter. Un esclave Turc , nommé Assan , lui demanda le baptême. On juge de l'empressement avec lequel François l'accueillit. Il l'instruisit avec la plus grande assiduité pendant plusieurs semaines : mais il étoit tellement bouché , qu'il se trouva à la fin aussi peu avancé que le premier jour. Le saint homme lui dit alors : or sus , Assan , retiens bien ces courtes paroles ; Seigneur , être baptisé et mourir , *Signore ; battezzare , e morire*. Toutes les fois qu'il le rencontroit , il fixoit sur lui des regards de complaisance , et d'un air souriant lui rappelloit les mêmes paroles : *Signore , battezzare , et morire*. L'esclave lui baisoit respectueusement la main , et répondoit : *Sì , sì , battezzare , et morire*. François ne balança pas à conférer le baptême à son heureux néophyte , qui ne tarda pas à quitter sa dépouille mortelle , et à être admis aux noces de l'Agneau , revêtu de la robe de l'innocence baptismale.

La fermeté de son espérance n'étoit point inférieure à la vivacité de sa foi. Le premier objet de l'espérance chrétienne , est l'attente de l'éternité bienheureuse , qui est la fin dernière de l'homme ; elle n'attache du prix aux choses qu'autant qu'elles fournissent des moyens pour y parvenir. François ne chercha jamais rien , ne désira jamais rien , ne fit jamais aucun pas que dans cette grande et uni-

que vue. C'est là qu'il dirigeoit tous ses sentimens. Il en parloit avec une telle effusion , en termes si sublimes , qu'on eût dit que , comme S. Paul , il avoit été admis à goûter les délices de cette Région Céleste. De cette espérance des biens éternels, nâquit en lui un souverain mépris de tous les biens de la terre , un éloignement des plus marqués des honneurs de ce monde , des toutes les aïssances de la vie , au point de ne vouloir jamais se permettre la moindre satisfaction , le moindre soulagement. Quand on l'exhortoit à donner quelque trêve aux rigueurs qu'il exerçoit sur lui-même , il répondoit : livrons nous à la fatigue ; ce que nous faisons aura sa récompense et nous procurera le repos dans le Ciel.

A cette vive attente des biens de l'autre vie , il joignoit la plus ferme confiance en la bonté de Dieu , dans les choses de la vie présente. Elle lui fit former les entreprises les plus difficiles et les plus dangereuses , sans que la crainte de la mort même pût jamais l'engager à se désister. Cette grande confiance fut la source de la paix inaltérable dont il jouit dans les événemens les plus imprévus. Toujours égal dans l'adversité et dans la prospérité , on ne vit jamais la plus légère vapeur de tristesse troubler , affoiblir la sérénité de son front. Contredit , décrié , baffoué , calomnié , toujours maître de lui-même , il disoit : le Seigneur est mon soutien , je ne craindrai pas les entreprises des hommes. *Dominus mihi adjutor , non timebo quid faciat mihi homo* ; si Dieu est pour nous , qui pourra nous nuire ? *Si Deus pro nobis , quis contra nos ?* Il se tenoit pour bien assuré que , quand

toutes les créatures seroient conjurées contre lui, l'appui de Dieu ne lui manqueroit pas.

Rien ne marque mieux la grande foi qu'il avoit à la Divine Providence, que la générosité avec laquelle il secouroit tous les indigens. Lui qui n'avoit rien, étoit toujours riche pour subvenir à la misère des pauvres. Quand on lui demandoit d'où il tiroit les fonds nécessaires pour fournir à tant d'aumônes, il répondoit : des trésors du Père céleste. O ! si vous saviez combien il s'occupe de nos besoins, combien il est riche, la tendresse qu'il a pour nous ! Et je pourrois craindre qu'il vint à me manquer, tandis que tout ce que je lui demande n'a pour objet que de soulager ses enfans, d'empêcher qu'on l'offense et de procurer sa gloire ! Dieu exauçoit en effet ses demandes par des voies même miraculeuses. Mais il n'est pas encore temps de m'étendre sur sa charité inépuisable envers tous les malheureux.

Parmi toutes les vertus qu'il posséda dans un degré héroïque, on doit sans contredit placer au premier rang son amour pour Dieu. Dans tout ce qu'il faisoit, son union étoit continuelle avec Dieu, semblable en cela aux Esprits célestes ; qui dans l'assistance qu'ils donnent aux mortels, ne perdent jamais de vue ce souverain bien. Son maintien, sa modestie virginale, ses yeux fixés en terre annonçoient clairement que tout son cœur, toutes ses affections étoient en Dieu. On n'a pas su au juste le temps qu'il employoit à l'oraison, mais l'opinion commune de ses confrères étoit qu'il en donnoit très-peu au repos, qu'il passoit la plus grande partie de la nuit, et très-souvent les nuits entières

dans la contemplation des grandeurs de Dieu, et des Mystères sublimes de la Rédemption. On peut en juger par les exclamations ferventes, les profonds soupirs, les larmes amères avec quoi il donnoit un libre cours aux élans de son amour. C'est ce qu'on parvint à découvrir un grand nombre de fois, qu'une pieuse curiosité engagea plusieurs de ses frères à l'observer de près. La même chose étoit confirmée par les portiers qui étoient très-fréquemment dans le cas de venir l'avertir à toutes les heures de la nuit, qu'il étoit appelé pour quelque moribond ou quelque malade en danger. Ils le trouvoient constamment vêtu, à genoux au milieu de la chambre, et si ravi en Dieu, qu'ils étoient bien souvent contrains de le secouer fortement, pour le faire revenir à lui-même.

Il Pour allumer toujours de plus en plus ce feu sacré, il récitoit les Heures Canoniales à genoux, la tête découverte, et dans le plus profond recueillement. Dans tous ses voyages il étoit sans cesse occupé à prier, à méditer les vérités éternelles, à réciter le Rosaire et d'autres prières. Tout ce qui se présente à ses yeux, la vaste étendue des cieux, la lumière des étoiles, le mouvement des corps célestes, la verdure des prairies, la variété des couleurs dans les fleurs, celle des animaux, toutes les créatures en un mot lui annonçoient les grandeurs de Dieu. Il n'en est aucune dont il ne prit occasion de le bénir, de le remercier, de célébrer ses divins attributs. Il suffisoit de prononcer le nom de Dieu pour le voir s'embraser d'un feu céleste. Il ne savoit parler que de Dieu et des choses saintes avec tous ceux qu'il rencontroit de

quelque rang , de quelque condition qu'ils fussent ; et ses paroles étoient autant de traits brûlans qui pénéteroient les cœurs et les enflammoient.

Au milieu des actions les plus propres à distraire , se trouvant comme hors de son élément , il s'arrêtoit de temps en temps , il rentroit dans un profond recueillement , et par de courtes oraisons jaculatoires , par de ferventes aspirations , il s'unissoit de nouveau à Dieu , lui attestoit son amour et le désir où il étoit de l'aimer toujours davantage.

Il n'y a pas de preuve plus forte de l'amour que de faire et de souffrir de grandes choses pour ceux que l'on aime , et c'est par où l'on peut juger du haut degré de l'amour de François pour Dieu. Lorsqu'il entendoit les outrages que les Chrétiens mêmes faisoient à la Majesté divine , il étoit inconsolable , il se livroit à la plus amère désolation. Il s'écrioit en versant un torrent de larmes : ô ! mon Dieu si méconnu ; pourquoi vos créatures vous offensent , vous qui êtes la bonté même , pourquoi ne vous aiment-elles pas ? Que ne fit-il pas , que de salutaires industries il imagina , à quelles fatigues il se condamna , à quels dangers ne s'exposa-t-il pas pour empêcher les injures faites à Dieu ? Combien de fois il se déchira de la manière la plus cruelle , dans les quartiers des femmes débauchées pour amollir ces cœurs endurcis ? Si je voulois réunir ici toutes les preuves qu'il a données de son grand amour pour l'honneur et la gloire de Dieu , il me faudroit revenir sur tous les détails où je suis entré jusqu'à présent. Il n'en est aucun qui ne soit propre à en donner une idée. Je terminerai cet

article par un trait qui peut tenir lieu de bien d'autres.

Tous les Saints ont été humbles , mais leur humilité étoit subordonnée aux devoirs de l'obéissance. François se trouvant dans son lit de mort , ses frères se rangèrent autour de lui ; le Supérieur de toute la maison lui ordonna de dire quelque chose qui pût servir à leur édification , de leur manifester quelque grace plus spéciale qu'il avoit reçue de Dieu dans le courant de sa vie. Rempli d'une grande confusion qu'il exprima par ses larmes , il obéit , et répondit avec ces précises paroles : je pense que le plus grand et le plus signalé bienfait que je tiens de la main libérale de Dieu , c'est d'avoir pendant toute ma vie , cherché toujours et uniquement la gloire de Dieu , sans rien vouloir pour moi.

De ce que nous venons de dire , il est aisé de juger des sentimens de François pour la sacrée Humanité de Jesus-Christ. Elle présentoit à sa piété un aliment sensible , propre à en redoubler l'ardeur. Il s'employa tout entier à allumer dans les cœurs la plus tendre dévotion envers le divin Sauveur et ses augustes Mystères. Il étoit transporté du plus ardent amour dans la considération de l'Incarnation du Verbe , Fils de Dieu et consubstantiel à son Père. Il ne finissoit jamais d'admirer qu'une si grande Majesté se fût abaissée au point de se revêtir de notre chair mortelle pour nous sauver. En le contemplant à sa naissance , présentant toutes les amabilités du Ciel , n'ayant d'autre asyle qu'une pauvre étable , reposant dans une crèche , dans le plus grand dénuement , exposé à toutes les rigueurs de la saison , dans l'état le plus humiliant , il fondoit

en larmes de la plus tendre compassion. Dans la vue d'exciter dans les Fidèles les mêmes sentimens, par des images propres à faire impression sur les sens, il construisoit lui-même de sa propre main, une crèche dans l'Eglise, aux Fêtes de Noël. A l'entrée de la nuit, la foule ayant déjà accouru, il parloit de cet ineffable Mystère d'une manière si sublime et si attendrissante, qu'il ravissoit et enflammoit les cœurs les plus insensibles. Tous ces jours, il ne parloit d'autre chose que des grandeurs de Jesus enfant, et de l'obligation où nous sommes de lui rendre amour pour amour. Les nuits entières où pour la plus grande partie étoient employées à prier en honneur de l'avénement du nouveau-né.

Mais qui pourroit rendre les sentimens profonds que faisoit naître en lui le Mystère de la Passion du divin Rédempteur. C'est dans cette fournaise ardente qu'il puisoit les feux brûlans d'amour dont son cœur étoit embrasé, où il se forma cette trempe de caractère qui lui fit entreprendre des travaux, des fatigues naturellement au dessus des forces humaines. C'étoit le sujet le plus fréquent de ses longues méditations, de ses sermons, de ses entretiens familiers. Tous les Dimanches de carême, il faisoit aux associés de l'Oratoire un discours sur la Passion. Ses paroles étoient accompagnées de larmes continuelles; et il finissoit par une cruelle discipline. Dans le désir ardent de se rendre semblable à son divin modèle, il se portoit à des excès, que l'excès de son amour peut seul justifier. Il prioit tous les assistans de le maltraiter, de le souffleter, de le frapper à coups de pieds, à coups de poings, de le fouler aux pieds, et se plaignoit

ensuite à son bien-aimé , de ce que personne ne condescendoit à sa demande. Lorsqu'on chantoit la Passion à la Messe , il avoit la dévotion de représenter la personne de Jesus-Christ. Il étoit souvent contraint de faire des pauses par l'excès des larmes qu'il répandoit. Une fois il fut saisi d'une telle douleur , qu'on dut lui substituer un autre prêtre. Toutes les fois qu'il disoit une Messe privée de la Passion , il étoit sujet à ces fréquentes interruptions. Ce spectacle inspiroit une vive componction à ceux qui y assistoient , et leur faisoit répandre de douces larmes.

Dans les saints jours consacrés à renouveler la mémoire de la mort du Sauveur , il ne savoit s'occuper et parler que de ses souffrances ; ses yeux devenoient une source intarissable de larmes. Le Jeudi Saint il se rendoit à l'Eglise du Carminello. Là il se joignoit à la procession de la Passion ; il prêchoit à haute voix tout le temps qu'elle duroit , qui n'étoit guère moins que de quatre heures , inspirant aux auditeurs une vive compassion , et un tendre amour pour celui qui avoit tant souffert pour les sauver. Lorsqu'il prêcha le carême à Andria , il visita tous les sépulchres érigés le Jeudi Saint , pieds nus , une couronne d'épines sur la tête , une pesante croix sur les épaules , avec un air si affligé et si dévot , que toute la ville accourut pour le suivre ; ce qui produisit un très-grand fruit. Un vendredi saint il se jeta et resta sur le corps du Sauveur , ravi en extase si long-temps , qu'on crut à plusieurs signes qu'il étoit mort , et il fallut l'en retirer avec effort. Il est d'usage à Naples de déposer le corps réel du Sauveur dans les sépulchres préparés à

cette fin , jusqu'au moment où l'on célèbre sa glorieuse Résurrection. Pendant tout ce temps , il ne parloit à personne , pas même à ses frères. Dans une sorte d'aliénation des sens , il étoit absorbé dans la considération du grand Mystère. Lorsqu'il étoit indisposé et obligé à tenir le lit , il vouloit toujours avoir le Crucifix à côté de lui. Cette vue le soutenoit au milieu de ses langueurs , et adoucissoit la vivacité de ses douleurs. Dans sa dernière maladie , voyant qu'on lui montrait de la compassion , ah ! disoit-il , cela n'est pas souffrir. C'est Jesus-Christ qui a pu dire avec vérité : il n'y a pas de douleur semblable à la mienne , *non est dolor sicut dolor meus*. Si on lui présentoit un peu d'eau pour humecter son palais desséché il disoit : et Jesus-Christ a-t-il obtenu un pareil soulagement ? Il pouvoit dire avec S. Paul : *Christo confixus sum Cruci*.

La dévotion à la divine Eucharistie est inséparable de la dévotion à la Passion du Sauveur. On a de la peine à se former une idée du profond respect et de l'amour ardent que François avoit pour cet ineffable Mystère. On peut dire qu'il passoit devant le S. Sacrement à genoux , sans appui , la tête nue , tout le temps que l'exercice de son zèle et de sa charité lui laissoit libre. Il étoit alors si absorbé en Dieu , qu'il perdoit l'usage des sens , qu'il falloit le secouer à plusieurs reprises pour obtenir une réponse. Lorsqu'il approchoit du temps où il devoit offrir le saint Sacrifice , son visage s'enflammoit , et paroissoit brûler de l'ardeur des Séraphins. Arrivé à l'autel ; les larmes qu'il répandoit étoient si abondantes , que les nappes , le corporal ,

le purificateur , et tout ce qui étoit autour , en étoient inondés. Pendant la récréation commune assignée après les repas , on étoit assuré de le trouver au pied de l'autel , occupé à s'entretenir avec son Dieu. Il l'adoroit constamment , en inclinant la face jusqu'à terre , soit qu'il fût dans l'église , soit qu'il rencontrât le saint Viatique dans les rues. On étoit tellement édifié de cet acte de respect pour la Majesté de Dieu , que plusieurs s'empressèrent de l'imiter. Lorsqu'il voyoit commettre quelque irrévérence en présence du Saint des Saints , il s'enflammoit d'une sainte colère , et ne mettoit point de bornes à l'ardeur de son zèle. Il s'étoit formé devant l'Eglise de la Maison professe un réduit de jeu public , où régnoient de très-grands scandales , ordinaires dans ces sortes de rassemblemens ; il ne cessa de se donner des mouvemens que lorsqu'il en eut obtenu la suppression ; et il n'eut pas peu de peine à y réussir. Il lui en coûta bien des démarches et des fatigues ; il eut à se roidir contre les menaces d'un Ministre qui se faisoit un point d'honneur de soutenir ce pernicieux établissement. Lorsqu'il voyoit de jeunes effrontés jouer aux cartes sur les degrés du perron de l'Eglise , sans regarder au péril auquel il s'exposoit , il alloit leur arracher de force les cartes des mains , et les mettre en fuite. Il abolit autant qu'il fut en lui l'abus d'entendre la Messe étant assis , représentant avec la plus grande force , combien c'étoit une chose indigne que , pendant que les Séraphins assistoient au redoutable Sacrifice avec le respect le plus profond , la face prosternée contre terre , l'homme vil et méprisables insecte le respectât si

peu. Aucune considération humaine n'étoit capable de l'arrêter dans l'occasion. S'étant aperçu un jour qu'une Dame de qualité se tenoit assise dans le temps même qu'on élevoit la sainte Hostie, il la reprit de son irrévérence et du scandale qu'elle donnoit à toute l'église. Je ne finirois point, si je voulois rapporter tous les traits par où il signala le désir ardent dont il étoit consumé de voir tous les cœurs se réunir à rendre de dignes hommages au Sacrement de nos autels.

Ses sentimens pour Jesus-Christ peuvent faire juger de ceux qu'il avoit pour Marie. On ne sauroit aimer le Fils sans aimer la Mère. Aussi la dévotion à cette Vierge incomparable a été commune à tous les Saints sans aucune exception. Le célèbre Suarez qui vivoit avant François a composé un Traité dans lequel il prouve que Marie surpasse en mérites, en sainteté et en gloire tous les Saints et tous les Anges pris ensemble; et en cela il n'a été que l'écho des Pères et des Docteurs. Pénétré de cette grande idée, notre Saint ne mettoit point de bornes à sa vénération et à son amour pour Marie. Il ne pouvoit en parler sans le plus grand attendrissement. Il jeûnoit en son honneur au pain et à l'eau tous les samedis, et les veilles de ses Fêtes. Il faisoit célébrer tous les ans avec la plus grande pompe la Fête de Notre-Dame des neiges, dans l'Eglise du Jesus, où l'on révéroit une copie du fameux Tableau de S. Marie Majeure, envoyée par S. François de Borgia. Il ne laissoit passer aucune occasion dans ses discours, dans ses entretiens familiers, d'exalter les vertus, les dons de cette Reine du Ciel, son crédit tout puissant au-

près de son Divin Fils, que S. Bernard appelle, *Omnipotentia simplex*. Malgré la grandeur de ses occupations, il ne manqua jamais de réciter tous les jours le Rosaire, même dans ses voyages. En allant de Naples à Massa il invita les mariniers à faire cette belle prière, et pour leur en faire connoître tout le prix, il se mit à leur en expliquer les Mystères.

Pour établir et accroître la dévotion à la Mère de Dieu dans tous les cœurs, il prêcha tous les mardis, pendant vingt-deux ans, à un nombreux auditoire, dans l'Eglise de Sainte Marie de Constantinople, sur les grandeurs de cette Vierge incomparable, racontant les différentes graces accordées à ceux qui l'avoient invoquée. Il introduisit parmi les associés de l'Oratoire le pieux usage de renouveler publiquement chaque mois leur consécration à cette tendre Mère. Il fit imprimer le *Salve Regina* en vers italiens qu'il faisoit chanter dans les rues; il parvint par là à faire cesser beaucoup de chansons profanes. Il en distribua plus de dix-mille copies à des personnes dévotes.

Pour imprimer vivement dans l'esprit de la multitude le grand principe, que de tous les hommages qu'on rend à Marie, celui qui lui est le plus agréable, est de s'abstenir du péché, il fit peindre sur un étendard une image de l'Immaculée Conception. Marie y paroissoit dans l'attitude de percer avec une lance le dragon infernal qu'elle tenoit sous ses pieds. Armé de ce trophée, il se rendoit à l'endroit assigné pour la Mission. Là il ne prêchoit jamais sans avoir le Crucifix à sa droite, et le drapau de Marie à sa gauche. Il recommandoit à tous

les jeunes gens qui s'adressoient à lui, la dévotion à la Sainte Vierge, comme un des remèdes les plus efficaces pour se conserver dans l'innocence, ou pour y revenir par la pénitence, ne cessant de leur répéter qu'on se sauve difficilement, si l'on n'a cette dévotion. Pour tout dire en peu de paroles, Marie étoit son conseil dans ses doutes, sa force dans ses travaux et dans les entreprises les plus difficiles, son refuge dans tous les dangers, sa ressource dans tous ses besoins; on ne sache pas qu'il ait jamais recouru à elle sans être exaucé. En proie aux plus vives douleurs, et touchant de près à ses derniers momens, on le vit la couronne en main, prier d'un air si tranquille et si serein, qu'on eût dit qu'il n'avoit aucun mal. Enfin on peut assurer qu'à Naples et par-tout où il exerça son zèle, Dieu se servit de son ministère pour accroître le culte de sa Sainte Mère.

S. Bernard renferme en trois paroles nos devoirs envers les Anges Tutélaires, le respect, la confiance et l'amour, *reverentiam pro præsentid, confidentiam pro tutelâ, amorem pro benevolentid.* François peut être proposé pour modèle dans l'accomplissement de ces trois devoirs. Il honoroit son Ange Gardien de différentes manières chaque jour. Il recouroit à lui avec une grande confiance dans tous ses besoins; il en éprouvoit l'assistance dans diverses occasions, jusqu'à en obtenir des secours miraculeux. Il s'appliqua avec le plus grand zèle à promouvoir cette dévotion dans les autres, les exhortant à respecter ces saints Protecteurs, à les aimer, à les consulter sur leurs doutes, sur la conduite qu'ils avoient à tenir, les assurant qu'ils trouve-

roient toujours en eux des amis fidelles , des conseillers sincères , des appuis assurés.

Il eut toujours une grande vénération pour S. Ignace Fondateur de la Société dont il étoit membre. Son amour pour lui étoit celui d'un fils bien né pour un tendre père. Non content de le prendre pour son modèle , même dans les actions les plus héroïques , toutes les fois qu'il rencontroit les jeunes Jésuites , il insistoit à leur dire qu'ils ne pouvoient pas rendre un plus grand honneur à leur S. Patriarche , que de s'étudier à imiter ses vertus , et d'observer exactement les règles de son Institut.

Dès qu'il se vit destiné à l'exercice du saint Ministère , il honora d'une manière spéciale l'Apôtre des Indes S. François Xavier. Il le choisit pour son modèle , et le protecteur spécial de ses Missions. Il n'est sorte de moyens qu'il n'employât pour se le rendre favorable. Il engagea tous ceux qui prenoient part à ses travaux , et tous les associés de l'Oratoire à se présenter devant son autel , dans l'Octave de sa Fête , à lui offrir un cierge avec l'hommage de leurs cœurs. Par-tout où il se portoit pour faire les Missions , il s'appliquoit constamment à introduire la dévotion envers ce Saint. Dans les entreprises les plus difficiles , il avoit coutume de dire avec une grande confiance : ô ! c'est ici que nous avons besoin que Xavier déploie le grand crédit qu'il a auprès de Dieu ; et il conste par plusieurs faits que ce n'étoit pas en vain qu'il recouroit à sa puissante protection.

On sait que les habitans de Naples professent une dévotion particulière pour S. Janvier principal Patron de la Ville. François établit en son honneur

la pratique des neuf mardis destinés à son culte, d'une manière spéciale. Nous avons dit qu'un très-grand nombre de corps de saints Martyrs, reposoient dans l'Eglise de la Maison professe. Il n'en étoit aucun auquel il ne rendit fréquemment des hommages particuliers. On peut dire que sa tendre dévotion avoit pour objet tous les habitans du Ciel. Il étoit d'usage chez les Jésuites, de réciter le soir en commun les Litanies des Saints. Lorsque c'étoit à François à les entonner, il arriva plus d'une fois, qu'avant de finir il fut saisi d'un tel attendrissement, qu'il répandit une si grande abondance de larmes, qu'on fut obligé de le remplacer, pour continuer cet acte de Religion.

Tels furent les sentimens de François pour Dieu, et ses fidelles Serviteurs. Mais il reconnoissoit son image dans tous les hommes justes et injustes, bons et mauvais. Sa charité pour le prochain peut être regardée comme tenant une des premières places parmi la multitude des vertus qu'il posséda dans un degré héroïque. Il en régloit les nuances conformément aux lumières de la raison et de la Religion. Ceux qui étoient les premiers à ressentir les effets de sa bienveillance, étoient ses frères avec qui il vivoit. Il n'y avoit dans la maison, aucun fardeau, quelque pesant qu'il fût, qu'il ne prit sur lui avec empressement, pour en décharger les autres, s'abaissant aux offices les plus vils et les plus méprisables. Il s'étoit accordé avec les portiers, pour qu'ils s'adressassent à lui de préférence, si l'on venoit la nuit demander un confesseur pour les malades en danger, disant que les autres avoient plus besoin que lui de prendre du repos.

S'il y avoit des mourans ou des infirmes dans la maison , ils étoient assurés de l'avoir à côté d'eux à toutes les heures. En un mot , il étoit le refuge de tous , il servoit tout le monde , il donnoit la main à tout.

Mais sa charité insatiable ne pouvoit se contenir dans l'enceinte d'une seule maison. Il prodiguoit ses soins à ceux du dehors , soit pour l'assistance des âmes , soit pour les besoins des corps. Touché de la plus vive compassion pour tant d'infortunés , qui dans un oubli entier du salut éternel , couroient à grands pas dans les voies de la perdition , il offroit à Dieu ses prières et ses mortifications , pour appaiser sa colère envers eux. Il ne mettoit point de bornes à ses fatigues , il usoit de mille industries , pour les ramener dans le bon chemin. On lui dit un jour que c'étoit en vain qu'il se donnoit tant de peines pour convertir les femmes publiques , qu'une longue expérience montrait que ces sortes de pécheresses , après un élans passager de componction , étoient très-sujettes à s'abandonner de nouveau à leurs premiers désordres. Non , répondit-il , cela n'est point ainsi ; et je suis bien assuré du contraire. Mais quand je ne viendrois à bout par mes travaux multipliés , que d'empêcher une seule âme de tomber dans l'enfer , je me croirois bien dédommagé de toutes mes fatigues. Lors même qu'il étoit malade , et en proie aux plus cruelles douleurs , il couroit par-tout , et à toutes les heures , pour secourir les âmes , et les préserver du danger de se perdre. Si on l'exhortoit à se ménager un peu plus , je veux , répondoit-il , me vaincre par-tout , tant que j'aurai un souffle de vie ;

je suis la bête de somme , et veux mourir sous la charge.

Convaincu par l'expérience qu'un grand nombre de pécheurs n'ont de l'éloignement pour leur conversion , que parcequ'ils craignent de trouver des confesseurs trop austères et trop rigides , il se revêtit à l'exemple de Jesus-Christ , d'un esprit de bonté , de douceur , d'affabilité qui lui gaignoit la confiance des plus grands pécheurs. Il les embrassoit , appliquoit ses lèvres sur leur front , les serroit sur son sein , les encourageoit , les animoit à lui découvrir leurs plaies les plus secrètes , les assurant qu'il avoit en main un remède infailible pour les guérir. Par des manières si conformes à l'esprit de Dieu qui ne veut pas que le pécheur meure , mais qu'il se convertisse , il n'est pas croyable combien d'ames il ramena de leurs égaremens. On recouroit à lui avec la confiance d'un fils qui se jete dans les bras du plus tendre des pères. Un artiste avoit passé dix-huit ans sans se confesser , dans l'idée qu'il n'auroit pas trouvé un confesseur qui voulût l'absoudre. Il s'ouvrit sur sa peine à un ami , qui étoit un homme de bien et craignant Dieu , et qui lui dit : voulez-vous vous fier à moi ? je me charge de vous procurer un confesseur tel que vous désirez , et dont vous aurez tout lieu d'être satisfait. Après avoir prévenu François sur les dispositions de l'artiste , il le lui conduisit. Au moment où l'homme de Dieu le vit , il prit un air ouvert et riant , et lui dit d'un ton familier : mon ami , quel bon vent vous a conduit ici ? quelle est votre profession ? Hélas ! répondit-il , je n'ai fait d'autre métier que de pécher , et se jetant à

ses pieds, il lui dit ? voici l'homme le plus scélérat du monde. François reprit : nous aurons le temps de parler de cela ; je veux que vous me teniez compagnie quelque peu et je ne vous laisserai pas partir sitôt. Il le retint trois jours entiers, pour le disposer à un retour sincère vers Dieu. Après avoir entendu sa confession, il lui laissa la liberté de se retirer. Il lui remit l'équivalent de ce que son art lui auroit fait gagner ces trois jours. Le pénitent fut fort surpris et singulièrement consolé de la patience, de la douceur avec quoi François avoit entendu le détail de ses égaremens, sans l'affliger par l'amertume de ses reproches. Il alla retrouver et remercier son ami, et lui dit : je croyois trouver un lion rugissant, et je n'ai trouvé qu'un agneau d'une douceur incomparable.

On connoîtroit bien mal la charité de François, si l'on soupçonnoit qu'elle fut susceptible de quelque partialité en faveur des hommes riches ou nobles ou d'un rang élevé. Elle avoit ses prédilections, mais elles étoient toutes pour les personnés les plus basses et les plus pauvres. Il lui est arrivé souvent lorsqu'il confessoit de pauvres artisans ou paysans, d'être demandé pour confesser des Dames ou des Cavaliers ; il répondoit : je ne le puis pas à présent, je suis occupé à entendre ces pauvres gens. Les personnes les plus distinguées ne s'offensèrent jamais d'une pareille excuse ; elles n'en conçurent qu'une plus grande estime pour l'homme de Dieu. Lorsqu'il étoit appelé dans le même temps pour deux malades, l'un noble et riche, l'autre pauvre et d'une basse condition, il disoit à son compagnon : allons

d'abord chez le pauvre ; en attendant le noble ne manquera pas de trouver qui l'assiste.

Comme il n'y a pas d'attrait plus puissant pour gagner les âmes des pauvres , que de pourvoir aux besoins du corps , il n'est aucune sorte de moyens que François n'employât pour leur procurer des secours. Il se rendoit plusieurs fois dans l'année aux différens Collèges des Jésuites ; après en avoir demandé la permission , il s'adressoit à ceux qui étoient chargés des offices domestiques , pour en obtenir des habits , des camisoles , des bas , des souliers , du linge , et en général tout ce qui n'étoit plus propre pour l'usage de ceux de la maison. Il en formoit ordinairement un assez gros paquet , qu'il portoit lui-même avec son compagnon à la Maison professe. Là il s'occupoit à recoudre de sa propre main , à réparer les différentes pièces , à les ajuster aux besoins des pauvres. Il faisoit presque tous les jours la visite de la cuisine , de la dépense ou magasin des vivres , ramassant tous les restes de la table commune qui ne devoient plus être servis. On lui disoit quelquefois que certains restes n'étoient pas même bons à être présentés aux pauvres. Ah ! mon cher frère , répondoit-il , si vous saviez ce que c'est que la faim ; n'en doutez pas , pour les pauvres tout est bon , tout est d'un bon goût. Pour maintenir un pauvre Prêtre infirme , il se retrancha tous les jours pendant plusieurs années une bonne partie de sa nourriture ordinaire.

Sa charité se signaloit surtout dans l'assistance des malades. Il y avoit dans la cour de Monastère de Sainte Claire , un esclave chrétien , très-pauvre , et presque abandonné à cause d'une hernie aqueuse ,

qui s'étant ouverte exhaloit une puanteur insupportable. Il souffroit des douleurs excessives qui le conduisoient à tous momens aux portes de la mort. Aussitôt que François le sut , il alla le trouver ; touché d'une tendre compassion à la vue d'une si grande misère , il le nétoya lui-même , lui fit prendre de la nourriture , le combla de mille caresses , et surtout entendit sa confession. Il le fit ensuite porter à l'hôtel des incurables , et sollicita la charité de ceux qui assistoient les malades pourqu'on en eût le plus grand soin.

Cette même charité s'étendoit jusque sur les morts. Une de ses pénitentes venoit de mourir dans un âge avancé ; c'étoit une vierge d'une rare vertu. Elle étoit si pauvre qu'ayant toujours vécu d'aumônes , elle ne laissa pas de quoi se faire ensevelir. François accourut ; il pria quelques faquins de la porter par charité jusqu'à l'église. Ces hommes peu généreux déclarèrent obstinément qu'ils ne le feroient pas , s'ils n'étoient payés. Hé bien ! leur dit l'homme de Dieu , nous la porterons mon compagnon et moi ; et ayant déposé son manteau , il se disposoit à prendre le corps sur ses épaules. A cette vue , les faquins devenus plus humains et plus sensibles s'écrièrent : oh ! cela non , oh ! cela non , nous la porterons nous autres. La défunte fut portée à l'église , et il obtint qu'elle fût ensevelie gratuitement.

François voyant croître tous les jours la misère , et le nombre de ceux qui recouroient à lui pour être seconrus , loin de se décourager , fut animé d'une plus grande confiance en la Divine Providence. Il se mit à solliciter avec une nouvelle activité des aumônes par-tout et de tous. Dieu voyoit

avec complaisance l'esprit de charité de son Serviteur ; il inspiroit aux personnes riches, qui avoient un fond de piété et d'humanité , de remettre leurs aumônes dans les mains de ce Père des pauvres. Toutes les fois qu'il avoit converti des femmes publiques, il les plaçoit au milieu des associés de l'Oratoire , et avec cette pieuse escorte, il les conduisoit dans un asyle convenable. Chemin faisant , il tendoit son chapeau à ceux qu'il rencontroit , leur disant : Chrétiens , qui de vous se sent inspiré de Dieu , à donner quelque secours charitable à ces pauvres pénitentes , résolues à se retirer pour pleurer et expier leurs péchés ? Il n'arrivoit jamais dans ces occasions qu'il ne recueillit des sommes assez considérables , jusqu'à recevoir d'une même personne vingt , trente , cinquante écus.

Sur le bruit du bien immense qu'il faisoit, pour soulager tous les misérables , une grande multitude de nobles et de riches lui faisoient tenir , les uns ouvertement , les autres secrètement de gros subsides à distribuer. Le Prince d'Angri dont la piété égaloit la fortune , lui assigna cinquante ducats chaque mois. Dom Michel Jovena lui en faisoit compter vingt. La Princesse de Sonnino , le Marquis du Pizzone et plusieurs autres lui fournissoient chaque mois des sommes considérables. Il s'en trouva même quelques-uns qui par une libéralité qui n'a peut-être pas d'exemple , l'autorisèrent à faire en pleine liberté pour leur compte , toutes les dépenses nécessaires pour le soulagement des pauvres. Il en résulta qu'il fut en état de distribuer plus de trois cens écus aux indigens chaque mois , outre toutes sortes de vêtemens , de meubles domestiques qui lui venoient

de toutes parts, et dont il pourvoyoit des familles entières qui étoient dans le besoin. Il étoit ingénieux à découvrir tous les geures de misères qu'on connoît ordinairement si peu par l'indifférence où l'on est de s'en informer et d'y remédier. Semblable à un feu auquel on fournit des matières combustibles, sa charité prenoit tous les jours un nouvel essort, et multiplioit les secours qu'il répandoit à pleines mains. Du reste ils étoient dirigés avec une sage économie, dans la vue principale de procurer le bien des ames, de les éloigner du péché. La plus grande partie de ses aumônes étoit employée à maintenir dans différens Monastères et Conservatoires, plusieurs jeunes personnes qui étoient en danger. Il fournissoit presque entièrement à l'entretien des femmes qu'il avoit retirées du désordre. Des familles entières d'une condition fort-honnête, mais réduites à la misère, ne se maintenoient que par les secours que le saint homme leur procuroit. Il visitoit un très-grand nombre de pauvres infirmes : mais il n'en étoit aucun à qui il ne laissât quelque argent selon le besoin. Il payoit pour eux les médecins et les médecines. Mais c'étoit surtout dans les cas urgens qu'il déployoit sa charité. Il trouva plus d'une fois des filles d'assez bonnes familles, ensevelies dans leurs maisons, sans pouvoir sortir les jours même de Fête, pour n'avoir pas de quoi se vêtir d'une manière décente. Il leur procura à toutes des habits convenables. Une mère se présenta à lui en larmes, et lui tint ce langage : mon cher et tendre Père, nous sommes à la maison, mon mari, moi et une nombreuse famille ; et nous n'avons qu'un seul lit. Voyez quel est

l'excès de notre misère. Il n'en falloit pas tant pour émouvoir le cœur de François. Il acheta aussitôt deux lits bien fournis de tout , et les fit porter à cette pauvre famille. Beaucoup de malades manquoient de chemises , de draps de lit , de couvertures ; ils mouroient de froid , et pourrissoient dans l'ordure. Il les pourvoit de tout et les console. Apprenant que dans beaucoup de maisons on sent les rigueurs de la faim , il leur envoie abondamment de quoi se désaffamer et se remettre en forces. Un malheureux se voyant lui et sa famille réduits à une extrême misère , exhaloit sa bile par de fréquens blasphèmes. François le reprit plusieurs fois , mais toujours en vain. Un soir , qu'il ne trouva pas un morceau de pain dans la maison , après avoir passé la journée à jeun , il se livra à toute sa colère et dit : que le Père de Girolamo vienne à présent ; qu'il voie notre misère , et qu'il me dise ensuite de ne pas blasphémer. Dans le moment même on frappe à la porte. Ce furieux ajoute : ce sera encore quelque nouvelle malédiction qui veut entrer dans la maison. C'étoit le Bienheureux François , qui lui mit dans la main une bonne somme d'argent , et qui se retira tout de suite.

Il parvint par ses aumônes à remettre en liberté un grand nombre de prisonniers qui étoient détenus pour dettes. Il payoit pour plusieurs le loyer de leur habitation ; il en vêtit de pied en cap une très-grande quantité d'autres. Il rencontra un jour un jeune homme d'une physionomie heureuse , mais déguenillé au point d'être à moitié nu. Il se fit prêter vingt écus , pour lui donner de quoi se vêtir décemment. Il se faisoit l'avocat de tous les

pauvres. Il alloit recommander leurs causes dans les Tribunaux. Il se faisoit médiateur entre les plaideurs pour les porter à une honnête composition. Il sollicitoit les créanciers pour obtenir la remise d'une partie de la dette , ou tout au moins quelque délai.

Il n'y avoit aucun acte de charité auquel il ne portât pour le soulagement des pauvres. Cette générosité qui n'avoit point de bornes , lui attiroit bien des soucis et des fatigues. Il n'y avoit presque pas d'heure qu'il ne vînt des indigens lui raconter leurs misères et solliciter des secours. Ils se présentoient à lui dans la maison , à l'église , au confessionnal , dans les rues ; par-tout il trouvoit des gens qui recouroient à lui. Bien des fois il étoit serré indiscretement par une multitude de pauvres qui lui demandoient du pain. Ses moyens ne répondoient pas toujours au désir qu'il avoit de les soulager. Il les consolait alors par de bonnes paroles. Mes enfans , leur disoit-il , je n'ai rien aujourd'hui à vous donner ; un autre jour , n'en doutez pas , je vous soulagerai. Si l'on s'obstinoit à l'importuner , il étoit loin de prendre de l'humeur , il répondoit d'un air riant et d'un ton facetieux : or sus , prenez le Père François , écorchez-le , et allez vendre sa peau au marché. Quelquefois ces misérables , perdant toute espérance de rien obtenir , passaient des supplications aux plus grossières injures , le traitant d'avare , de partial , de cœur dur et sans charité. Mais aucun de ces excès n'étoit capable de troubler le calme de cette belle ame. Quelque importuns et hardis que les pauvres se montrassent , il les accueilloit de la ma-

nière la plus joviale et la plus amoureuse; et plus d'une fois ceux qui l'avoient offensé étoient assistés de préférence et d'une manière plus généreuse.

LIVRE SIXIÈME.

Après avoir fait connoître les fatigues immenses soutenues par ce grand Serviteur de Dieu, pour la sanctification des âmes, il convient que nous entrions dans quelque détail sur la manière dont il s'appliqua à se sanctifier lui-même par la pratique des vertus propres de son état. La Pauvreté évangélique est une vertu sublime, qui engage ceux qui s'y consacrent, à fouler aux pieds toutes les richesses, toutes les aises du monde, et à ne vouloir que Dieu seul, pour leur unique héritage. François la posséda dans un si haut degré de perfection, qu'il faisoit consister ses délices à être dépouillé de tout. Il ne consentit jamais que la plus légère partie des aumônes qu'il avoit à sa disposition, tournât à son avantage personnel. Le trait suivant fera voir jusqu'où il portoit la délicatesse à cet égard. On lui proposa d'aller se baigner les pieds dans l'eau de la mer, sur la rive du Pusillipe, comme un remède pour les cors, qui, comme nous avons dit, lui donnoient beaucoup à souffrir. Mais comment ferons-nous ? répondit-il, il y a un eau à passer, et nous n'avons pas de quoi payer la barque. Mais votre Révérence, lui dit-on, a tant d'argent à distribuer aux pauvres,

pourquoi n'en pas prendre une petite portion pour un pareil besoin ? Oh ! pour cela non, oh ! pour cela non , répliqua-t-il , cet argent n'est pas à moi, il m'a été remis pour les pauvres ; et moi je ne manque de rien.

Tout ce qui étoit à son usage , étoit ce qu'il y avoit de pire dans la maison. Pendant plus de vingt-quatre ans il occupa une chambre qui n'en méritoit pas le nom. C'étoit un misérable réduit , étroit , obscur , incommode , humide , au rez-de-chaussée , exposé à toutes les inclémences des saisons. On n'y voyoit pour tout meuble qu'un grand Crucifix de bois , deux simples images de papier , l'une de la Sainte Vierge , l'autre de S. Cyr , un petit nombre de livres dévots , une petite table , deux chaises , et un pauvre lit , dont il faisoit fort peu d'usage , comme nous avons dit. Il ne porta jamais de vêtemens neufs. Ses habits , son manteau , jusqu'à ses souliers , tout étoit couvert de pièces. Sa nourriture étoit des plus viles et des plus légères , ayant obtenu des Supérieurs la permission d'en réserver la plus grande et la meilleure partie pour les pauvres ; et en cela il suivoit l'impulsion de trois différentes vertus , de son esprit de pauvreté , de charité et de mortification. Epuisé de fatigues , dans une espèce de défaillance , souvent même infirme , il ne voulut jamais admettre aucune distinction particulière pour son soulagement. Il fut envoyé à Pozzuolo , dans l'espérance que cet air sulfureux seroit favorable à sa poitrine. On recommanda à son compagnon de ne rien épargner de tout ce qui pourroit contribuer à son rétablissement. Mais l'amour du saint homme pour la pau-

vreté sut surprendre la simplicité de celui à qui on l'avoit soumis pour son régime. Il lui persuada de ne lui préparer que des raves, comme un aliment bon pour la poitrine, et de facile digestion. Tant que la santé le lui permit, il voyagea toujours à pied, et quand il dut le faire à cheval, ce fut sur un vil jument. On peut dire que tout annonçoit dans François l'esprit de pauvreté qu'il chérissoit, à l'exemple de son saint Patriarche, comme le mur le plus assuré de l'Etat Religieux.

Quant à la chasteté, elle fut dans l'homme de Dieu, telle que l'exige le saint Fondateur de la Société dans ses enfans, j'entends, une pureté d'esprit et de corps, qui rend l'homme semblable aux anges, dans une chair mortelle. Tous ceux qui ont été ses confesseurs dans différens temps, s'accordent à assurer que pendant toute sa vie il n'a jamais perdu son innocence baptismale, et en particulier qu'il n'a jamais terni du moindre souffle cette vertu délicate qui fait le caractère distinctif des Vierges. Ce qui est d'autant plus admirable, que dans l'exercice de son Ministère, il fut cent et mille fois exposé à de grands dangers, en traitant avec des jeunes gens perdus de débauche, et des femmes sans pudeur; semblable en cela aux rayons du soleil, qui en éclairant les matières les plus infectes, ne perdent rien de leur netteté naturelle. Son zèle lui attiroit un grand nombre d'ennemis. Cent yeux étoient sans cesse ouverts pour observer et censurer toutes ses actions. On étoit très-porté à le calomnier, à le décrier. Malgré cela, il ne se trouva jamais personne qui osât répandre le moindre nuage contre lui sur une ma-

tière aussi délicate , tant on étoit généralement persuadé de sa pureté angélique. On ne le vit jamais regarder une femme en face ; il ne consentit jamais qu'aucune lui baisât la main. Lorsqu'il avoit à traiter avec elles , il tenoit les yeux ou entièrement fermés , ou fixés en terre. Il usoit d'une circonspection extrême dans la garde de ses sens et de tout son corps. Il montra la plus grande répugnance à découvrir tant soit peu sa poitrine où il s'agissoit de faire une onction ordonnée par le Médecin.

Rien ne fut plus admirable que son obéissance aveugle à tous ceux qui lui tenoient la place de Dieu. Il ne reçut jamais aucun ordre si difficile à exécuter , si dur à la nature , auquel il ne se soumit sans opposer la moindre excuse , la moindre difficulté ; il avoit coutume de dire que les Supérieurs sont les interpretes de la Volonté Divine , que la vraie sainteté consiste à s'y conformer exactement. Lorsqu'il étoit encore dans les études , il se plaignit amoureusement à Dieu , de ce qu'il ne pouvoit faire aucune pénitence , à cause de la défense que les Supérieurs lui en avoient faite ; il entendit une voix secrète qui , en le consolant et l'encourageant , lui dit qu'il n'étoit plus à lui , qu'il n'étoit plus maître de lui-même pour en disposer à son gré. Cette seule leçon lui suffit le reste de sa vie , pour qu'il ne fît plus un pas , qu'il ne formât plus la moindre entreprise sans l'agrément de ses Supérieurs. Quelque ardent que fût son zèle , son désir de gagner des âmes à Dieu , lorsqu'il s'agissoit d'obéir , il laissoit tout sans le moindre délai , sans se permettre aucune interprétation propre à plier

les ordres qu'il recevoit , d'une manière conforme à son inclination.

Appelé plusieurs fois par des Seigneurs du premier rang , qui étoient malades , s'il ne trouvoit pas le Supérieur pour lui demander la permission de sortir , il demouroit à la maison. La dernière année de sa vie , ayant été envoyé hors de Naples pour qu'il y trouvât quelque soulagement à ses maux qui alloient croissant tous les jours , il écrivit au Supérieur et lui demanda la permission de revenir à la ville , pour inviter à la Communion générale du troisième Dimanche , qui étoit imminente. La permission lui fut accordée , mais à condition qu'il ne feroit aucune excursion hors des murs. Il obéit avec la plus grande précision , et dit au compagnon de ses travaux : que votre Révérence aille faire l'invitation ordinaire dans la campagne , quant à moi je ne suis pas commis pour cela. Le saint homme étoit grièvement incommodé ; un de ses confrères vint pendant la nuit pour lui tenir compagnie , il lui dit : si c'est l'obéissance qui vous envoie , vous êtes le bien venu : mais si vous venez de vous-même , je ne puis consentir que vous vous priviez du sommeil pour moi.

Cet esprit d'obéissance ne laissa pas de le mettre à des épreuves bien amères , et bien dures à la nature , Dieu le permettant ainsi pour le raffiner et en accroître le mérite. Nous ajouterons ici quelques traits à ce que nous avons déjà dit de la rigueur avec laquelle le Père Caracciolo son Supérieur éprouva sa vertu. Il se mit à le contrarier en bien des occasions. Le saint homme lui demandoit , par exemple , la permission d'aller à l'hôpital ,

non , lui répondoit-il sèchement , aujourd'hui allez aux prisons. Une autre fois la procession pour aller à la Mission ayant commencé à défiler, le Crucifix à la tête , il venoit tout à coup un ordre du Supérieur qui défendoit de sortir ce jour là. François retournoit aussitôt sur ses pas , sans demander la raison de ce contre-ordre , sans proférer même une seule parole. Il avoit obtenu des Supérieurs précédens une permission générale de sortir, quand la charité ou quelque autre motif l'exigeroit. Elle fut révoquée par le nouveau Supérieur , qui l'assujettit à la demander dans chaque cas particulier. Le Père Capano Supérieur de la Province le mit aussi à plusieurs épreuves qui pouvoient être assez sensibles à une vertu plus ordinaire. Comme les discours du saint homme dans les Missions, n'avoient d'autre mesure que l'ardent de son zèle, ils étoient très-longs ; et les jeunes Jésuites qui prêchoient en même temps dans les endroits qu'il leur avoit assignés , étoient obligés à prolonger leurs instructions , jusqu'à ce qu'il eût fini ; ce qui étoit au dessus de leurs forces , et prenoit sur leur santé. Le Provincial en étant informé , fit appeller François ; il le reprit aigrement , et le taxa d'indiscrétion. Il finit par lui défendre de passer la demi-heure en prêchant ; il lui ordonna d'obéir au Préfet de l'Oratoire , qui avec une clochette lui feroit signe de finir. Il devoit être bien douloureux pour notre Missionnaire , de devoir s'arrêter précisément dans le temps où il alloit faire de plus vives impressions sur ses auditeurs. A un tel ordre , il baissa la tête , sans répliquer une parole. Il se retira en silence , et obéit avec une telle précision , qu'au signal qui

lui étoit fait , il ne se permettoit pas même d'achever le mot qu'il avoit commencé. Il auroit continué constamment à faire de même , si le Supérieur édifié de son obéissance , ne lui eût rendu la liberté de suivre les impulsions de son zèle. Seulement il régla que les jeunes Jésuites , après avoir prêché une demi-heure , inviteroient leurs auditeurs à aller entendre François.

Un de ses Supérieurs se formalisa que l'homme de Dieu eût passé la nuit hors de Naples , sans l'en prévenir. Quoiqu'il eût une permission générale à cet égard , aussitôt qu'il fut instruit du mécontentement de celui qui lui tenoit la place de Dieu , il alla tout en larmes , se jeter à ses pieds , lui demander pardon du déplaisir qu'il lui avoit causé , et le supplier très-instamment de lui infliger une pénitence qui servit d'exemple. Tout ce qu'il obtint de son Supérieur , furent de tendres embrassemens et un redoublement d'estime et d'amour pour lui.

Il étoit occupé à donner la Mission à deux journées de Naples. Dans la ferveur des exercices de son zèle , il reçut une lettre de son Supérieur qui lui ordonnoit de revenir tout de suite à la ville , pour assister le Duc de Séminara , qui étoit mourant. Il ne balança pas à interrompre la sainte œuvre où il étoit engagé , et partit sur le champ. Un trait tout semblable fut pour lui d'un mérite encore plus grand , par la fatigue bien pénible où il l'engagea. Il faisoit la Mission dans le Diocèse d'Aversa , à S. Cyprien. Il en étoit à la moitié des Exercices , lorsque une lettre du Provincial lui apporta l'ordre de se rendre à Naples sans délai , pour confesser une Religieuse. Le peuple entier se

récria , trouvant que c'étoit une chose indigne d'abandonner toute une communauté pour l'avantage d'une personne privée , disant qu'il y avoit à Naples cent et mille confesseurs à qui la Religieuse pouvoit s'adresser ; que si le Supérieur se trouvoit dans l'endroit , il obligeroit lui-même François à ne point partir , pour ne pas interrompre une œuvre aussi importante. Toutes ces considérations , quelque spécieuses qu'elles fussent , ne furent pas capables d'ébranler le Serviteur de Dieu , et de l'empêcher d'obéir aveuglément. Il vouloit se mettre en route le même soir : mais on lui observa qu'il couroit les plus grands dangers , en voyageant dans les ténèbres ; et ce ne fut pas peu qu'on l'engageât à attendre le lendemain. Il partit aux premières lueurs de l'aurore , à jeun , et se rendit à pied à Naples ; il alla en droiture confesser la Religieuse , et sans prendre la moindre réfection , il revint le même jour à sa chère Mission , où il arriva à temps pour faire le discours du soir.

Le seigneur Nicolas Moncaldi pria François de venir donner les Exercices dans l'Isle de Capri. Le Saint s'excusa sur ce qu'il se trouvoit alors engagé dans une autre bonne œuvre. Moncaldi eut recours à son Supérieur , et le pria d'interposer son autorité pour qu'il condescendit à sa demande. Le Supérieur fit appeller François , et lui dit : laissez toute autre chose ; partez pour Capri , et faites tout ce que celui qui vous demande , désire de vous. Il répondit : où est la barque ? j'y vais dans le moment ; et il se mit en chemin tout de suite. Il ne se bornoit pas à montrer la plus parfaite soumission aux ordres de ses Supérieurs , qui lui tenoient

la place de Dieu , et qui étoient les interprètes de sa volonté. Dans les Règles de la Société , il est enjoint à tous les particuliers d'obéir au cuisinier et à tout autre chargé de quelque emploi , dans ce qui regarde son office. François montra encore en ce point la perfection de son obéissance. Je n'en rapporterai que deux traits. Il avoit la dévotion , à la fin de la table , de recueillir dans des corbeilles les restes qu'on avoit coutume de distribuer aux pauvres. Un jour le cuisinier le voyant paroître , se livra à une saillie d'humeur des plus indécentes , et lui dit : qu'avez-vous affaire de vous ingérer dans ce qui est de mon inspection ? Vous ferez bien mieux de ne plus mettre les pieds dans la cuisine. L'humble Religieux reçut cette incartade avec un air de respect , baissa la tête , se retira en silence , et ne se laissa plus voir dans cet office. Il ne se montra pas moins docile et soumis dans une autre occasion. Il avoit été envoyé à Pozzuolo , avec un compagnon chargé de veiller sur le rétablissement de sa santé. Celui-ci observa qu'il continuoit à se lever plusieurs heures avant le jour , il lui dit : je le sais moi aussi qu'avec le train de vie que vous menez , vous ne pourrez jamais guérir. Gardez-vous bien dorénavant de vous lever avant que je vienne vous éveiller ; et sachez que ce que je vous dis est un commandement exprès. François le regarda en effet comme un ordre descendu du Ciel. Il se tint immobile dans son lit jusqu'à l'heure prescrite , quoiqu'il passât tout ce temps sans fermer l'œil ; ce qui étoit pour lui un véritable tourment. Le sage surveillant s'étant ap-

perçu que le remède étoit pire que le mal, lui rendit la liberté de se lever à son ordinaire.

C'étoit par un esprit d'obéissance qu'il fut religieux observateur des Règles de son Institut. Je rappellerai à ce propos ce que disoit le Cardinal de Richelieu, un des plus grands politiques qui aient existé, qu'il se chargeroit de gouverner le monde entier avec le Corps de loix des Jésuites. Mais ce n'étoit pas dans la sagesse de cet Institut que François puisoit le profond respect qu'il avoit pour ses détails les plus menus. Il portoit ses vues plus haut, et les regardoit comme des ordres descendus exprès du Ciel pour lui. Il habita pendant plus de quarante ans la Maison Professe de Naples, qui contenoit une soixantaine de sujets, généralement fort éclairés et très-attentifs. Or plusieurs témoins assurent qu'on ne le vit jamais manquer à aucune de ses Règles, si petite et si légère qu'elle parût. Quelques-uns de ses Supérieurs, le voyant accablé du poids de tant de fatigues, voulurent le dispenser de quelques devoirs communs; il ne put jamais se résoudre à accepter aucune exemption. Mais il est bon de l'entendre lui-même s'expliquer sur cette matière, et faire connoître les principes sur lesquels il régloit sa conduite à cet égard. Un jeune Jésuite d'une vertu peu commune, annonçoit de rares talens pour le saint Ministère. Il se sentoit porté à se consacrer à l'exercice des Missions. Dieu lui en inspiroit tous les jours des désirs plus ardens. Mais il en étoit retiré par la crainte de perdre, dans une vie aussi active, cette union intérieure, cette communication familière qu'il avoit avec Dieu. Dans cette perplexité il s'adressa à Fran-

rempli de mépris pour soi-même , et n'avoit que de l'éloignement pour l'estime des autres , dans la plus grande élévation , et au comble des honneurs , c'est un genre d'héroïsme où le cœur humain a bien de la peine à atteindre. Cela supposé , que l'on revienne sur la profonde vénération qu'eurent pendant tant d'années pour François la ville de Naples et toutes les Provinces du Royaume. On ne lui donnoit pas d'autres noms que ceux d'Apôtre , de Prophète , de Père des pauvres , de Taumaturge. Ses conseils étoient reçus comme autant d'oracles. Il ne pouvoit se montrer en public , qu'on n'accourût pour lui baiser les mains , lui couper des morceaux de sa robe comme de précieuses reliques. Il avoit un tel empire sur les esprits et sur les cœurs , qu'il terminoit les affaires les plus compliquées , appaisoit les inimitiés les plus invétérées , rétablissoit la paix dans les familles les plus divisées , amollissoit les cœurs plus endurcis. Les Prélats , les Nonces Apostoliques recouroient à lui comme à une ressource assurée pour assoupir les discordes qui s'élevoient dans les monastères. Pour dire encore plus , il paroissoit avoir à sa disposition toutes les loix de la nature. On ne parloit par-tout que de ses prophéties et de ses miracles. Il étoit regardé de tout le monde comme un homme singulièrement chéri de Dieu , et comme tenant plus des habitans du Ciel que de ceux de la terre. Ah ! l'histoire ne nous apprend que trop combien de grands succès sont un écueil redoutable pour la vertu la plus solide. La chute de Salomon en est un exemple mémorable,

Au milieu de tant d'applaudissemens, l'humble François se regarda constamment comme le dernier des hommes, comme la chose la plus vile du monde. Il se donnoit pour un grossier, un ignorant et surtout pour un très-grand pécheur. C'étoit l'effet d'une intime conviction et du désir sincère que tout le monde pensât comme lui ; il n'est sorte de moyen, d'artifice qu'il n'employât pour s'attirer le mépris de tous. Lorsqu'il se rendit dans la Province d'Otranto, tous les Barons des fiefs voisins, attirés par la réputation de cet homme célèbre, vinrent lui faire une visite. Il parut au milieu de cette assemblée respectable, une femme couverte de haillons ; à cette vue l'humble Missionnaire dit : Messieurs, je vous prie de pardonner à cette misérable la hardiesse qu'elle a eue de se mêler parmi vous ; elle est ma proche parente, et connoît peu le respect qui vous est dû. Le trait suivant est peut-être encore plus digne d'admiration. Son frère Cataldo étoit revenu depuis peu à Naples. En le voyant infirme et sans les ressources que son état exigeoit, plusieurs Seigneurs pénitens de François demandèrent de le retirer chez eux. L'homme de Dieu confus à de pareilles offres, leur marqua toute sa reconnaissance ; mais il ajouta : Cataldo est pauvre ; l'hôpital des pauvres est le seul endroit qui lui convienne ; et en effet il l'envoya à celui de S. Ange de Nido. Là il le recommanda aux Directeurs de la Maison en leur disant : je vous prie d'exercer votre charité envers ce pauvre homme ; il est mon frère.

Lorsqu'on le louoit, il rongissoit plus que ne l'eût fait un autre à qui auroit reçu le reproche

le plus déshonorant. Le bruit s'étant répandu à Naples qu'il avoit été tué par des brigans , toute la ville fut en deuil. La consternation étoit générale. Pour calmer les esprits , on prit le parti de le faire revenir aussitôt , et de le montrer à la multitude. Au moment qu'il parut, tout ce grand peuple fut transporté de joie ; on se pressoit pour s'approcher de lui. On le salua par les *Vive* les plus bruyans. Sa confusion fut aussi extraordinaire que l'accueil qu'on lui faisoit ; il eût voulu se cacher au centre de la terre. Son ingénieuse humilité lui fit envisager cet événement comme la plus grande humiliation qu'il eût jamais reçue. Tout étonné de cette erreur populaire , comme il disoit , il eut occasion de se comparer avec ingénuité à ces malfaiteurs qui sont fouettés par la main du bourreau dans les carrefours. Lorsqu'il s'apercevoit que quelqu'un essayoit de lui couper des morceaux de sa soutane , ce qui arrivoit souvent, remplit d'une sainte indignation , il le reprenoit avec une sorte d'aigreur , et lui intimoit d'un ton sévère et menaçant , de n'avoir plus la hardiesse de traiter ainsi un misérable pécheur tel qu'il étoit.

D'un autre côté , on ne le vit jamais se troubler , lorsqu'on parloit mal de lui , qu'on cherchoit à le diffamer par les plus noires calomnies. Il avoit coutume de se dire à lui-même dans ces occasions : ah ! de quoi peux-tu te plaindre ? On ne te rend pas une pleine justice ; tu en mérites bien davantage. On peut dire qu'il aimoit plus tendrement ceux qui l'offensoient. Nous avons vu plusieurs fois comment il répondoit aux mauvais traitemens , aux outrages , aux coups même , aux blessures qu'il

recevoit. Comme s'il eût été l'offenseur et non l'offensé, il se jetoit aux pieds des aggresseurs; il se déclaroit coupable avec les sentimens de la plus profonde humilité, il leur demandoit pardon, s'offrant à leur donner toutes les satisfactions possibles; il se mettoit à genoux, et ne se retiroit qu'après leur avoir baisé les pieds.

Quelles preuves ne donna-t-il pas d'une religieuse humilité dans l'enceinte même de la maison qu'il habitoit? Contrarié par plus d'un Supérieur en bien des choses, réprimandé quelquefois avec aigreur pour mettre à l'épreuve la solidité de sa vertu, on ne sait pas qu'il ait jamais répliqué une parole pour sa justification; il protesta toujours la tête baissée, les genoux à terre, qu'il méritoit d'être traité plus sévèrement. A la Fête de S. Cyr, un vase de fleurs placé sur l'autel par François se rompit, et la nappe en fut un peu tachée. Le Sacristain s'échauffa, lui manqua de respect, et le traita d'un ton haut d'étourdi et d'homme de rien. François se mit à genoux, lui demanda pardon, à cette vue le Sacristain fut rempli de confusion. A l'occasion des Fêtes il chargeoit l'autel de jonquilles, de tubéreuses, de lis. Le Préfet de l'Eglise lui représenta que ces odeurs fortes causoient des maux de tête aux Dames. Mon Père, lui répondit-il, vous avez raison : mais ne vous en étonnez pas; je ne sais que faire mal tout ce que je fais. Nous avons parlé des mauvais procédés du frère Jai qui fut son compagnon pendant quatorze ans. Ce même frère, dans sa déposition sous la foi du serment, dit ces précises paroles consignées dans

les procès verbaux : Le Père François pratiqua avec moi mille actes d'humilité.

Il ne se présentait jamais une occasion de se déprimer, de se faire mépriser, qu'il ne le saisît avidement : mais il étoit loin de parvenir à la fin qu'il se proposoit. Il étoit le seul à avoir une basse idée de lui-même. Les associés de l'Oratoire le félicitoient à l'occasion de la Profession solennelle qu'il venoit de faire des derniers vœux. Il leur répondit : est-ce que vous croiriez que j'eusse quelque droit à un tel honneur. Je serois bien à plaindre, si la Compagnie m'avoit traité comme je le méritois. Vous ne me verriez plus cette soutane sur le corps. C'est une charité dont elle a voulu user envers moi, malgré mon ignorance et mon peu de talent. Il avoit bien sûrement une grande étendue de connoissances ; on demandera peut-être comment il pouvoit se traiter d'ignorant, et se regarder comme tel, c'est que les vrais savans voient clairement que ce qu'ils savent est très-peu de chose en comparaison de ce qu'ils ignorent.

Ses travaux manuels consistoient à balayer la maison, à servir à table, à aider le cuisinier, à laver la vaisselle, à distribuer tous les jours l'aumône à la porte de la maison, et autres choses semblables. Ce dernier office lui étoit doublement cher, parce qu'il y éprouvoit sans cesse tout ce que la grossièreté et l'insatiabilité des mendiens a de plus dégoûtant. Tous les momens que sa dévotion et son ministère laissoient à sa disposition, il les employoit à aider les frères lais dans les offices domestiques, surtout dans ceux qui étoient les plus abjects ; et à l'entendre, il étoit l'homme le plus

oisif de la maison , il en mangeoit le pain sans le gagner.

On crut constamment que François opéroit lui-même une grande partie de cette multitude de miracles qu'il attribuoit à S. Cyr ; qu'il s'en servoit comme d'un voile pour mettre à couvert sa profonde humilité , des dangers où l'exposaient ces prodiges journaliers ; ce qui vient à l'appui de la conjecture que nous avons formée plus haut à ce sujet.

L'esprit de pénitence est le fruit naturel d'une sincère humilité. Celui qui se croit un grand pécheur , est par la même porté à satisfaire à la Justice Divine , par les rigueurs qu'il exerce sur lui-même. François savoit d'ailleurs que la vie aisée et commode est la source empoisonnée de toute la corruption du monde , et que la vie austère et pénitente en est le remède souverain. Pénétré de ces deux principes il conçut une haine implacable pour son propre corps , et lui déclara une guerre des plus cruelles. Il résolut de ne lui accorder aucune paix , aucune trêve. Ce que nous avons dit jusqu'ici de la vie crucifiée qu'il mena pendant plus de quarante ans , en est une preuve bien suffisante. Quelque accablé qu'il fût des fatigues de plusieurs mois , continuées sans aucune interruption , dans un épuisement de forces , qui lui permettoit à peine de se tenir sur ses pieds , il ne put jamais se résoudre à prendre le moindre repos , à s'accorder le plus léger délassement sous le prétexte plausible de prendre une nouvelle vigueur. C'étoit toujours à genoux , ou assis à terre qu'il prenoit une foible nourriture et des plus viles.

Nous avons dit que dans les Missions, il le faisoit tout droit et comme en passant. Nous avons vu combien sa chambre étoit pauvre et incommode, le tourment que lui causoient dans ses voyages les cors qu'il avoit aux pieds. Dans les plus grands froids, il ne portoit jamais aucun de ces vêtemens intérieurs, si nécessaires au milieu de l'hiver. Il se contentoit de sa simple soutane; et encore étoit elle bien usée. Pendant l'été, il ne se permit jamais le soulagement d'un verre d'eau, pour éteindre la soif la plus ardente. Il alloit toujours la tête entièrement découverte, exposé au vent, au froid, aux chaleurs les plus excessives; la pluie seule l'obligeoit à se couvrir quelquefois. Nous avons parlé de ses jeûnes en l'honneur de la Mère de Dieu et des Saints. Il portoit sur sa peau une maille toute hérissée de pointes aigues d'acier. Nous ne reviendrons pas sur les cruelles disciplines qu'il faisoit en public et en particulier, le jour et la nuit, et quelquefois pendant une demi-heure. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il se déchiroit trois fois le jour, de manière à se couvrir de sang. Il avoit plusieurs autres instrumens de son invention, qu'on trouva dans sa chambre après sa mort, et dont la vue seule faisoit horreur.

LIVRE SEPTIÈME.

Jusqu'ici nous nous sommes occupés à faire connaître les vertus de François, les entreprises héroïques qu'il a formées pour le salut des âmes, et les moyens qu'il a employés pour se sanctifier lui-même. Nous allons faire voir maintenant de quelle manière Dieu a glorifié son Serviteur, avec quelle libéralité il lui a prodigué les dons surnaturels que les Théologiens appellent grâces purement gratuites, pour accréditer son Ministère, et pour l'élever lui-même au plus haut degré de sainteté. Comme ce nouvel Apôtre n'eut jamais en vue dans toutes ses actions que l'honneur et la gloire de Dieu, Dieu de son côté ne mit point de bornes aux faveurs dont il le combla pour le rendre vénérable aux yeux des hommes, et le conduire lui-même à la plus sublime perfection.

Il ne se mettoit jamais à l'oraison que le Seigneur ne l'attirât aussitôt à lui par des extases d'une douceur ineffable. Il étoit en quelque sorte abymé dans le sein de la Divinité où il jouissoit des délices du Paradis. Pendant que son âme étoit en quelque manière ravie dans le Ciel, son corps lui-même paroissoit se détacher de la terre. Le Père Festa Minime, Religieux de la plus grande vertu, cherchoit un jour l'homme de Dieu, qui s'étoit retiré dans un bosquet pour prier; il le trouva élevé au dessus du sol de plus de cinq pieds. Un semblable prodige fut vu dans l'Eglise du Jesus, à

l'occasion de la Communion générale, pendant qu'il parloit avec son ardeur ordinaire, sur l'accueil qu'on devoit faire à cet Hôte divin.

Ce ne fut pas une seule fois que Dieu le fit paroître à plusieurs personnes différentes couronné de rayons éclatans, la face tellement éblouissante qu'on avoit de la peine à en soutenir la vue. On peut regarder aussi comme un don surnaturel la force extraordinaire que Dieu communiquoit à sa voix qui étoit naturellement foible et grêle. Qu'on se rappelle qu'il étoit entendu de plus d'un mille, de manière à ne pas perdre une de ses paroles. Cette merveille fut observée plusieurs fois. Un prodige plus propre encore à exciter l'admiration, fut sa reproduction dans différens endroits et dans le même temps; événemens insérés dans les procès verbaux, soumis à l'examen le plus rigoureux, de manière à ne laisser aucun lieu au moindre doute. Nous en avons rapporté quelques exemples.

Il posséda le don de prophétie dans le degré le plus éminent. Il voyoit comme présens les événemens les plus éloignés relativement aux temps et aux lieux. Il pénétoit dans les secrets les plus inaccessibles des cœurs. Il prédisoit à cent et mille personnes le sort qui les attendoit soit en bien soit en mal. On compte dans les seuls procès plus de quatre-vingt-dix de ses prophéties, outre un très-grand nombre d'autres consignées dans plusieurs livres, et appuyées sur une tradition constante et universelle. Je me bornerai à en rapporter quelques-unes. Une jeune Jésuite étudiant, consumé par une longue fièvre, désespéré des Médecins, paroissoit n'avoir plus que quelques jours de vie.

François prié de venir le voir , se rendit aussitôt auprès de lui ; il lui demanda son nom. Le malade répondit : je m'appelle François du Raisin , (*dell' Uva.*) Cela étant ainsi , répliqua le Saint , il n'est pas encore temps ; le raisin n'est pas encore mûr. Il le bénit ensuite avec la Relique de S. Cyr. Tous ceux qui étoient présens jugerent que le malade ne mourroit point. En effet dès ce moment il commença à se trouver mieux , et fut parfaitement guéri en peu d'heures.

S'il prononçoit des arrêts de vie , il prononçoit aussi des arrêts de mort , comme en font foi les deux traits suivans. Le Supérieur du Noviciat le fit prier de se rendre chez lui pour une affaire fort pressante , sans dire de quoi il s'agissoit. François dit à celui qui faisoit la commission : le Père Recteur me demande pour ce novice malade : mais que puis-je faire ? C'est un fruit mûr pour le Ciel ; la Sainte Vierge sa tendre Mère le veut avec elle ; et elle le retira en effet de ce monde. Ses chers connovices le regretterent et envierent son sort. Il fut dans le cas d'aller visiter un autre novice malade. A son arrivée le Père Recteur et les autres Pères lui témoignèrent le désir qu'ils avoient de ne pas perdre un sujet qui donnoit de si grandes espérances. Il répondit de même : si le fruit est mûr , il est plus expédient que le jardinier le cueille. Il entra ensuite dans la chambre du malade ; il le bénit avec la Relique de S. Cyr , l'exhortant à se résigner entièrement à la volonté de Dieu. Ses paroles firent la plus vive impression sur le saint novice , qui mourût bientôt après dans la joie du Seigneur.

Une demoiselle déliberoit sur le choix d'un état de vie ; elle étoit irrésolue , ne sachant si elle devoit se consacrer à Dieu dans un Monastère , ou demeurer dans le monde. Dans cette perplexité elle alla consulter François à qui elle exposa avec la plus grande sincérité les raisons qui la portoient vers ces deux partis. Pour moi , répondit l'homme de Dieu , je pense que vous ferez très-bien de laisser le monde , et de vous faire Religieuse. C'est la voie la moins dangereuse , et la plus sûre pour vous. Combien d'années avez-vous ? Elle dit qu'elle en avoit dix-sept. Or sus , reprit-il , il vous en reste encore dix-sept à fatiguer , et rien de plus. Ce peu de paroles la décidèrent ; elle n'eut rien de plus pressé que d'entrer chez les Capucines , où elle termina une vie sainte et pénitente au bout de dix-sept ans.

La Princesse Cantelmi Stuard avoit eu plusieurs fils qui étoient tous morts dans un âge tendre ; elle en étoit amèrement affligée. Il ne lui restoit plus guère d'espérance de laisser un héritier dans sa maison. Elle recourut à François , et le pria de lui obtenir de Dieu au moins un fils. Il lui répondit : il n'est pas encore temps. Elle fut exaucée plusieurs mois après. Mais les joies de ce monde ne sont jamais parfaitement pures ; lorsqu'elle fut arrivée à son terme , elle ressentit de très-vives douleurs , et avoit de la peine à se délivrer de son fruit. Elle eut de nouveau recours à l'homme de Dieu , qui dit en arrivant : cet enfant mâle a de la peine à sortir , et ne cesse de tourmenter sa mère. A ces paroles , la Princesse accoucha d'un beau garçon.

La Princesse d'Avellino envoya prier François de lui faire une visite. Il se rendit chez elle, quoique vieux et peu en état de se mouvoir. Il s'annonça par ces paroles : l'âne que vous demandez est décrépît et se trouve au bout de sa course. La Princesse en s'entretenant avec lui sur ses dispositions intérieures, lui dit entr'autres qu'elle seroit très-fâchée que son mari mourût avant elle. Il répondit : n'en doutez pas, la chose sera comme vous le désirez. Vous mourrez tous les deux dans la fleur de l'âge : mais vous serez la première à cesser de vivre. Le tout se vérifia avec la plus grande précision. La Princesse mourut en 1727, à l'âge de 33 ans ; et le Prince en 1728, âgé de 39 ans. L'un et l'autre avant de rendre les derniers soupirs, attestèrent la prophétie faite par l'homme de Dieu.

François revenoit pendant la nuit, d'une visite qu'il avoit faite à un malade. Arrivé près du Monastère de Sainte Claire, il s'arrêta comme s'il attendoit quelqu'un. Il arriva en effet un laquais, qui une lanterne en main faisoit son chemin. Oh ! lui dit, c'est vous à qui j'en voulois. --- Père, qu'est-ce que vous demandez de moi ? --- Je vous prie de vous arrêter un peu ici. --- Vous êtes bien bon. J'ai autre chose à faire. --- Du moins, mon cher frère, changez de route, et retournez chez vous par un autre chemin. Le laquais lui tourna les épaules avec mépris en disant : vous feriez bien mieux de vous mêler de ce qui vous regarde. Il continua en marchant dans la même direction, et à quelques pas de là, il fut assassiné par un ennemi.

Une pauvre femme avoit perdu une fille d'un an. N'ayant pas de quoi la faire ensevelir, elle la porta en secret au Jesus, et à l'ouverture de la porte, elle la plaça dans le confessionnal de François. Celui-ci étant descendu à l'église adoroit à genoux le Saint Sacrement, lorsqu'il vit Alvire sa pénitente que nous avons fait connoître. Il l'appella et lui dit : vous êtes venue fort à propos. Regardez dans mon confessionnal, vous y trouverez une fille exposée ; prenez-la, et ayez en un grand soin, jusqu'à ce que je lui trouve un asyle. Elle obéit, elle prit l'enfant, et après l'avoir dégagée de ses langes, elle dit : que pouvons-nous faire ? elle est morte. Non, reprit François, elle n'est pas morte, elle dort ; il lui fit en même temps le signe de la croix sur le front, et lui fit couler sur les lèvres quelques gouttes de l'eau de S. Cyr. En ce moment l'enfant ouvrit les yeux ; voyez-vous, ajouta-t-il, qu'elle n'est pas morte ? Or sus, appelez sa mère qui est au fond de l'église. Celle-ci refusa d'abord de venir trouver l'homme de Dieu : elle se décida enfin à y aller. Leur entretien fut singulièrement remarquable. --- Prenez votre fille. --- Père, je ne sais ce que vous voulez dire, je n'ai point de fille. --- Oui, oui, c'est votre fille ; prenez-la, elle est vivante --- elle est vivante ! A ces mots, elle s'approche et entend l'enfant qui dit, maman, maman. --- Ah ! ma fille, tu es en vie ! viens, ma chère fille ; elle reçut en même temps une large aumône, et retourna chez elle au comble de la joie.

Une jeune Religieuse se présenta à François pour se confesser ; elle commençoit le *Confiteor*, lorsqu'il

l'interrompt en lui disant : je ne puis , ni ne veux vous confesser. Comment ? reprit-elle , votre Révérence va sans cesse à la poursuite des pécheurs , et elle refuse de confesser une épouse de Jesus-Christ ? Quelle étrange conduite est celle-là ? Il répliqua : comment , vous confesser , vous ! sans examen , sans douleur , sans bon propos , sans le moindre sentiment de dévotion ! La Religieuse se vit déconverte pour ce qu'elle étoit. Par un prodige plus grand encore de la grace elle reconnut l'état déplorable où elle étoit. Elle se retira confuse et humiliée ; et après une sérieuse préparation , elle revint se jeter aux pieds du Confesseur , dans des dispositions bien différentes de celles où elle s'étoit d'abord présentée. Elle détesta sa vie passée et commença à tenir une toute autre conduite sous la direction du Saint.

Le Père Rezzonico Jésuite fit exprès le voyage de Milan à Naples , pour avoir la consolation de connoître François , et de s'entretenir avec lui. Il eut la satisfaction d'être quelque temps son compagnon dans les Missions. Il lui dit un jour qu'il avoit eu du goût pour ce saint Ministère , mais que les grandes fatigues qui en sont inséparables lui avoient fait former le dessein de se consacrer aux fonctions moins pénibles de la prédication ordinaire ; que du reste il vouloit prendre son conseil avant de se décider. François se défendit plusieurs fois de lui donner une réponse. Enfin pressé de nouveau , il lui dit en termes concis : votre Révérence ne fera ni l'un ni l'autre. Plusieurs mois après le P. Rezzonico revint à Milan. La nouvelle de la mort de François rappella à ses confrères la pré-

diction qui lui avoit été faite. On étoit dans l'attente de ce qui en seroit. Sur ces éntrefaites le P. Rezzonico fut invité à aller faire le panégyrique du B. Jean François Régis à la Valteline. En s'y rendant à travers les montagnes, il tomba du haut d'un rocher, et resta sur le coup. On conserve encore la mémoire de cet événement à Milan où j'ai passé plusieurs années.

En 1709, la Marquise de S. Marc, après une grossesse de neuf mois, ne pouvoit se délivrer de son fruit; elle étoit désespérée des Médecins, et touchoit de près à son dernier moment dans un de ses fiefs. Le Chevalier de Malte Cavaniglia des Ducs de S. Jean, qui étoit alors à Naples, alla la recommander aux prières de François. Comme il insistoit, le saint homme lui dit: retournez en paix chez vous, vous serez consolé: Dieu fera la grace. La Marquise accoucha en effet; et l'on eut incessamment la nouvelle qu'elle étoit hors de danger.

La Duchesse d'Angria étoit fréquemment tourmentée par de cruelles migraines. Elle n'avoit dans ses douleurs d'autre ressource que d'écrire à l'homme de Dieu, pour obtenir par ses prières quelque trêve qui lui laissât prendre un peu de repos, surtout pendant la nuit. Elle observa que lorsque les réponses renfermoient une exhortation à se résigner en tout à la volonté de Dieu, elle étoit assurée de passer la nuit sans dormir et à souffrir; et que quand elles l'encourageoient à espérer et à se confier en Dieu, elle passoit une bonne nuit, et prenoit du repos. Un jour qu'elle se trouvoit mieux qu'à l'ordinaire, sans aucune indisposition, elle reçut un billet du Saint, où il n'étoit parlé

que de patience et de résignation. Elle pensa d'abord qu'il venoit hors de propos : mais elle ne fut pas long-temps à se détromper. A l'entrée de la nuit , elle fut attaquée d'une migraine des plus cruelles qui la tourmenta jusqu'à la fin du jour suivant.

Un matin François étoit au confessionnal , environné d'un grand nombre de pénitens ; tout à coup il se leve , et sort de l'église : Il voit passer un homme , il l'arrête et lui dit : mon ami , où allez-vous ? Celui-ci répond : je vais où mes affaires m'appellent : mais vous , Père , quel intérêt avez-vous à vous mêler de ce qui me regarde ? Allons , mon cher frère , répliqua François , dites moi pour votre bien où vous allez ; il ne reçut qu'une réponse des plus brutales. Sans se rebuter , il ajouta : ne venez-vous pas d'une telle ville , bien armé , dans le dessein de tuer votre ennemi ? Et vous voulez d'un seul coup perdre deux ames , celle de votre ennemi et la vôtre ! Le malfaiteur se voyant découvert devint muet. Alors François se jeta a son cou , l'embrassa , le serra amoureusement sur son sein , et lui dit : allons à l'église ; faisons la paix avec Dieu et avec celui que vous vouliez tuer. Il sauva ainsi la vie du corps à l'un , et rendit à l'autre la vie de l'ame.

L'an 1683 , Vienne étoit assiégée depuis deux mois , par une armée formidable de Turcs. Elle étoit serrée de près. Le danger où elle se trouvoit , avoit répandu l'épouvante dans toute l'Europe. Un jour de Fête que François prêchoit à l'Oratoire , il s'arrêta tout à coup , et dit : mes frères réjouissons nous ; la colère de Dieu est apaisée ; qu'il

soit béni à jamais. Nos ennemis sont entièrement défaits , et Vienne est délivrée. Le courrier apporta en moins de quinze jours la nouvelle de la victoire mémorable remportée par l'armée chrétienne sur les troupes ottomanes.

Une Dame , Bragamonte Como venoit de mettre au monde une fille très-saine et très-bien constituée. Elle étoit pénitente de notre Saint , et la maison Como étoit insigne bienfaitrice de la Société. A ce double titre François se fit un devoir de rendre une visite à la nouvelle accouchée. Il savoit qu'elle avoit eu d'autres enfans qui étoient morts au maillot. En entrant dans la chambre , il dit : qu'est-donc que tout ceci ? Ma pénitente s'est mis en tête de peupler d'Ange le Paradis. A un tel propos , la Dame et les autres qui étoient présens , qui n'ignoroient pas qu'il lisoit dans l'avenir , furent un peu troublés. Père François , lui dit la mère , priez Dieu qu'il sanctifie cette enfant , et qu'il la conserve jusqu'à un âge avancé. Belle affection de mère ! reprit-il , le Paradis dans un âge avancé ! et pour quoi pas à présent ? à présent , à présent. Il dit vrai , la fille mourut avant la fin de l'année.

La sœur Avellana , Religieuse dans le Monastère de S. Antoine de Padoue à Naples , éprouvoit une vive douleur de poitrine , une toux continuelle , accompagnée d'une grande difficulté de respirer , ses crachats étoient purulens ; elle souffroit plusieurs autres maux. Les Médecins , après avoir employé tous les remèdes sans succès , la déclarerent dans une phthisie avancée. Elle demanda et obtint une visite de François. Au récit de cette complication d'infirmités , le Serviteur de Dieu fut touché de

compassion. Prenant ensuite un air plus jovial , il dit : ma chère sœur , ayez bon courage , et ne craignez pas ; quelque grands et quelque multipliés que soient vos maux , vous ne mourrez pas de cette maladie. Vous vivrez encore long-temps ; il vous restera encore quelque incommodité , mais elle ne vous empêchera pas de remplir les emplois qui vous seront assignés par l'obéissance. Vous serez dans la suite faite Abbesse : mais sachez que vous cesserez de vivre , avant que vous ayez fini votre temps dans cette place. Le tout se vérifia conformément à ce qu'avoit dit François.

Dom Michel Jovena , accablé du poids des ans et d'une grave infirmité , étoit désespéré des Médecins , et muni des derniers Sacrements ; il recevoit de fréquentes visites de notre Saint. La femme du malade avoit une grande confiance en ses prières. Père François , lui dit-elle , faites guérir mon mari. Il répondit : oui , recommandons-le à Dieu , ayez confiance : mais la volonté du Ciel s'accomplira. Comme le mal alloit toujours en empirant , elle étoit dans la plus grande affliction. Elle envoya un ami lui dire qu'elle vouloit absolument la guérison de son mari. L'homme de Dieu répondit au messager ; puisque cela est ainsi , retournez chez Dom Michel , et dites lui de sortir tout de suite du lit , de s'habiller , et de venir me trouver au Jesus. Le malade obéit ponctuellement , il alla sur le champ trouver le Serviteur de Dieu et le remercier du prodige qu'il venoit d'opérer en sa faveur.

On avoit construit à Naples , par ordre du Roi d'Espagne , un vaisseau , qui devoit être joint à la flotte napolitaine. Comme on alloit mettre à la voile ,

l'équipage du vaisseau pria François de lui obtenir de Dieu une heureuse navigation, il répondit : oui, les choses iront bien pour vos personnes, mais le vaisseau périra. En effet le vaisseau arrivé près de Cadix, heurta contre un écueil et se brisa : mais l'équipage tout entier eut le temps de se sauver à terre.

La Duchesse de Monte Calvo, qui s'étoit mariée depuis peu, ayant rencontré le saint homme, lui dit : Père François, obtenez-moi du Seigneur, d'avoir bientôt des enfans pour la satisfaction de mon mari. Il répondit : soyez tranquille, et confiez vous en Dieu ; il vous a accordé la grace que vous demandez. Vous mettrez au monde un garçon ; souvenez vous de lui donner le nom de Cyr. Au bout de neuf mois la Dame accoucha d'un fils et lui donna le nom de Cyr.

Il y avoit près de vingt ans qu'un jeune homme étoit parti de la maison paternelle, sans qu'on en eût jamais eu de nouvelles. La mère étoit inconsolable. S'étant rendue à l'église du Jesus, elle vit François, auprès de qui elle alla chercher quelque adoucissement à sa douleur. Or sus, répondit le saint homme, vous avez pleuré assez long-temps ; essuyez maintenant vos larmes et consolez vous. Mercredi sur les trois heures de nuit, vous reverrez votre fils sain et sauf dans votre maison. La prédiction se vérifia à la lettre ; et la mère qui n'avoit pas succombé à sa douleur, fut en danger de mourir de l'excès de la joie.

La Duchesse de Lauria avoit un fils de trois ans, qui tomba dangereusement malade. Le mal empirait tous les jours ; cette tendre mère pria François

de venir le bénir , et d'obtenir de Dieu sa guérison. Aussitôt qu'il le vit , il se tourna vers la Duchesse , et lui dit : pourquoi pleurez-vous ? souffrez que le Seigneur le prenne pour lui. Craindriez-vous qu'il vint à manquer un successeur à la maison ? Vous en ferez tant que leur multitude pourra vous étonner. L'enfant mourut , et fut remplacé par trois garçons et plusieurs filles.

En 1708 , François fut prié de se rendre au Monastère du Divin Amour , pour assister une Religieuse en danger de mort. Arrivé à l'infirmerie , et passant devant une porte , il demanda si c'étoit là la chambre de la malade. La Supérieure répondit qu'il y avoit une autre infirme , mais qu'elle étoit moins en danger. Qu'importe , dit-il , voyons d'abord celle-ci ; elle a plus besoin de secours , que celle pour laquelle je suis appelé. Etant entré , il déploya le talent admirable qu'il avoit pour disposer les âmes au dernier passage , il inspira à la malade les sentimens d'un entier abandon dans les mains de Dieu , et d'une parfaite résignation à sa sainte volonté , et ne se retira qu'après l'avoir confessée. L'événement montra qu'il avoit été éclairé du Ciel. Le jour suivant , la Religieuse mourut presque subitement , contre l'attente des sœurs qui la servoient. Le sort de l'autre malade fut différent. François en l'abordant lui dit : qu'est-ce donc que cette grande crainte que vous avez de mourir ? Ne craignez point. Vous avez encore des travaux , qui vous attendent dans cette vie. Le Seigneur dans sa bonté a repoussé les traits de la mort pour cette fois ; il vous a accordé un délai. En attendant servez-le avec fidélité , et il vous retirera de ce monde.

quand il lui plaira. Ce peu de paroles suffirent pour rendre la santé à l'infirmes.

Les Troupes Allemandes étant entrées en 1707 dans le Royaume de Naples, la Princesse Pignatelli de Marsico nuovo se retira à Sorrento, ville peu éloignée de Naples. Son fils unique âgé d'un peu plus de dix ans y fut attaqué d'une petite vérole de la plus mauvaise qualité, qui le réduisit en peu de jours à la dernière extrémité. La mère eut recours aux prières de François. Sur la demande de la Princesse le Saint vint de Naples à Sorrento, et la trouva abymée dans une profonde douleur. Madame, lui dit-il, ayez bon courage, consolez vous; ce petit ange guérira par l'intercession de S. Cyr. Mais cette tendre mère, les yeux attachés sur son fils, noyée dans ses larmes, n'étoit guère en état de l'entendre. François se tourna vers deux de ceux qui étoient présens, et dit d'un ton prophétique: le malade guérira; il s'établira dans son temps, et aura des enfans: mais les desseins de Dieu ne tarderont pas ensuite à s'accomplir. On ne comprit le sens des derniers paroles que lorsque l'enfant, devenu père de plusieurs fils, mourut à l'âge de trente-deux ans, après une vie digne d'un héros chrétien, qui a mérité de passer à la postérité par la voie de l'impression. François s'approcha ensuite de l'infirmes; il le bénit plusieurs fois avec la relique de S. Cyr. Dès ce moment, il commença à se trouver mieux; et fut entièrement guéri en peu de jours.

Les miracles que Dieu opéra par le moyen de son Serviteur, sont si éclatans et en si grand nombre, qu'on diroit qu'il le rendit le dépositaire de

sa toute-puissance , et le souverain arbitre des loix de la nature. Je dois nécessairement me prescrire ici des bornes ; et je me contenterai d'en rapporter quelques-uns , tirés la plupart des procès formés pour sa Canonisation.

Il donnoit les Exercices spirituels dans l'Eglise de Chiaia , lorsqu'il se présenta à lui une troupe de pêcheurs avec leurs femmes et leurs enfans. Ils lui dirent d'un air dolent , propre à exciter la compassion : Père François , par charité , priez le Seigneur pour nous , afin que nous ne mourions pas de faim. Il y a à présent un an , que cette mer est devenue avare pour nous ; elle ne nous fournit plus de poissons. Vous savez que nous n'avons pas d'autre métier pour vivre. Vous l'avez bien mérité , répondit le saint homme , vous l'avez bien mérité. Vous ne faites qu'outrager la Majesté de Dieu , par tant de paroles indignes , tant de parjures , tant d'horribles blasphêmes. Ils s'humilièrent et s'écrièrent : nous nous corrigerons. Oui , répliqua-t-il , mais quand ? Combien de fois vous l'avez promis , sans jamais tenir parole ? On ne le sait que trop vœux de mariniérs. --- Père François , ne nous abandonnez pas ; nous changerons de vie. --- Or sus , pensez à changer tout de bon , et ensuite comptez sur la bonté de Dieu. La procession ne tarda pas à partir de l'Eglise. François portoit lui-même le S. Sacrement. Quand on fut à mi-chemin , il se tourna vers la mer , et bénit les eaux avec le Saint des Saints. La fonction étant terminée , les pêcheurs l'entourèrent de nouveau , criant : Père François , ayez pitié de nous. Allons , leur dit-il , jetez de nouveau vos filets en mer. On vit se

renouveler la merveille racontée dans l'Evangile. En peu de momens les filets furent tellement remplis de poissons, qu'ils se rompoient, *rumpebatur rete*. Le prodige fut d'autant plus frappant, qu'il s'y trouva des poissons d'une grosseur démesurée, tels qu'on n'en avoit jamais vus dans ces eaux.

Nous avons parlé d'un associé de l'Oratoire, nommé Carminé, qui par son caractère hautain donna beaucoup à souffrir à François pendant plusieurs années. Dieu jaloux du respect dû à son Serviteur, avoit appesanti sa main sur lui. Il étoit tombé dans une telle misère, qu'il n'avoit pas de quoi faire ensevelir une fille qui lui étoit morte. Il envoya son fils au Jesus, prier François de lui procurer quelque secours. On répondit que le Missionnaire étoit depuis plusieurs jours hors de Naples pour les Missions. Hélas ! dit ce père affligé, que ferai-je, et à qui aurai-je recours ? Ah ! mon cher Père François, où êtes-vous à présent ? En ce moment il entend frapper à la porte, c'étoit le bienheureux François. Cet homme étonné se tourna vers son fils et lui reprocha son erreur ; celui-ci s'excusa en assurant qu'il n'avoit rapporté que ce que lui avoient dit les portiers. François prit alors la parole. Foi, foi, dit-il, comment ferez-vous pour la faire ensevelir ? Avez-vous l'argent nécessaire pour la sépulture ? --- Ah ! cher Père, c'est là l'épine qui me point. --- Allons, prenez. Il lui met en main un petit paquet qui renfermoit vingt ducats, et part sans ajouter un mot. Le lendemain Carminé se rendit au Jesus et demanda François pour lui marquer sa reconnaissance. On

lui répondit comme à son fils , qu'il y avoit vingt jours qu'il étoit dans le Diocèse d'Aversa , occupé à faire les Missions. Il reprit : comment cela se peut-il , puisque hier il est venu chez moi ? Vous rêvez , lui dit-on. A quoi il répliqua : vingt ducats qu'il me remit , ne sont pas un rêve. Le résultat des éclaircissemens qu'on eut ensuite , fut que le saint homme , par une reproduction miraculeuse , s'étoit trouvé dans le même temps en deux endroits différens et fort éloignés.

Un homme dont on ignore le nom obligé de s'absenter de Naples pendant plusieurs mois , avoit laissé sa femme enceinte en partant , sans le savoir. Ayant appris à son retour , qu'elle avoit accouché d'un fils , il la soupçonna d'infidélité , la chargea de mille injures ; ne mettant plus de bornes à sa fureur , il pensoit à la tuer. François qui en fut informé , se rendit dans cette maison. Il demanda en présence du mari à voir le nouveau-né. Le voilà , lui dit-on. Il commença à le caresser , et ajouta ensuite : me sauriez-vous dire , bel enfant , qui est votre père ? Chose admirable ! il n'avoit pas encore deux mois ; le voilà , répondit-il , celui-là est mon père ; il tourna en même tout son petit corps vers lui , comme s'il vouloit l'embrasser. On conçoit qu'à un prodige si étonnant les ombrages du mari furent pleinement dissipés. Les deux époux vécurent dès-lors dans la plus parfaite et la plus constante union.

En 1711 , le Monastère de Sainte Marie Egyptienne avoit fait une provision de froment. Dans la visite qu'on en fit , on trouva qu'il étoit rempli de vers , et tellement rongé qu'il n'étoit plus d'au-

cun usage. Les gens de l'art consultés déclarèrent que le mal étoit sans remède ; qu'on pouvoit au plus faire moudre le tout , et en tirer ce qu'il y avoit encore de bon , qui du reste se réduiroit à très-peu de chose. La Supérieure fut d'autant plus affligée de cette perte , que le Monastère étoit engagé dans d'autres dépenses. Elle recourut à François qui donnoit alors les Exercices à ces Religieuses. Il répondit : Ma Mère , le dommage est assurément grand : mais il faut se confier en Dieu , mettre en lui toute votre espérance. La Divine Providence ne manque jamais de moyens de pourvoir à nos besoins. Demain en donnant la dernière bénédiction à la Communauté , nous bénirons encore le grain. C'est ce qu'il fit en effet. On fut ensuite visiter de nouveau le grain ; et on le trouva rétabli dans le plus parfait état.

Il y avoit dans le même Monastère une sœur converse d'une rare vertu. Elle demanda à François de la prendre sous sa direction. Il y consentit et ajouta : comme mes occupations ne me permettront pas de venir vous trouver si souvent , écrivez moi dans le besoin. Ah ! mon cher Père , dit-elle , je souhaiterois bien pouvoir le faire , mais je suis de la plus grande ignorance , et je ne sais pas écrire. Il répliqua : faites ce que je vous dis , obéissez et écrivez. Fut-ce l'effet du mérite de l'obéissance , ou des prières de l'homme de Dieu ? à la première occasion la sœur écrivit , et écrivit très-correctement. Les Religieuses étonnées de cette merveille , lui demandèrent comment elle avoit pu si bien écrire , sans jamais avoir appris. Elle répondit avec ingénuité : je n'en sais rien ; tout ce

que je puis dire , c'est que le Père François me l'a commandé, et que j'ai obéi.

En 1690 Marie Alvire dont nous avons parlé , fut attaquée d'une fièvre maligne , accompagnée d'un grand vomissement de sang. Les Médecins n'en espéroient plus rien , et elle se disposoit au dernier passage. Elle avoit déjà reçu l'Extrême Onction. François qui l'avoit assistée , s'étoit retiré lorsqu'elle demanda un peu d'eau pour s'humecter le palais qui étoit dans la sécheresse. Peu après , il parut un enfant de six à sept ans , d'une beauté ravissante. Il portoit une caraffe : il s'approcha du lit de la malade , et lui dit : le Père de Girolamo vous envoie cet eau , et vous ordonne de la boire , de vous lever ensuite , et d'aller le trouver sur le champ , il vous attend. Mais comment puis-je faire ? répondit-elle , je ne puis pas me mouvoir. Il sait bien en quel état il m'a laissée. Alors l'enfant , lui soulevant la tête avec les mains , tant est , répliqua-t-il , il faut obéir ; et je vais de ce pas lui porter la réponse , et lui dire que vous allez le trouver ; il prit congé sur le champ. Alvire en buvant l'eau qui lui avoit été présentée , sentit se répandre dans tout son corps une nouvelle vigueur , qui fit disparaître tous ses maux en un instant. Elle se leva , s'habilla avec l'aisance d'une personne parfaitement saine , et se rendit tout de suite au Jesus. En la voyant François lui dit : eh ! bien comment vous trouvez-vous ? Elle répondit : je me trouve à merveille , je suis aussi bien que si jamais je n'avois été malade. On ne sauroit raisonnablement douter que le jeune enfant ne fût un esprit céleste , qui

sous une figure humaine concourut à la gloire de Dieu et de son Serviteur.

Il vint à un bon Prêtre nommé Cafaro une petite tumeur sous l'œil droit. Elle alla croissant au point de le mettre en danger de perdre entièrement la vue. Les Chirurgiens lui firent une incision, et décidèrent de la laisser constamment ouverte, dans la vue de donner un libre cours à l'écoulement de l'humeur qui pouvoit attaquer les parties intérieures du globe. Il étoit réduit à porter une sorte de masque sur l'œil malade. Il supportoit patiemment son mal, quoique avec une sorte de peine. Il rencontra heureusement François, qui lui demanda comment il se trouvoit ; il répondit : je me trouve comme un homme sur qui Dieu a imprimé pour ses péchés un signe propre à mettre en fuite tous ceux qu'il rencontre. O ! cela non, répliqua l'homme de Dieu ; notre aimable Sauveur vous a imprimé le *Tau*, qui est le caractère des prédestinés ; il entendoit le signe de notre Rédemption. L'humble Cafaro ayant pris avec respect la main du Serviteur de Dieu pour la baiser, la porta sur la partie offensée, et l'y tint quelque peu. De retour chez lui, il visita la plaie avec le secours d'un miroir ; l'ouverture se trouva fermée, et toute cette partie parfaitement saine, au point qu'il n'y restoit pas même la moindre cicatrice.

Une Demoiselle noble s'étoit tellement passionnée d'un jeune homme de basse condition, qu'elle vouloit absolument l'épouser, malgré la résistance de ses parens. Celui-ci prévoyant les graves inconvéniens d'une telle alliance, se pressa de s'établir avec une personne de son état. A cette nouvelle,

la Demoiselle se livra au désespoir, et résolut de se donner la mort. Elle prit une tasse de poison, qui ne tarda pas à faire les plus grands ravages. Le désordre se mit dans les humeurs; elle ressentit les douleurs les plus violentes dans les entrailles; et se vit forcée à avouer l'excès où elle s'étoit portée. On employa tous les remèdes possibles, mais ils étoient trop tardifs. Le mal avoit fait des progrès irréparables. Un perruquier qui se trouva heureusement dans le voisinage, avoit fait les cheveux au Serviteur de Dieu. Il avoit recueilli ce qu'il en avoit détaché, comme une précieuse relique. Il en mit quelques brins dans l'eau qu'il fit prendre à la malade; qui, à l'étonnement des Médecins, vomit bientôt tout le venin, et se trouva sur le champ parfaitement guérie.

Un Médecin estimé, nommé Pompeo Prudente fut attaqué d'une fièvre maligne, qui en peu d'heures le réduisit à l'extrémité. Muni des Sacremens, il touchoit de près à son dernier moment. François fut appelé pour l'assister: mais il eut beau se presser; on lui dit à son arrivée, comme les sœurs de Lazare au Sauveur, si vous aviez été ici, il ne seroit pas mort; il vient d'expirer. Il est mort! dit l'homme de Dieu; et où est le cadavre? On le lui montra. Il s'approcha, et se mettant à genoux, il entonna les litanies de la Sainte Vierge. En disant: *Sancta Maria*, il se dressa, et dit d'une voix haute: Pompée, au nom de Jesus-Christ, de S. Xavier et de S. Cyr, je te commande de me répondre. Au premier ordre et au second le mort ne répondit pas. La troisième fois, il ouvrit les yeux, et dit: que souhaitez-vous de

moi ? Que tu restes avec nous , répondit François. Se tournant ensuite vers les assistans tout étonnés , il ajouta : que Dieu est bon ! il nous est toujours propice , qu'il soit à jamais glorifié. Pompée survécut plusieurs années à ce prodige. Par-tout on le montrait au doigt comme un homme revenu de l'autre monde , et comme une preuve éclatante du pouvoir que les prières de François avoient sur le cœur de Dieu.

Comme il confessoit dans l'Eglise de Mondragone , il vit entrer une pauvre femme avec un enfant qui marchoit à quatre pieds. Touché de compassion , il tendit les mains vers lui , il l'appella d'un air riant , l'invitant à venir dans ses bras. Plût à Dieu , dit la mère , qu'il fût en son pouvoir de le faire ; vous voyez en quel état il est. Il lui est impossible de se dresser , et de se tenir sur ses pieds un moment. François continuoit à l'appeller de la manière la plus engageante. L'enfant se leve tout à coup , et court se jeter sur son sein. Il l'accueille avec la plus grande tendresse , lui fait mille caresses. Il l'exhorte à se bien conduire , lui fait sur le front le signe de la Croix , et le renvoie parfaitement guéri auprès de sa mère.

Il étoit entré dans le Monastère de S. Antoine pour visiter une malade. Il demanda si l'on donnoit du fruit à la table commune. On lui dit qu'on n'en donnoit qu'une seule fois l'an , qu'on le recueilloit en assez petite quantité d'un figuier qu'on avoit dans le jardin. Il demanda où étoit cet arbre ; on le lui montra d'une fenêtre. Il dit , en le bénissant : figuier , mon cher figuier , soyez à l'avenir un peu plus libéral de vos fruits envers ces épouses de

Jesus-Christ. A dater de cette époque le figuier donna constamment tous les ans , des figues en si grande abondance qu'elles suffisoient pour rassasier toutes les Religieuses jusqu'à cinq et six fois.

En 1711 , François prêchoit un jour dans une rue. Il vint à passer un char chargé de gens masqués , qui par une violente secousse renversa un enfant de six ans. Une des roues lui passa sur la poitrine ; tout le monde le donna pour mort. A cette vue la mère poussa des cris lamentables. L'excès de la douleur la mit hors d'elle-même ; après avoir chargé d'injures le cocher , elle s'en prit au prédicateur , lui reprochant qu'elle ne s'étoit trouvée dans cet endroit que pour l'entendre. Le saint homme fit apporter l'enfant sur l'échafaud d'où il prêchoit , il le fit dépouiller , et l'on trouva les marques de la roue tout le long du corps. La mère s'avança et parla ainsi : Père François , vous avez été la cause du malheur de mon fils ; je veux que vous me le guériissiez ; pensez y bien. Alors le saint homme appella à haute voix l'enfant , et lui demanda où il se sentoit de la douleur. Là , là , répondit-il , en désignant l'endroit ; jusqu'en ce moment il avoit été sans voix et sans sentiment. Il y appliqua la Relique de S. Cyr , et à la vue de toute la multitude , il le rétablit dans une parfaite santé.

A Castellamara , les Religieuses du Monastère de la Paix , recevoient leur provision d'eau d'une montagne voisine , qui cessa de leur en fournir dans les grandes chaleurs de l'été. Elles eurent recours à François , qui en se tournant vers le mont , parla ainsi du ton de quelqu'un qui paroît vouloir s'égarer : et pourquoi refuser à ces pauvres créatures

l'aumône d'un peu d'eau ? Que vous ont-elles fait , pour que vous soyez devenu si avare pour elles ? Il le bénit en formant sur lui le signe de la Croix. Dès le lendemain l'eau recommença à couler avec la même abondance qu'auparavant.

Le Serviteur de Dieu prêchant à une nombreuse audience , vit venir vers la foule un chariot tiré par deux bœufs. Pour prévenir le désordre que son passage alloit causer , il pria le conducteur de s'arrêter pour peu de temps. Celui-ci avec la rusticité propre de ces sortes de gens répondit : Père, cela vous plait à dire ; vous avez votre table toute préparée ; et moi , si je veux avoir du pain , il faut que je le gagne en faisant mon métier , et il continua à avancer. Une réponse si grossière ne troubla point le saint homme ; il pria paisiblement les auditeurs de faire place pour laisser passer la voiture. Ces animaux stupides montrèrent plus d'égard pour le Missionnaire que celui qui les menoit. Arrivés près de l'échafaud , ils s'arrêtèrent , et mirent les genoux à terre , comme pour adorer le Crucifix qui étoit devant eux ; ils restèrent dans cette attitude jusqu'à la fin du discours.

François recherchoit avec empressement des fleurs , pour en orner l'autel du S. Sacrement et le Crucifix des Missions. Quelques jardiniers ses pénitens lui en procuroient à l'envi , dans toutes les saisons de l'année. On lui avoit donné la semence de deux sortes de fleurs assez rares ; il les confia à l'un d'entr'eux. Plusieurs semaines après , celui-ci l'ayant rencontré , mon cher Père , lui dit-il , une de vos deux fleurs a réussi à merveille , elle répand une suave odeur : mais l'autre n'a point donné signe de

vie jusqu'à présent. Où sont-elles ? dit François. Le jardinier les lui montra ; il fit sur elles le signe de la Croix disant : mes chères fleurs , par charité , croissez , nous avons besoin de vous. En moins d'un mois , celles qui n'avoient pas encore paru , se trouverent à l'égal des autres. Lorsque le jardinier les lui présenta , il dit : voilà qui est bien , mais il n'a fallu rien de moins qu'un commandement exprès pour les avoir.

Etant entré dans un de ces jardins , toute la famille du cultivateur se plaignit du dommage que lui causoit une multitude immense de vers qui détruisoient les fruits et les herbes. Tranquillisez vous , répondit-il , à l'avenir ils ne vous porteront plus aucun préjudice. Sa bénédiction fut pour eux un arrêt de mort ; ils périrent tous ; et le lendemain matin , tout le terrain fut couvert de leurs cadavres. Ce prodige fut renouvelé bien des fois. Les vers , les sauterelles , les chenilles , fléaux des campagnes , éprouverent en différentes occasions l'effet de ses bénédictions.

Un jeune Jésuite , nommé Roviglione , âgé de vingt-un an , consumé d'une longue phthisie , touchoit à son dernier moment. Il désira de se confesser avant de mourir , à François. C'étoit le jour de la Fête de l'Immaculée Conception. Le saint homme l'entendit avec sa charité ordinaire ; après quoi le fixant avec un air joyeux et dévot , il lui dit : est-il possible que , dans un jour si solennel et si glorieux à Marie , vous vouliez vous trouver loin du Paradis ? La Fête est sur le point de finir , et vous êtes encore ici ? Qu'attendez-vous ? Allez au moins prendre part aux dernières heures.

Il entonna ensuite le *Magnificat*, et lorsqu'il en fut au *Gloria Patri*, l'innocent jeune homme expira paisiblement.

Un pauvre paysan témoignoit son regret à François, de ce qu'un arbre de son champ, qui avoit été auparavant d'un si grand produit, devenu vieux et languissant, ne donnoit plus de fruits. L'homme de Dieu fut sensible à sa peine; il se tourna vers l'arbre, et dit : hé ! mon cher arbre, qu'est-ce que j'entends dire de vous ? vous n'êtes pas encore si vieux, que vous ne puissiez continuer à être fécond. Il n'est pas encore temps de vous reposer. Allons, remettez vous à donner du fruit, et consolez ce brave homme. A un tel ordre, l'arbre parut rajeunir; il reprit tout de suite une nouvelle vigueur, se couvrit de feuilles, et donna du fruit en abondance pendant plusieurs années.

C'est une opinion constante que François, dans le même temps qu'il étoit à Naples, assista son père mourant à la distance d'une soixantaine de lieues, près de Tarente. Des personnes dignes de foi, témoins oculaires, écrivirent de l'endroit que le vieillard fut comblé de consolation, de mourir entre les bras d'un fils aussi saint.

Un homme en qui la débauche avoit éteint tout sentiment de probité et d'humanité, furieux de ce que François lui avoit enlevé la compagne de ses désordres, tenta deux fois de lui ôter la vie : mais toutes les deux fois, le bras qu'il avoit levé, pour exécuter son crime, devint immobile, et il ne put en recouvrer l'usage que lorsqu'il eut entièrement renoncé à son dessein.

Un gentilhomme grièvement malade envoya prier le Saint , de venir le confesser. François répondit : dites au chevalier de se lever tout de suite , et de venir se confesser à l'église. Au moment où le malade reçut cet ordre , il se trouva parfaitement guéri , se leva sur le champ , et vint se confesser au Jesus .

Nous avons dit que notre Taumathurge s'étoit mis en société de miracles avec S. Cyr , s'il nous est permis de nous exprimer ainsi. Nous avons insinué le motif qui l'engagea à cette démarche. On se rappellera qu'avant de mourir , il déclara que les graces spéciales qu'il avoit obtenues par la médiation de ce Saint montoient à plus de dix-mille , et qu'il y en avoit un grand nombre qui étoient supérieures aux forces de la nature. Nous en avons cité quelques exemples , et nous en rapporterons quelques autres , qui peuvent mériter une attention particulière.

Le Père Angélique Capucin , qui fut ensuite fait Evêque de Tropic , pour ne s'être pas ménagé dans l'exercice de son zèle , fut attaqué d'une fièvre très-ardente , qui en le quittant lui laissa dans une cuisse un dépôt composé de plusieurs apostumes. On eut recours au Chirurgien , et l'infirmes fut assujetti à des incisions fort douloureuses. Le remède devint pire que le mal , et l'on trouva un matin que la cancrène s'étoit formée dans les plaies , au point d'ôter toute espérance de guérison. François fut prié de lui faire une visite ; il s'empressa de se rendre auprès de lui. En le voyant en proie à la douleur , il lui dit : qu'est-ce donc , Père Angélique ? Ayez bon courage ; que le mal n'est pas

si grand. *Infirmitas hæc non est ad mortem.* Sachez qu'il vous reste encore beaucoup à fatiguer. Le malade lui demanda de le bénir avec le signe de la Croix. Mais non, répondit-il, non. Le Médecin qui doit vous guérir, c'est S. Cyr. Il faut recourir à lui et mettre en lui votre confiance. A ces mots, il détacha de son sein la Relique du S. Martyr, et fit avec elle le signe de la Croix sur la partie offensée. Le lendemain matin, le Chirurgien, ayant visité la plaie, s'écria tout étonné : il faut que vous ayez quelque grand Protecteur dans le Ciel, qui vous a guéri si rapidement. Le Père Angélique répondit : oui assurément ; le Médecin céleste qui m'a guéri est S. Cyr dont le Père François m'a apporté la Relique. Se trouvant parfaitement rétabli, il ne tarda pas de se rendre au Jesus et de témoigner sa reconnoissance pour la grace qu'il avoit reçue.

Dans le Monastère de Naples, nommé de Sainte Marie de la Splendeur ; une Religieuse appelée Carbini étoit tourmentée depuis un an de très-vives douleurs dans les jointures, accompagnées de fréquentes défaillances, et de convulsions si violentes qu'elles la jetoient hors du lit jusqu'à terre. Le Père étoit désolé de l'état déplorable où sa fille étoit réduite. On lui conseilla de s'adresser à S. Cyr, dont on racontoit tant de merveilles opérées en faveur de ceux qui l'invoquoient. Oui, répondit-il, mais surtout ce que j'entends, il n'y a que le Père de Girolamo qui ait un crédit marqué auprès de ce Saint. Sur cette confiance, il alla le trouver, et le pria d'être médiateur pour obtenir par la voie du S. Martyr, la guérison de sa fille. François

s'étant rendu auprès de la malade , la trouva plus tourmentée que jamais. Il fit réciter trois *Pater* et trois *Ave Maria* , en honneur des trois états où S. Cyr s'étoit trouvé de Médecin , d'Anachorète et de Martyr. Il la toucha avec la Relique , lui fit prendre dans de l'eau un peu de poudre des fleurs présentées au Saint , et la laissa dans un doux repos. Au bout de quelques momens , elle s'éveilla et se trouva parfaitement guérie. Elle déclara qu'elle étoit redevable de sa guérison à S. Cyr , et demanda ses habits , disant qu'elle vouloit aller sur le champ le remercier au pied des autels. A ce prodige , toutes les Religieuses furent transportées d'allégresse. Elles la suivirent avec empressement , et chanterent toutes réunies le *Te Deum* , en action de graces.

Dans le même Monastère , la sœur Sterlicco , jeune Religieuse de seize ans , souffroit en 1703 , des convulsions si étranges , qu'elles l'élevoient presque jusqu'au plafond de la chambre. Son père , Médecin de profession , épuisa tous les remèdes que lui suggéra son art , mais toujours en vain. On pria François de visiter la malade. Il dit en entrant : bonne nouvelle , bonne nouvelle ; je porte avec moi un Médecin , qui guérit sûrement de tous les maux. Il donna à baiser à la malade la Relique de S. Cyr , ajoutant : celui-ci est le vrai Médecin. Ne l'invoquez-vous pas , pour qu'il vous rende la santé ? Ne mettez-vous pas en lui toute votre confiance ? Ne lui serez-vous pas à l'avenir dévote ? Elle répondoit oui à toutes les demandes. François reprit : sachez maintenant , sachez qu'il vous a déjà guérie. Levez vous sur le champ , que

je veux vous conduire moi-même au chœur pour le remercier. Elle obéit tout de suit ; elle quitta le lit ; et se sentant dans un tout autre état qu'auparavant , elle ne pouvoit revenir de sa surprise. Elle s'habilla elle-même , au grand étonnement de toutes les personnes présentes. Accompagnée du saint homme , et de toutes les Religieuses , elle se rendit au chœur , où l'on chanta le *Te Deum*. François la reconduisit ensuite à sa cellule , où elle ne ressentit plus aucune atteinte des maux qu'elle avoit soufferts.

Le Prince Ruffo de Saint Antime étoit tourmenté depuis long-temps de douleurs aiguës dans le côté , qui ne lui donnoient aucun relâche. Il entendoit parler de cette multitude de grâces que S. Cyr accordoit par le ministère de François. Il conçut l'espérance d'y avoir quelque part. Il envoya prier l'homme de Dieu , de venir le bénir avec la Relique du S. Martyr. Le Saint se rendit aussitôt chez lui ; et après l'avoir béni , il lui fit prendre dans de l'eau un peu de la poudre de S. Cyr. Il finit par lui proposer d'envoyer six torches à son autel ; ce que l'infirme exécuta promptement. Il revint le lendemain ; et le Prince lui dit : mon très-cher Père , S. Cyr ne veut pas m'écouter. Il répliqua : voilà qui est étonnant , très-étonnant. Dans cette occasion il n'a pas signalé sa bonté et sa condescendance ordinaire. Hé bien ! je ferai qu'il vous renvoie vos torches. Pour cela non , reprit le Prince , il ne sera pas dit que je reprenne l'offrande que je lui ai faite. Je m'oblige même dès ce moment , s'il me guérit de mes maux , ou tout au moins s'il les adoucit , d'envoyer tous les ans à son autel cent

livres de cire. Alors François lui bénit de nouveau le côté, et l'exhorta à bien espérer, l'assurant que sa confiance ne seroit pas confondue. Il parut que S. Cyr différoit de l'écouter pour l'exaucer plus pleinement. La première grace qu'il lui accorda, fut la cessation totale et pour toujours de l'état douloureux où il avoit été jusque-là. La seconde fut la sortie d'un calcul d'une telle grosseur qu'on ne concevoit pas comme il avoit pu passer par une issue si étroite. Il est vrai que le reste de sa vie, le Prince fit de temps en temps des calculs ou graviers : mais ce fut toujours sans aucune douleur. On eût dit que le Saint vouloit lui rappeler ainsi le souvenir des graces qu'il lui avoit accordées.

La Princesse de la Rocella s'étant accouchée, fut attaquée de très-vives douleurs, d'une fièvre ardente et de convulsions. Elle dit à François qui vint la voir : mon cher Père, que votre Révérence m'obtienne de S. Cyr, ou de me délivrer de cet état de souffrance qui m'accable, ou de me retirer de ce monde. Mourir ! oh ! cela non, répliqua le Père. Je vous ai conduit un Médecin, qui vous assiste assiduellement ; et certainement il vous guérira. Il lui remit en même temps la Relique de S. Cyr. Mais, ajouta-t-il, il faut que vous me promettiez de me la rapporter vous-même dans cinq jours. C'est aujourd'hui la Fête de la Sainte Trinité ; et je vous attends pour le jour de la Fête-Dieu. Le cinquième jour, elle se trouva en effet parfaitement guérie, et fut en état de rapporter la Relique au Jesus.

Dans le Monastère du Divin Amour, François rendit trois fois la santé, par l'intercession de S.

Cyr, à la fille de Dom Scipion del Duce, nommée Pénélope. A l'âge de dix ans, elle fut attaquée d'une maladie mortelle. Notre Saint fut la visiter. Il se présenta tenant en main la Relique de S. Cyr. La malade le saisit par le manteau, et lui dit avec une simplicité enfantine : Père François, je veux guérir. Ou que Votre Révérence me commande de guérir, ou qu'elle me le fasse ordonner par S. Cyr. Mais je veux guérir. A cet air si décidé et si ingénu, François se prit à rire ; il la bénit avec la Relique du S. Martyr ; or sus, ajouta-t-il, puisque vous voulez absolument guérir, voilà que S. Cyr vous a guérie. Allons, vite, sortez de cet lit. Elle obéit sur le champ, et elle se trouva rétablie dans une parfaite santé.

De là à quelques années, Pénélope fut attaquée d'un point de côté. Le mal étoit très-grand et dangereux : mais en se ressouvenant de sa première guérison, elle ne voulut point d'autre Médecin que S. Cyr ; elle fit prier François de venir la bénir avec la Relique. Pendant que le Serviteur de Dieu faisoit cette sainte cérémonie, soit à dessein, soit par hasard, il vint à toucher légèrement le nez de la malade. Il en sortit aussitôt une grande quantité de sang, qui dégagea la poitrine, éteignit entièrement l'ardeur de la fièvre, et la guérison fut des plus complètes.

Pénélope fut attaquée pour la troisième fois par la rougeole ; elle ne s'étoit jamais trouvée dans un aussi grand danger. A la première nouvelle qu'en eut François, sans attendre qu'on l'appellât, il accourut avec la Relique de S. Cyr ; il la bénit, et lui dit : ayez bien soin de guérir parfaitement.

parceque S. Cyr ne veut pas revenir une quatrième fois dans ce Monastère , uniquement pour vous. La rougeole disparut aussitôt ; la malade fut guérie , et jouit les années suivantes d'une santé ferme et vigoureuse.

Dom Arcucci Curé de la Cathédrale de la ville de Capri , fut saisi , pendant qu'il confessoit , d'une douleur de côte si vive , que ne pouvant résister à la violence du mal , il fut obligé de se mettre au lit. Après trente jours de cruelles souffrances , le malade fut désespéré des Médecins. Pendant qu'il étoit à lutter avec les approches de la mort , François arriva dans l'Isle : sa présence lui inspira une confiance , qui fut augmentée par deux circonstances dignes d'être rapportées. Le malade le vit , non avec un teint rembruni tel qu'il l'avoit naturellement , mais avec un air clair et lumineux. D'un autre côté un chardonneret , par une agitation et des mouvemens insolites , par un chant plus doux et plus harmonieux qu'à l'ordinaire , parut prendre part et applaudir à l'arrivée du Serviteur de Dieu. François en abordant l'infirmes lui dit : *Vis sanus fieri ?* Celui-ci lui ayant témoigné son désir , or sus , ajouta-t-il , voici , que je vous ai conduit un Médecin qui sûrement vous guérira. Ah ! si vous saviez combien de grâces S. Cyr dispense tous les jours à ceux qui l'invoquent avec une vive foi ; je pourrois vous en raconter des traits à centaines. Il le bénit ensuite avec la Relique du Saint , et lui fit prendre un peu de son eau ; après quoi il lui dit : ressentez-vous encore quelque douleur ? -- non certainement ; et il me paroît d'être entièrement guéri : mais je voudrois , mon cher Père , que la grace

fût complète , et que la douleur n'eût plus à revenir. -- Vous obtiendrez encore cette nouvelle grâce , si vous récitez chaque jour trois *Pater* et trois *Ave* , à l'honneur de S. Cyr. Dom Arcucci fidelle à cette pratique , ne ressentit jamais plus aucune atteinte de son mal.

Un jeune homme fut contraint de garder longtemps le lit , pour une violente douleur qui lui vint à une jambe. Il demanda à se confesser à François. Après la confession , il le supplia instamment d'obtenir de Dieu sa guérison par ses prières. Le Saint éclairé d'en haut , lui répondit : vous guérirez , mais non pas à présent ; sachez même qu'il vous reste encore beaucoup à souffrir. En attendant il faut recourir à S. Cyr , le prier de vous éclairer ; il vous découvrira votre mal , et dans son temps il vous guérira. Il lui prescrivit ensuite quelques pratiques de piété à l'honneur du saint Martyr. Deux mois après , il se forma à une cuisse de l'infirme une cancrène de la qualité la plus maligne , qui lui ôta toute espérance. François , ayant été appelé , lui fit recevoir les derniers Sacremens. Il l'encouragea ensuite , et lui dit : n'en doutez pas , non , pour cette fois vous ne mourrez pas. J'ai conduit avec moi S. Cyr qui ne tardera pas de vous guérir. Il détacha la Relique de son sein , bénit la partie malade , et fit prendre à l'infirme de la poudre du saint Martyr. Le lendemain matin , on trouva que la cancrène avoit entièrement disparu. Ce fut alors qu'on vit se vérifier la prédiction du Serviteur de Dieu. Il adressa la parole à la mère du jeune homme , et lui dit : sachez que le Seigneur a envoyé ce mal à votre fils , parce-

qu'il l'aime et l'aime tendrement. O ! si vous saviez de combien de disgraces il l'a préservé, à combien de dangers il eût été exposé dans le carnaval qui vient de finir, avec les projets qu'il avoit en tête ! Et les projets étoient, comme il l'avoua lui-même, de se livrer aux excès de ce temps de débauche, au jeu, aux bals, à la galanterie, pour ne rien dire de plus.

Eléonor d'Acugna, Dame d'une rare piété, et pénitente de François, accoucha en 1701 d'une fille, avec des symptômes qui furent jugés par les Médecins du plus mauvais augure. Il lui survint en effet au bout de vingt-quatre heures, une fièvre des plus violentes, accompagnée de défaillances, de convulsions, et de vives douleurs dans le bas ventre. Elle envoya aussitôt demander notre Saint, pour qu'il vînt la bénir avec la Relique de S. Cyr. Mais Dieu disposa tellement les choses, que pendant deux jours on ne le trouva pas. La Relique fut portée chez la Dame par un autre Jésuite. On eût dit que le saint Martyr n'étoit disposé à distribuer ses graces que par le ministère de François. Eléonor ne reçut aucun soulagement. Notre Saint parut enfin, il dit en entrant à la malade : que demandez-vous de S. Cyr ? --- Je n'en attends plus rien ; il est sourd à mes prières ; on m'a béni deux fois avec sa Relique, et je vais toujours en empirant. --- Que savez-vous, si S. Cyr veut vous accorder la grace, à la première visite, ou à la seconde, ou à la troisième ? Est-ce que les Médecins guérissent toujours leurs malades, à la première visite ? --- Quoiqu'il en soit, mon cher Père, confessons nous pour la dernière fois. --- Mais que

savez-vous si Dieu vous appelle à lui à présent ou dans un autre temps ? --- Les Médecins m'ont donnée pour expédiée. --- Les Médecins disent ce qu'ils connoissent ; et Dieu fait ensuite ce qui lui plait. Le peu de foi de la malade n'étoit guère propre à intéresser le Ciel : mais Dieu eut égard à sa vertu habituelle qui ne pouvoit que lui être agréable. François la bénit avec la Relique de S. Cyr , et la remit dans une parfaite santé.

La Duchesse d'Andria dont nous avons parlé plusieurs fois , tomba grièvement malade dans un fief des Ducs Pignatelli situé dans la Pouille. Aussitôt que François en fut informé , il s'y rendit par la poste avec le Père Caraffa cordelier. Sur la route un voyageur leur annonça que la Duchesse étoit à la dernière extrémité , et que les Médecins avoient perdu tout espoir. L'homme de Dieu se tournant vers son compagnon , non , lui dit-il , il n'y a rien à craindre , la Duchesse guérira : S. Cyr en a fait son affaire , et cela suffit. En arrivant ils trouvèrent la Duchesse dans le plus triste état. Qu'est-ce que vous craignez ? lui dit-il , n'avons-nous pas sous peu de jours la Fête de S. Cyr ? Ce jour là même pour le plus tard , avec l'aide d'un si grand Médecin , le mal cédera. En effet le jour de S. Cyr , la Duchesse fut en état de se rendre à l'église pour le remercier de la santé qu'il lui avoit rendue.

A Melfi la fille du Gouverneur , fut convertie d'une lèpre si affreuse , que la seule vue en faisoit horreur , et excitoit la plus vive compassion. Son père la conduisit à François qui faisoit la Mission dans cette ville ; il le pria les larmes aux yeux d'obtenir à sa fille la guérison d'un mal qui faisoit

son tourment et celui de toute la famille. A cette vue le cœur de l'homme de Dieu fut vivement ému ; il s'écria : ô c'est ici qu'il ne faut rien de moins qu'un S. Cyr pour la guérir. Il se tourna ensuite vers la malade et ajouta : or sus , ma fille , dites avec moi ces paroles : mon cher S. Cyr , guérissez moi puisque vous êtes Médecin. Lorsqu'elle les eut prononcées , il lui fit une onction avec l'huile du Saint. Le lendemain il alla lui faire une visite avec son compagnon ; et ils la trouverent parfaitement purifiée de sa lèpre , au point qu'on n'en voyoit plus aucun vestige.

La Duchesse de Montoro se trouvoit en 1713 , dans la Terre d'Airola , lorsqu'il lui vint à une mamelle une tumeur , qui lui causoit des douleurs excessives , et qui allant toujours croissant , lui faisoit craindre un mal encore plus grand. Pour prévenir les suites , on pensoit à en faire l'ouverture. Avant de se décider , la Duchesse voulut écrire à François qui étoit à Naples , dans l'espérance de trouver dans ses prières une ressource moins allarmante. Le saint homme se trouvoit engagé dans des affaires qui ne lui permirent pas de se porter sur les lieux. Il envoya à la malade une image et de la poudre de S. Cyr. Il lui marqua de les appliquer sur la partie offensée , lui disant en même temps de ne pas craindre. L'événement répondit parfaitement à la promesse. Contre l'attente des Médecins et des Chirurgiens , la tumeur disparut entièrement , de manière qu'il n'en restoit plus aucune marque.

Le dernier fait que nous allons rapporter , est singulièrement remarquable dans ses différentes

circonstances. La Duchesse d'Atri, de la Maison des Princes de Tarsia, tomba très-dangereusement malade à Rome. A cette triste nouvelle, une de ses sœurs qui étoit à Naples, fut plongée dans la plus amère affliction. Elle courut en faire part à François. Elle s'attendoit à trouver auprès de lui quelque consolation, quelque ressource; mais sa réponse la consterna. En entendant l'état dangereux de la Duchesse, il serra les épaules et lui dit : Madame, Dieu sait combien je prends de part à votre peine : mais que faire ? Il faut s'humilier sous la main du Seigneur, et se résigner à sa divine et sainte volonté ; expressions constamment regardées de sa part, comme prophétiques, qui annonçoient combien peu il y avoit à espérer. Du reste elle ne se découragea pas. Elle insista à plusieurs reprises à solliciter l'homme de Dieu en faveur de sa sœur. La réponse fut toujours la même, que le Seigneur étoit le maître, et que nous devons tous lui obéir. La suppliante transportée par sa douleur et par son amour répliqua : mon cher Père de Girolamo, je ne me pique pas de savoir tant de choses ; ce que je vous dis, c'est que je veux que ma sœur vive ; je vous charge de ce soin ; c'est à vous à y penser. A ce discours, François jeta un regard tendre et affectueux vers le Ciel, entra dans un profond recueillement ; il détacha ensuite la Relique de S. Cyr, la remit à la Dame en lui disant : or sus, arrangez vous avec le Saint ; et sachez que tout ce que vous lui direz ici, il l'agréera, comme s'il étoit dit par votre sœur qui est à Rome. Il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer avec quelle ardeur elle pressa ce précieux trésor sur son cœur, avec quelle

ferveur , quelle foi elle demanda la guérison de sa sœur , les promesses qu'elle fit pour être exaucée. Elle n'avoit pas encore fini sa prière , que François prenant un air satisfait et joyeux lui dit : ah ! Madame , voyez quelle est la bonté de ce Saint , combien c'est un excellent Médecin. Il vous a accordé votre demande ; votre sœur est en ce moment hors de danger à Rome ; et vous ne tarderez pas à en recevoir la nouvelle. On apprit en effet bientôt par le courrier , le rétablissement de la Duchesse , qui en très-peu de temps se trouva jouir d'une santé parfaite.

LIVRE HUITIÈME.

On vit se vérifier à la mort de François , la belle et consolante pensée de S. Bernard. Le juste vit avec patience , il meurt avec joie : *Justus patienter vivit , delectabiliter moritur*. Parmi les bienfaits dont Dieu comble ses fidèles Serviteurs , on peut compter la connoissance anticipée de leur mort prochaine , soit pour leur donner un avant-gout du bonheur qui les attend , pour fortifier leur espérance , pour les enflammer d'un plus ardent désir de voir Dieu , soit pour achever de les dépouiller de toutes les affections terrestres. François fit connoître à plusieurs reprises que cette faveur ne lui avoit pas été refusée. Nous avons vu qu'il assista son frère Cataldo à la mort. Quand il lui eut fermé les yeux , il dit : dans un an j'irai le retrouver. Quelqu'un témoigna de la peine à le croire ; il répliqua : il ne me reste qu'un an à le revoir. Il ne s'expliqua pas moins clairement chez les Religieuses de Sainte Marie du Divin Amour , dans un temps où il jouissoit d'une parfaite santé. En finissant de prêcher , il leur dit : mes chères sœurs , c'est ici le dernier discours que je vous fais. Ne m'oubliez pas dans vos prières ; à nous revoir en Paradis. Dans sa dernière maladie , on lui dit que Dieu l'ayant conservé jusqu'en ce moment , il y avoit lieu d'espérer qu'il vivroit encore jusqu'à la Fête de S. Cyr , qui étoit imminente. Non , répondit-il , je ne serai pas en vie le jour

de cette Fête : mais j'espère fermement de la voir du haut du Ciel. Il parla d'une manière encore plus précise au Médecin nommé Nazaire de Caro. Après l'avoir humblement remercié de l'assistance qu'il lui avoit faite , il ajouta : Monsieur , nous ne nous reverrons plus sur la terre ; lundi sera le dernier jour de ma vie.

Il avoit demandé de mourir en vrai soldat de Jesus-Christ les armes à la main , et de ne cesser de combattre les puissances de l'enfer , qu'en finissant de vivre ; cette grace lui fut accordée. Au commencement du carême de 1715 , il étoit occupé à donner pour la troisième fois les Exercices spirituels au Collège des Nobles , lorsqu'il lui survint tout à coup une fièvre si violente , qu'il fallut le reconduire sur le champ à la Maison Professe. Le mal fut déclaré un point de côté. On le traita avec tout le soin possible , et il fut rétabli en peu de jours. Quoiqu'il fût encore très-foible , son courage et son zèle lui donnerent de nouvelles forces où y suppléerent. Il se livra de nouveau à ses fatigues ordinaires. Il se porta à Capri ; en faisant la Mission , il donna les Exercices à la ville , au Clergé et à un Monastère de Religieuses. Comme il dépérissoit de plus en plus tous les jours , il fut obligé de revenir à Naples en décembre. Quoiqu'il fût dans un fort mauvais état , il ne laissa pas de continuer ses travaux , qu'il étoit pourtant contraint d'interrompre de temps en temps , à cause d'une attaque de poitrine qui lui gênoit beaucoup la respiration , au point de ne pouvoir pas garder le lit. Les Supérieurs s'empresserent extrêmement à prolonger une vie aussi précieuse ; ils l'envoyèrent aux

souffres de Pozzuolo , dans l'espérance qu'il en recevrait quelque soulagement. Mais le mal avoit fait de trop grands progrès , et il ne retira aucun avantage de ce séjour. Sur la fin de mars de 1716 , il revint à Naples. Retiré dans l'infirmerie , ayant toujours présenté l'image de sa mort prochaine , il ne voulut plus recevoir de visites , si ce n'est celles de quelque personnage distingué ou de quelque bienfaiteur , à qui il ne pouvoit refuser l'entrée ou par bienséance ou par reconnoissance.

Le mal alloit toujours croissant , et l'homme de Dieu le recevoit comme un don précieux de la main de son aimable Sauveur , qui lui faisoit part du trésor inestimable de sa croix ; honneur , disoit-il , dont les seuls Saints se sont rendus dignes , et qui n'étoit pas fait pour un misérable pécheur comme lui. La vue du juste mourant présente un spectacle frappant ; elle est une école de toutes les vertus. Il n'est pas possible de donner une idée de ce qu'il souffroit jour et nuit , tourmenté d'un grand catarre qu'il étouffoit , d'une toux des plus violentes , de langueurs mortelles , de veilles cruelles , et surtout d'une difficulté de respirer qui le réduisoit de temps en temps à un état d'agonie. Pendant cette longue et terrible épreuve , on ne vit jamais sur son front le plus léger nuage de tristesse ; jamais il ne lui échappa la moindre parole de plainte. Il répétoit souvent : *Benedictus Deus , et Pater Domini nostri Jesu Christi , qui consolatur nos in omni tribulatione nostra.*

Il répondit à un de ses confrères qui l'encourageoit dans ses souffrances : Dieu me les envoie , et je les accepte volontiers ; qu'elles croissent par

mille ; tout cela est peu au prix de ce que je mérite. Jesus-Christ est le seul qui ait souffert sans l'avoir mérité. Il dit à un autre qui lui inspiroit des motifs de consolation en vue du grand bien qu'il avoit opéré : tout cela est bien peu ; ah ! non, tous nos travaux, toutes nos peines ne sauroient être comparés à la gloire qui nous est réservée : *Non sunt condignæ passionēs hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis*. On lui suggéra d'offrir à Dieu ses douleurs, en les unissant à celles de Jesus-Christ. Levant les yeux vers le Ciel, il dit, du ton le plus humble : mon Jesus, glorifiez en moi votre très-saint nom. Quelqu'un lui ayant dit qu'on voyoit bien quelle étoit la grandeur de ses souffrances, il répondit d'un air qui annonçoit la plus grande confusion : et qu'est-ce après tout que cela ? Ce que je parois souffrir, ne vient que de ma lâcheté et de ma délicatesse. Oui ; c'est ce grand Dieu attaché à une croix, qui a souffert sans mesure, et qui a pu dire avec vérité : *Non est dolor sicut dolor meus*. Il disoit en parlant à son corps : bête de somme, prends patience ; souffre volontiers ; tes péchés sont grands, et il convient de les expier.

Comme il alloit toujours baissant, on l'exhorta à recourir à S. Cyr, pour obtenir sa guérison, et travailler encore quelques années à la gloire de Dieu et au salut des âmes ; il répondit en riant : je me suis entendu avec S. Cyr ; et tout est arrangé entre nous. Plus touché de la gloire du saint Martyr, que de son intérêt personnel et passager, il eut la consolation de voir achevée la statue d'ar-

gent qu'il lui avoit fait travailler. On l'apporta dans sa chambre. En la voyant il tressaillit d'âlegresse , et dit : à présent je meurs content. Quelqu'un voulut lui faire compliment sur ce bel ouvrage : je n'entre ici pour rien , répondit-il ; que l'honneur et la gloire en soit toute à Dieu ; *solî Deo honor et gloria*. Il fit faire trente petits Reliquaires où il plaça une parcelle des ossemens de S. Cyr , et les distribua à titre de reconnoissance , à ceux qui par leurs aumônes , avoient contribué à la composition de la statue.

Cependant la mort s'avançoit à grand pas ; et François en voyoit clairement les approches. Le 3 mai , il fit de nouveau une confession générale , avec les sentimens de la plus vive contrition ; il demanda et reçut le Saint Viatique. Dans cette sacrée fonction , ranimant tous ses esprits , il parut supérieur à lui-même. A genoux au milieu de la chambre , il parut à la présence de son Dieu , transformé en un homme nouveau ; toute son ame , tout son cœur étoient peints dans ses yeux et dans ses traits. Avant de le recevoir , il se tourna vers ses frères qui l'entouroient baignés de larmes ; il leur demanda humblement pardon des scandales qu'il disoit leur avoir donnés. Il remercia la Compagnie de l'avoir souffert tant d'années , quoiqu'il l'eût si mal servie. Il protesta que , si Dieu par son infinie miséricorde l'admettoit parmi ses élus , il l'auroit toujours dans son cœur ; et qu'il ne cesseroit jamais de supplier la Divine Majesté , de faire toujours fleurir en elle l'Observance Régulière et le zèle du salut des âmes. Les membres de cette Société

actuellement dispersée attendent avec la plus grande confiance l'exécution de cette promesse ; *in spem contra spem*. Il demanda en grace au Supérieur de le priver de la sépulture ecclésiastique , de le faire enterrer dans le jardin , comme n'étant pas digne de reposer parmi les cendres de tant de Saints dont il n'avoit pas su imiter les exemples.

Nourri du pain des forts , il reçut l'Extrême-Onction le 9 mars. Il demanda par charité qu'on le laissât seul quelque temps , et passa ensuite toute la nuit à donner un libre essort à toute l'ardeur de ses sentimens , faisant fréquemment des oraisons jaculatoires , qui étoient autant de traits enflammés des différentes vertus. C'étoit un spectacle dévot et attendrissant , de l'entendre inviter toutes les créatures à bénir la Sainte Trinité : *Benedicamus Patrem et Filium cum Sancto Spiritu ; laudemus et superexaltemus eum in sæcula* ; tantôt il exaltoit les Divins Attributs : *Magnus Dominus et laudabilis nimis in civitate Dei nostri , in monte sancto ejus*. Tantôt il prenoit en main le Crucifix , baisoit les sacrées plaies , et disoit en pleurant : ah ! mon Divin Jesus , souvenez vous que cette ame vous a coûté tout votre sang. *Tuo famulo subveni , quem pretioso sanguine redemisti*. Comme l'infirmier lui dit de parler plus avec le cœur qu'avec la bouche , à cause de son oppression ; ah ! mon cher Frère , lui répondit-il , quoi que ce soit qu'on pense et qu'on dise de notre Dieu , on n'en dit , on n'en pense jamais assez.

Fixant ensuite les yeux sur une dévote image de Marie , il répliqua plusieurs fois : Marie , ma chère Mere , vous m'avez donné toute ma vie des marques

de votre tendresse toute maternelle, quoique je me sois comporté en fils indigne ; mettez à présent le comble à vos bontés , en m'obtenant l'amour de votre Divin Fils. Il montra aussi ses sentimens par les expressions les plus tendres envers son Patriarche S. Ignace , son grand Protecteur S. Xavier , S. Cyr , et les autres Saints en qui il avoit une particulière confiance. Voyant enfin s'ouvrir en quelque sorte la Région des Saints , ayant la gloire et le bonheur du Ciel devant les yeux , transporté du désir d'y être introduit , il s'écria : *Quam magna est domus Domini ! Beati qui habitant in domo tua , Domine ; in sæcula sæculorum laudabunt te.* Quelle est la grandeur de la maison du Seigneur ! Bienheureux ceux qui l'habitent , ô mon Dieu ; ils vous loueront dans tous les siècles des siècles. Il ajouta ensuite : et vous , Anges du Ciel , que tardez-vous ? *Aperite mihi portas justitiæ ; ingressus in eas , confitebor Domino.* Ouvrez-moi les portes de la justice ; lorsque j'y serai admis , je chanterai les louanges du Seigneur.

Ce fut dans ces élans de sa foi et de son amour qu'il passa plusieurs jours. Quoiqu'il eût déclaré qu'il ne vouloit plus recevoir de visites , un grand nombre de personnes demanderent avec tant d'instance d'être introduites dans sa chambre , qui pour avoir la consolation de le voir encore une fois , qui pour lui baiser la main , qui pour recevoir sa dernière bénédiction , qu'il ne fut pas possible de leur interdire l'entrée. L'homme de Dieu les accueillit tous avec un air jovial qui ne respiroit que tendresse , donnant à chacun les avis , les conseils adaptés à ses circonstances , les exhortant tous à

être fidèles à Dieu , à se maintenir dans sa sainte crainte. Voyant pleurer amèrement plusieurs de ses enfans spirituels pour la perte imminente de leur tendre père ; tel qu'un voyageur qui , après une longue absence , touche au moment de rentrer dans sa patrie , ah ! pourquoi pleurez-vous , leur disoit-il ? Nous nous en allons en Paradis ; là je me souviendrai de vous , et je pourrai vous être plus utile.

Mais quel est le jour serein , dont la clarté ne soit quelquefois affoiblie par un léger nuage ? Quelle est la mer si tranquille , qui n'éprouve jamais de tempête ? Pour faire voir toute la solidité de la vertu de François , et pour achever de la raffiner comme l'or dans la fournaise , Dieu permit que dans ses derniers momens , il soutînt un rude assaut des puissances infernales. Le saint homme parut se troubler tout à coup d'une manière extraordinaire , au point de mettre en appréhension tous ceux qui l'entouroient. Dans une agitation violente , il se mit à demander du secours à Dieu le Père , au Divin Rédempteur , à Marie , à tous les habitans du Ciel. On lui demanda quelle étoit la cause de son trouble ; je combats , répondit-il , je combats : mais vous , priez pour moi , pour que je ne me perde pas. Ensuite comme combattant corps à corps avec les esprits malins , non , disoit-il , cela ne sera jamais ; retirez vous bien vite d'ici , que je n'ai rien à démêler avec vous. Le calme succéda à l'orage. Prenant un air tout joyeux , les choses vont bien , dit-il , les choses vont bien ; à ces mots il entonna le *Magnificat* et le *Te Deum*.

Quoiqu'il eût communiqué deux fois durant sa maladie, il témoigna le désir de recevoir de nouveau le Saint Viatique. Mais attendu le peu de temps qu'il avoit reçu, le Supérieur ne fut pas de cet avis. Soumis en ses derniers momens, comme il l'avoit été toute sa vie, il se conforma à la volonté et au jugement de celui qui lui tenoit la place de Dieu. Enfin après plusieurs heures d'une douloureuse oppression, il entra dans la dernière agonie. On lui fit la recommandation de l'ame selon le rit de l'Eglise. Au moment où on la terminoit, il expira au milieu de ses frères bien-aimés, le 11 mai 1716, âgé de 74 ans, en ayant passé 46 dans la Religion, et 40 dans l'exercice des Missions.

Le Supérieur de la Maison jugea qu'il étoit de la prudence de différer d'annoncer sa mort par le son de la cloche, pour prévenir le tumulte du peuple, qui à cette nouvelle n'auroit pas manqué d'accourir en foule. Mais cette précaution fut inutile. Le bruit s'en étant répandu, sans qu'on sache comment, il se fit un concours extraordinaire de personnes de tous les rangs; et l'église fut bientôt remplie. Avant qu'on y eût déposé le corps, l'infirmier témoin plus immédiat de la haute vertu du défunt, voulut en conserver quelque Relique. Il lui coupa un cor qu'il avoit sous la plante du pied; quelque précaution qu'il employât pour cacher son pieux larcin, il en sortit du sang en si grande abondance, qu'on en recueillit de trois à quatre onces dans une fiole, où il se conserva liquide et vermeil plus de trois mois; il servit dans la suite à opérer plusieurs miracles.

On plaça le corps dans l'Eglise une heure avant la nuit, pour réciter l'Office selon l'usage de la Société. La Garde Suisse accordée par le Vice-Roi, n'eut pas peu à faire pour fendre la foule et introduire le dépôt. Quelques mesures que l'on prit, on n'avoit pas encore achevé le premier Nocturne, qu'on fut obligé de suspendre la fonction. Le peuple toujours indiscret même dans sa dévotion, ayant forcé les barrières, s'élança vers la barre, pour se procurer quelque relique, et spécialement quelque goutte du sang qui continua à couler de l'incision pendant plusieurs heures. La multitude se seroit portée aux plus grands excès, si avec les soldats on n'étoit parvenu quoiqu'à grande peine, à retirer le corps dans une chapelle dont l'entrée se fermoit avec une grille de fer. Lorsqu'on eut obtenu à la faveur de la nuit de pouvoir fermer les portes de l'église, sur la demande de beaucoup de personnes, on introduisit divers sculpteurs et peintres, pour tirer le portrait du défunt en plâtre et en cire.

Le lendemain à l'aurore, l'Eglise fut remplie au moment où on ouvrit les portes. On vit au milieu de cette foule un grand nombre de muets, d'estropiés, de malades de toutes les sortes, conduits dans l'espérance d'obtenir leur guérison par les mérites du Serviteur de Dieu. Quelque bruyant que fût le tumulte, il ne laissoit pas d'inspirer les sentimens d'une tendre dévotion. On éprouvoit une douceur céleste en entendant les cris de vénération de cette multitude. Qui publioit les bienfaits qu'il avoit reçus du Saint; qui déplorait la perte irréparable que venoit de faire la Ville et tout le Royaume; qui se consolait dans la confiance d'avoir

un puissant Protecteur dans le Ciel. Les pauvres , les pupilles , les veuves pleuroient la mort de leur père. Parmi les pauvres , les uns montraient leurs plaies , et demandoient d'être guéris ; les autres ayant déjà été exaucés tressailloient de joie ; *Miracle* , crioient-ils avec transport , *Miracle*. Il s'opéroit en effet des miracles éclatans et évidens. Le peuple s'exalta au point , que ceux qui n'avoient pu rien obtenir qui eût servi à l'usage de l'homme de Dieu , se précipitèrent sur son confessionnal pour en détacher des morceaux ; et ils l'auroient mis en mille pièces , si l'on n'étoit accouru , pour s'opposer avec force à cette pieuse fureur. On fut obligé de laisser pendant trois jours le corps exposé à la vue de la multitude. Il fut ensuite enseveli la nuit à portes closes dans une caisse de plomb revêtue de bois avec cette inscription :

PATER FRANCISCUS DE HIERONYMO

FELICITER OBIT IN DOMO PROFESSORVM

DIE XI MAII MDCCXVI. ANNOS AGENS LXXIV.

NATVS DIE XVII DECEMBRIS MDCXLII.

Le B. de Girolamo fut d'une taille au dessus de la médiocre ; il fut d'une ferme complexion , sèche et aride , d'un tempérament robuste. Ses cheveux étoient naturellement noirs , mais ils blanchirent en partie par l'effet de l'âge. Les tempes étoient un peu enfoncées , et un peu dégarnies de cheveux. Les joues étoient tant soit peu décharnées , effet naturel de ses fatigues et de ses pénitences. Il avoit les yeux noirs et brillans ; le nez relevé tiroit à l'aquilain , la bouche décemment large ; son teint étoit brun. Sa voix devenue , comme nous avons dit , éclatante quand il prêchoit , étoit de la plus

grande douceur et d'une modestie singulière, dans ses entretiens familiers. Il fut extrêmement aimable dans ses manières, si affable qu'il gaignoit tous les cœurs. Le gaieté étoit constamment peinte sur son visage ; un sourire modeste annonçoit la sérénité de son ame, et assaisonna toutes ses paroles, mais sans se livrer à une familiarité déplacée, son air respiroit la sainteté, et portoit au recueillement et à la vertu.

Il ne nous reste plus qu'à entrer dans quelque détail sur les miracles opérés à son tombeau, où il se fit un concours extraordinaire, soit pour attester les graces qu'on avoit obtenues par son intercession, soit pour en solliciter de nouvelles dans les différens besoins. Dieu qui l'avoit si fort glorifié pendant sa vie, ne le rendit pas moins vénérable après sa mort. Aujourd'hui même, qu'il vient d'être placé au nombre des Bienheureux près de cent ans après son décès, il s'opère sous mes yeux une multitude de prodiges, par où Dieu se complait à manifester le haut crédit dont il jouit dans le Ciel. Je me réserve d'en parler avant de finir. Je reviens à ceux qui eurent lieu dans ces premiers temps.

Une fille de six ans, nommée Thérèse de Philippis, ne pouvoit depuis huit mois faire un pas ni se soutenir sur ses pieds. L'humeur maligne remonta ensuite des jambes, et attaqua les parties nobles. Outre qu'elle étoit continuellement tourmentée par des douleurs excessives, la violence du mal lui défigura les épaules, la poitrine et généralement tout le corps, de telle manière qu'on l'eût prise pour un sac informe d'ossemens. La mère ayant appris que le corps du saint homme étoit ex-

posé dans l'Eglise , et les miracles qu'il opéroit , conçut l'espérance d'avoir aussi part à sa puissante protection. Elle prit sa fille dans ses bras et la porta au Jesus. La grande foule l'ayant empêchée de s'approcher de la barre , plusieurs personnes lui conseillèrent de porter son enfant au confessionnal du défunt. Remplie d'une vive foi et d'une ferme confiance , elle s'y rend , et dépose sa fille sur le siège , formant les prières les plus ardentes pour implorer l'assistance de François. Pendant qu'elle prie , elle voit l'infirmes qui étend les pieds , s'agite et fait effort pour sortir. Qu'est-ce que tu as ? lui dit la mère , que veux-tu ? Je veux sortir , répondit-elle ; je suis guérie , et je ne sens plus aucun mal. On lui ouvre ; et avec une liberté enfantine , elle se mit à courir par l'Eglise. Un cri général s'éleva , miracle , répètent mille voix , miracle , miracle. Le miracle fut en effet incontestable. Les Médecins et les Chirurgiens visiterent l'enfant. Ils reconnurent que tous les os étoient retournés à leur site naturel , que les forces étoient revenues , que la couleur du visage avoit refléuri , et que ce petit corps ne présentait plus aucun vestige des maux qu'il avoit soufferts.

Un pauvre aveugle , qui avoit perdu entièrement la vue , par l'effet de la cataracte , s'assit dans le même confessionnal. Il se dressa aussitôt sur ses pieds , et tournant les yeux de tous côtés , je rêve , dit-il , ou si je vois ? Non je ne me trompe pas. Eh ! non , je vois , je vois. Tous ceux qui l'entouroient examinèrent ses yeux ; les cataractes avoient disparu. Au premier coup d'œil , il reconnut ses parens , ses amis. Plusieurs autres prodiges

tout aussi frappans excitèrent un tel enthousiasme dans le peuple , qu'on ne parvint pas cette fois à empêcher qu'il ne mît en pièces le confessionnal. Les morceaux réduits en poudre qu'on donnoit dans de l'eau à toute sorte d'infirmes , produisirent plusieurs guérisons.

En 1719 , le Monastère de Sainte Claire aux Grotailles patrie du Saint , fut préservé d'un incendie par son intercession d'une manière mémorable. Le jour de la Fête de S. Catalde Protecteur de l'endroit , le peuple se livroit aux expressions d'une innocente alégresse. Une fusée tomba dans le Monastère , sur un tas de quarante chariots de sarmens , et y mît le feu , qui animé par le vent , menaça toute la maison d'une destruction totale. Les Religieuses étoient dans la plus grande consternation , et jugeoient leur malheur inévitable. Une d'entr'elles eut recours à l'intercession de notre Saint. Elle s'arma de son portrait qui étoit exposé dans le chœur. Elle s'avança intrépidement , et le présenta aux flammes. Elles parurent le respecter , par la vitesse avec laquelle elles plicrent du côté opposé. Mais Dieu voulut rendre le prodige encore plus sensible. On observa plus d'une fois que , tant que la Religieuse tenoit le tableau élevé , les flammes s'éloignoient et sembloient prendre la fuite , et que , lorsqu'elle l'abaissoit , elles reprenoient leur première direction vers le Monastère. A cette vue qui renouvelloit le prodige de Moïse , on se mit à tenir constamment élevée la sainte image , jusqu'à ce que le feu eût entièrement cessé. Ce qui mit le comble à la merveille , c'est qu'à la fin de l'incendie on trouva que les sarmens

attaqués par le feu et à moitié consumés , avoient été transportés , sans qu'on sût comment , hors des murailles du Bourg.

Le fait suivant est particulièrement propre à exciter la surprise et l'admiration sous deux points de vue. A Naples dans le Monastère de *Donna Romata* une sœur converse , nommée Andrietti , fit une chute si malheureuse qu'elle fut hors d'état de rendre aucun service à la Communauté. On employa pendant deux ans les remèdes dont on put s'aviser , sans qu'elle en reçût aucun soulagement ; et le mal fut jugé incurable. Elle entendit lire la vie du B. François , dans laquelle il étoit dit qu'il avoit guéri deux autres Religieuses du même Monastère. Elle conçut la ferme espérance d'être la troisième à ressentir les effets de la protection du Saint. Elle l'invoqua plusieurs fois : mais voyant qu'elle n'étoit pas exaucée , loin de s'humilier , elle se mit à lui faire des reproches amers , jusqu'à le taxer de partialité , de dureté de cœur. François parut vouloir se montrer du haut du Ciel , tel qu'il avoit été constamment sur la terre , où il avoit toujours accueilli avec une extrême bonté ceux qui s'en rendoient les moins dignes. Il lui apparut dans le sommeil. Après avoir blâmé ses propos indiscrets , il ajouta : n'espère pas de guérir ; Dieu ne le veut pas , et tu dois te résigner à sa sainte volonté. Du reste , toutes les fois que tu auras besoin de forces pour le service du Monastère , recours à moi , et compte sur mon secours. Ce fut un spectacle capable de causer le plus grand étonnement , de voir se vérifier habituellement la prédiction faite par cet habitant du Ciel.

La pauvre infirme sans cesse accablée d'une mortelle langueur, en proie aux douleurs les plus cruelles, n'avoit pas plutôt invoqué le Saint, lorsqu'elle avoit besoin de forces pour son emploi, qu'elle sentoit se répandre sur le champ dans tous son corps une telle vigueur, qu'elle étoit en état de fatiguer autant que les autres converses les plus robustes. Son travail une fois terminé, elle retomboit dans ses langueurs et ses douleurs ordinaires. Tous ses maux se renouvelloient.

Jeanne del Caputo, à Molfetta petite ville de la Terre de Bari, reçut seize blessures à la tête, à la poitrine, aux épaules, au ventre; il suffisoit de la voir pour être saisi d'horreur. Le Chirurgien qui la visita, déclara le mal sans remède. Un Jésuite touché de compassion, en apprenant ce funeste accident, envoya à cette infortunée un linge qui avoit servi au saint homme peu avant sa mort. Remplie de confiance, elle se le fit attacher à un bras. C'est à présent, dit-elle, que j'espère de guérir parfaitement; et vous, grand Saint, ne permettez pas que je sois confondue dans mon espérance. Le Chirurgien étant revenu, visita de nouveau les blessures; il les trouva entièrement guéries. La fièvre avoit disparu, et la malade étoit rétablie dans une santé parfaite.

Dans la maison d'un certain Dom François, il s'étoit élevé une querelle. Les esprits échauffés étoient sur le point d'en venir aux mains. Tout à coup ils voient entrer François qu'ils savoyent être mort, depuis plusieurs mois. Ils furent frappés d'étonnement, et avoient de la peine à croire à leurs yeux. Il leur remontra avec une énergie toute céleste

l'indignité de leur conduite ; il les menaça de la part de Dieu , des plus sévères châtimens , s'ils ne se désistoient. Prenant ensuite un air plus doux et plus affablé , il les exhorta à se réconcilier. Après l'avoir obtenu , il disparut à leurs yeux.

La sœur Ursule Lancetta Religieuse du Conservatoire de la *Visite des pauvres* , étoit près de mourir pour une esquinacie obstinée , qui lui serroit la gorge , au point qu'elle ne pouvoit pas même avaler une goutte d'eau. Une de ses compagnes , touchée de la voir dans cette sorte d'agonie , lui appliqua au cou une image de l'homme de Dieu , l'exhortant à recourir à son intercession. Comme elle avoit long-temps assisté la malade , elle se retira pour prendre un peu de repos. Un moment après , elle entendit du bruit ; elle courut pour la secourir. Elle trouva qu'elle avoit rendu une grande quantité de sang corrompu , ce qui l'épouvanta. Que craignez-vous ? lui dit l'infirme , j'ai obtenu ma guérison du Père François , il s'est fait voir à moi , et en me touchant , il m'a rendu la santé.

Une fille de six ans , née aux Grotailles , sourde et muette de naissance , étoit un grand sujet d'affliction pour ses parens. La mère entendant parler des graces que le Saint ne cessoit d'accorder tous les jours à toutes sortes de personnes , s'adressa à lui ; seroit-il possible , dit-elle , Père François , que pendant que vous vous montrez si libéral à des étrangers , vous laissassiez à l'abandon vos propres concitoyens ? Eh ! je vous en prie , ayez compassion de cette pauvre enfant ; elle est du même pays que vous , et vous voyez quelle est sa grande misère. Cela dit , elle fit prendre à sa fille , dans

un peu d'eau, quelques fils de la soutane de l'homme de Dieu. Dans le moment la langue de l'enfant se délie; elle parle avec la plus grande facilité, et reçoit en même temps l'usage de l'ouïe au grand étonnement de ceux qui la connoissoient, et qui en rendirent témoignage sous la foi du serment.

En 1719, à Nole, un Prêtre nommé Dom Grossetti, après un long tourment d'une ardeur et d'une suppression d'urines, éprouva une complication d'autres maux qui l'obligèrent à se mettre dans les mains des Chirurgiens, et à s'assujettir à plusieurs incisions. Deux fistules qui survinrent furent à l'épreuve de tous leurs remèdes; ils ne trouverent pas même des instrumens propres à pénétrer dans les parties les plus retirées. Le malade n'ayant plus de ressource du côté de l'art, implora le secours de l'homme de Dieu. Il s'adressa à lui dans les sentimens d'une humilité chrétienne, et lui dit: c'est bien vous, qui, lorsque vous étiez ici bas parmi nous, usiez d'une si grande charité pour les pécheurs. Voici à vos pieds le plus grand d'eux tous. Eh! que votre compassion s'étende jusqu'à moi. Il y a cinq ans que je meurs continuellement, sans jamais cesser de vivre. Que ne peut pas une humble prière accompagnée d'une vive foi? Aux premières lueurs du jour suivant, la guérison se trouva complète, l'humeur maligne étoit desséché, les fistules fermées, les chairs rétablies, le malade en parfaite santé. Il alla lui-même, muni de l'attestation des Chirurgiens, se présenter à Monseigneur Caraffa Evêque de la

ville , et attester sous la foi du serment tous les détails que nous venons de donner.

Au mois de décembre de 1718 , Antoine Tagliacozzi avoit invité à dîner douze de ses amis. Dans l'agitation qu'occasionna cette multitude de convives , un de ses fils qui n'avoit pas encore deux ans , tomba d'une fenêtre de la hauteur de quarante-trois palmes , sur un pavé de pierres de taille. La mère qui en fut témoin invoqua l'homme de Dieu , qui ne le préserva pas de la mort , pour le ressusciter ensuite par un miracle plus éclatant. Tout le monde accourut ; l'enfant se trouva mort au jugement même des Médecins. Un de ses oncles ayant appris que sa mère l'avoit recommandé au B. François , courut chercher un bonnet qui avoit servi au Saint. Il le posa sur le cadavre et dit : ô ! grand Serviteur de Dieu , c'est à vous à faire la grace. La pauvre mère a recouru à vous ; c'est à vous à la consoler. A ces mots l'enfant ouvre les yeux , articule les paroles propres de son âge , et exprime à sa manière le désir de retrouver sa nourrice. Pour couper court , il est rendu de la mort à la vie.

Dans le Monastère de Sainte Marie Egyptienne Majeure à Naples , on avoit fait une grande provision de prunes , qu'on faisoit sécher pour le service de la Communauté. La Religieuse qui en avoit le soin , ayant négligé de les visiter , les trouva au bout de quelques jours toutes pourries et pleines de vers. Elle en fut très-affligée. Elle recourut avec confiance au B. François. Elle plaça une de ses images sur les prunes ; en disant : voilà que je vous les consigne , je me fie à vous. Le Saint récompensa

la vivacité de sa foi et de sa confiance ; le lendemain matin , elle trouva que les vers avoient entièrement disparu , de même que la pourriture , et que les prunes étoient parfaitement rétablies dans leur premier état.

Un jeune homme , nommé Tascione , fort dévot à François , s'étoit fait promettre de son vivant , qu'il l'assisteroit à la mort. Mais l'homme de Dieu mourut avant lui. Il étoit inconsolable d'être privé d'une ressource sur laquelle il avoit fondé les plus grandes espérances. Ses regrets redoublèrent , quand il se vit près de son dernier passage. Ah ! s'écrioit-il , où est à présent mon très-cher Père François ? J'espérois qu'il m'assisteroit dans mon agonie ; et il me l'avoit promis. Pendant qu'il se livroit à toute sa douleur , François se fit voir à lui. Est-ce que tu crois , lui dit-il , que je t'ai oublié ? Me voici à maintenir ma promesse ; je suis ici pour toi. Qui pourroit dire quels furent les transports de joie du malade. Le Serviteur de Dieu ne se détacha pas de son côté un seul moment du peu de temps qu'il eut encore à vivre , lui suggérant de fervens actes de Foi , de Contrition , d'Amour , l'animant à la confiance en la Miséricorde de Dieu.

La Duchesse d'Andria , que nous rappelions pour la dernière fois , se déclaroit hautement redevable à François , de tout ce qu'elle pouvoit avoir de bon dans son ame ; elle le laissa par écrit , dans une attestation accompagnée du serment. En 1722 , elle se trouva dans une telle langueur , et dans une si grande prostration de forces , qu'elle ne pouvoit se rendre à l'église , même aux jours les plus solennels. Elle prit en main une image de l'homme

de Dieu , et se mit à supplier la Divine Majesté , par les mérites de son Serviteur , de mettre quelque trêve aux maux dont elle étoit accablée. Elle fut sur le champ en état de sortir de la maison , et de se rendre au tombeau de notre Saint , pour lui marquer sa reconnoissance. Elle sentit ensuite ses forces revenir , ses esprits se ranimer , et la foiblesse de tête se dissiper , de telle manière qu'on peut assurer que ce fut pour elle une même chose , de se présenter au sépulchre du Saint , et d'être parfaitement guérie de toutes ses infirmités. Ce ne fut là que le commencement d'une multitude de graces qu'elle reçut successivement. Dans la suite , toutes les fois qu'elle étoit attaquée du mal de tête , ou qu'il lui survenoit quelque autre indisposition , elle recouroit à la protection du B. François , et autant de fois elle en ressentoit les effets , et obtenoit un prompt secours.

Les trois prodiges qu'il me reste à décrire , méritent d'être pris en une considération particulière , pour les raisons que je dirai.

Une fille du Duc de Lauria , nommée Thérèse , âgée de neuf ans , fut assaillie d'une quantité de maux produits par la rentrée de la matière putride de la petite vérole. Il commença par lui venir un écoulement périodique de larmes , tous les jours au coucher du soleil. Les Médecins voulant y remédier par des purgatifs , ne firent qu'accroître les symptômes de cette singulière maladie. Il survint des mouvemens convulsifs et très-douloureux , des contractions de nerfs , des contorsions de membres , accompagnés d'écume dans la bouche. La malade ne pouvoit pas proférer une seule parole. Elle ne

pouvoit prendre quelque nourriture que toutes les vingt-quatre heures ; et avec cette circonstance étrange , que , si le moindre rayon du soleil pénétoit alors dans la chambre ou par la fenêtre ou par la porte , les dents se serroient subitement , et ne se rouvroient plus qu'au bout de vingt-quatre heures ; de manière qu'on ne pouvoit rien faire prendre à l'infirme pendant tout ce temps. On employa beaucoup de remèdes , mais toujours inutilement. La jeune Thérèse entièrement privée de forces , ne pouvoit ni se soutenir sur ses pieds , ni se lever , ni tenir même la tête droite. Ayant les flanes et les jambes paralysées , elle étoit invariablement dans le lit , ou dans les bras d'une femme de chambre , ou sur le sein de sa mère. Il y avoit près de deux ans qu'elle étoit dans cet état déplorable ; elle avoit été abandonnée des deux Médecins les plus habiles et les plus célèbres qui avoient perdu toute espérance de la guérir. François qui vivoit encore , fut prié plusieurs fois de la bénir. Dirigé sans doute par une lumière surnaturelle , il ne fit pas. Il se contenta d'insinuer à la mère , qu'elle la verroit guérie dans peu , désignant en quelque manière le temps qu'elle auroit encore à attendre. Il mourut peu après , le 11 mai 1716. La Duchesse entendit bientôt le bruit des miracles éclatans qui s'opéroient en présence du corps. Elle y porta sa fille qui étoit tellement décharnée et consumée , qu'on avoit peine à y reconnoître un reste de figure humaine. Pendant qu'elle étoit occupée avec toute sa cour , à faire des prières ferventes pour obtenir la grâce désirée , la femme de chambre plaça l'enfant sur la barre , et lui fit tou-

cher plusieurs fois la main du défunt. En moins d'un quart d'heure , Thérèse fut rétablie dans une santé parfaite. Ayant recouvré l'usage de la parole , elle dit à la gouvernante : mettez-moi à terre , descendez-moi. Celle-ci étourdie de cette nouveauté , ne comprit pas d'abord ce qu'elle entendoit , et le lui fit répéter. Elle la descendit ensuite ; et l'enfant non seulement se tint droite sur ses pieds , mais elle se mit tout de suite à marcher dans l'église avec une pleine et entière liberté. La mère faillit à s'évanouir par l'excès de la joie. Les gens de sa suite , et tous ceux qui étoient présens ne cessoient de crier : ô ! que miracle ; ô ! que grand miracle. Thérèse monta ensuite d'elle-même en carosse , sans être aidée de personne , pour retourner à la maison avec sa mère. En arrivant , elles trouverent au bas de l'escalier le Duc , qui , informé du prodige , venoit à leur rencontre. Après être montée d'un pied léger dans les appartemens , Thérèse se mit à table avec ses parens et ses jeunes frères ; elle mangea et but avec beaucoup de goût , sans le moindre vestige des maux multipliés dont elle avoit été affligée. Elle se maintint toujours dans une parfaite santé. Dans la suite elle se fit Religieuse ; elle se consacra sans réserve au service de Dieu , dans lequel elle persévéra jusqu'à l'âge le plus avancé , sans aucun retour de ses anciennes infirmités. Quelque frappant , quelque décisif que fût ce prodige , les deux suivans ont obtenu la préférence , dans le Décret concernant les miracles , comme on verra bientôt.

Un des associés de l'Oratoire de Naples , nommé Ambroselli , Médecin de profession , résolut de

retourner à Castelnovo sa patrie. François désapprouvoit ce projet, il n'oublia rien pour l'en détourner. Comme il s'obstina à partir, l'homme de Dieu lui annonça plusieurs fois, d'un air triste, et d'un ton prophétique, que ce voyage lui seroit fatal. Sa prédiction ne tarda pas à se vérifier. Au bout de quelques mois, Ambroselli en revenant de visiter des malades à la campagne, fut frappé au bras droit d'un coup de fusil, qui le renversa par terre. On le transporta chez lui. Là le Chirurgien jugea qu'il étoit en grand danger de la vie. Les os de la main et du bras étoient écrasés comme s'ils avoient passé sous le marteau, les nerfs et les muscles séparés et déchirés. De plus une balle entra dans le rayon, de telle manière qu'on ne put l'en retirer. Le malade en proie à des douleurs excessives empiroit tous les jours. La cancrène survint avec une mortification totale du sentiment, et il ne restoit plus qu'une espérance de vie, même assez foible dans l'amputation du bras. Mais cette opération cruelle inspira une telle horreur à l'infirme, qu'il préféra de mourir. Il s'y disposa en recevant les derniers Sacremens. Il attendoit ensuite son dernier moment au milieu des plus vives douleurs. Dans cet état, il ne cessoit de se recommander au B. de Girolamo, se rappelant la prédiction qu'il lui avoit faite. Dans un léger sommeil auquel sa situation lui permit de se livrer, il lui parut de le voir, qui l'encourageoit à espérer, et à tenir même pour assurée sa guérison. Il lui sembla encore que le Bienheureux ayant appliqué sa robe sur le bras et la main offensés lui ordonna de réciter à l'avenir trois *Pater*, trois *Ave*, et trois

Gloria, et disparut ensuite. Il s'éveilla en ce moment, et se trouva délivré de toutes ses douleurs, et parfaitement guéri de tous ses maux. Il se leva sur le champ, s'habilla lui-même, sortit de la maison, se porta sur la place transporté d'alégresse, racontant à tous le prodige qui venoit de s'opérer en sa faveur; et delà il se rendit à l'église pour témoigner à Dieu sa reconnoissance. Il partit ensuite pour Naples qui est à cinquante mille de Castelnovo. Il marcha jour et nuit, dans le dessein d'aller remercier son bienfaiteur qu'il croyoit encore en vie. Ayant appris sa mort à son arrivée, il alla visiter son tombeau, qu'il arrosa d'une grande abondance de larmes.

La Sœur Marie Angele Rispoli, Religieuse de l'Annonciade à Massa, eut au mois de février de 1716, des attaques d'épilepsie qui la priverent de tout sentiment et mouvement; et l'on ne put lui administrer que le Sacrement de l'Extrême-Onction. A force de remèdes on parvint à lui rendre l'usage de la parole, la sensibilité, et à lui procurer quelque soulagement à la tête : mais elle resta complètement paralytique de la moitié gauche du corps. Il lui survint plusieurs graves symptômes, spécialement des douleurs très-cruelles à la tête et dans les entrailles. On employa sans aucun succès toutes les ressources de l'art. Le mal allant toujours en empirant, on annonça à la malade, qu'il n'y avoit plus aucune espérance de guérison. On renonça à tous les remèdes; et elle fut abandonnée des Médecins. Il y avoit quatre mois et onze jours, qu'elle étoit réduite à cet état déplorable. Une de ses sœurs qui étoit Religieuse dans le même cou-

vent, la voyant sans aucune ressource du côté des hommes, fut inspirée d'implorer le secours du Ciel. Elle invoqua spécialement avec la plus grande ferveur notre Bienheureux mort depuis peu. Elle se procura de Naples une Relique du Serviteur de Dieu; elle l'appliqua plusieurs fois sur sa sœur, l'excitant à une vive confiance dans les mérites du Saint. La malade docile à ses insinuations, demanda pour première grace la cessation de la douleur qui la tourmentoit; et le même soir, la douleur cessa entièrement. S'étant ensuite endormie, elle vit clairement le B. François se présenter à elle, lui toucher avec la main le côté paralysé. Le matin à son réveil, elle se trouva parfaitement guérie. Elle se leva promptement du lit, s'habilla elle-même, sortit de la chambre, et se rendit au chœur de l'église, où les autres Religieuses étoient en prières devant le S. Sacrement, qui étoit exposé à l'occasion de l'Octave de la Fête-Dieu. Qui pourroit dire les sentimens d'étonnement, de dévotion et de joie que sa présence excita dans toutes ses sœurs. Elles versèrent des torrens de larmes d'attendrissement et de consolation. On chanta publiquement dans l'église, le *Te Deum*, qui fut annoncé par le son des cloches, comme dans un jour des plus solennels; et la sœur Rispoli se maintint constamment dans une santé parfaite et inaltérable.

Nous avons tiré avec la plus grande fidélité, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, le récit détaillé de ces trois prodiges, des procès-verbaux, dressés pour en assurer l'authenticité.

Le premier de ces miracles a mérité un éloge particulier du Souverain Pontife actuellement régnant Pie VII. dans le Décret solennel, où il approuva les deux autres pour servir de fondement à la Béatification du Serviteur de Dieu, dans les termes suivans :

Postquam Sanctitas Sua Divinam Hostiam religiosissime obtulit, statuit et decrevit: ex tribus miraculis, constare in tertio genere de duobus, nimirum de secundo: instantaneæ et perfectæ sanationis Medici Physici Joannes Ambroselli ab insanabilibus et gangrena correptis vulneribus in dextra brachio per igneæ balistæ explosionem inflicti, cum ossium fractura, et in fragmenta collisione, atque insigni musculorum, nervorumque ejusdem brachii laceratione; ac de tertio: instantaneæ ac perfectæ sanationis Monialis Mariæ Rispoli a diutina hemiplegia, sive totius sinistri lateris paralyti apoplexiam consequuta, aliisque gravibus affectionibus, cum integra virium restitutione.

Atque hoc Decretum evulgari mandavit quinto idus februarii MDCCCVI.

LIVRE NEUVIÈME

Il me reste qu'à parler de la haute réputation de sainteté où fut le Serviteur de Dieu , pendant qu'il vivoit et après sa mort , non seulement en Italie mais dans les pays étrangers , et spécialement en Allemagne. Ce que nous avons dit jusqu'ici est bien suffisant pour donner une idée de la profonde vénération qu'on avoit pour lui dans la Ville et dans le Royaume de Naples. Nous avons vu l'empressement que l'on montra dans la Capitale , pour ne pas perdre sans retour un homme qu'elle regardoit comme son Ange tutélaire. On peut dire que dans ses excursions apostoliques , il étoit accueilli , comme auroit pu l'être un habitant du Ciel , qui seroit venu pour instruire et sanctifier les peuples. On ne mettoit point de bornes aux marques de respect et d'affection qu'on lui donnoit. A la nouvelle de sa venue , les populations entières alloient à sa rencontre à plusieurs milles , tenant des palmes en main , chantant des cantiques spirituels. Aussitôt qu'il paroissoit , on se rangeoit en bel ordre , on se mettoit à genoux pour recevoir sa bénédiction. Il étoit ensuite introduit dans l'endroit , par le Clergé qui formoit une procession solennelle , au son de toutes les cloches. On ne lui rendoit pas de moindres honneurs à la fin de la Mission ; on l'accompagnoit très-loin , on le serroit de près , comme autrefois le Divin Rédempteur , pour recevoir ses dernières instructions ; ce n'étoit qu'avec

le plus grand regret , qu'on se voyoit forcé à se détacher de lui ; et ce n'étoit pas sans répandre bien des larmes. L'humilité du Saint en étoit tellement allarmée , qu'il employoit tous les moyens dont il pouvoit s'aviser pour laisser ignorer le moment de son départ.

Pendant les exercices de la Mission , tout le monde s'empressoit de se procurer quelque chose qui eût appartenu à l'homme de Dieu , ou qui lui eût servi , comme une précieuse Relique et un puissant préservatif contre tous les accidens. Les chapelets , les images , les medailles qu'on avoit reçus de lui , les restes de son pain , l'eau même qui lui avoit servi à se laver les mains , tout étoit conservé précieusement comme une ressource dans les maladies et les autres besoins. On saisissoit toutes les occasions de lui changer sa calotte , son chapeau , ses mouchoirs , sans épargner son manteau , sa soutane dont on arrachoit des morceaux même avec les dents.

Dans ses voyages d'une Mission à l'autre , c'étoit un spectacle attendrissant de voir les paysans , les vigneronns avec leurs pauvres familles , l'attendre au passage , le prier de bénir leurs maisons , leurs champs , leurs semailles , dans la persuasion d'obtenir sur eux et sur leurs biens les bénédictions du Ciel.

On conçoit aisément qu'un homme aussi puissant en œuvres et en paroles , devoit être en vénération indistinctement auprès des personnes éclairées et des hommes simples et idiots. Mais ce qui met le comble à la merveille , il étoit également estimé et respecté de ceux qui ayant étouffé le cri de leur

conscience , faisoient la sainteté l'objet de leur mépris et de leur dérision. Lorsqu'il rencontroit des troupes de joueurs , des soldats sans frein , des jeunes gens effrontés , des femmes impudentes , il leur en imposoit par sa seule présence. Ils mon-
troient un air réservé et modeste , ou prenoient tout de suite la fuite , pour n'en être pas vus et recevoir ses reproches.

Ce n'étoit pas le simple peuple qui avoit une si grande idée du mérite éminent du Serviteur de Dieu. Les personnes les plus qualifiées pour leur naissance , pour leur rang , les plus respectées pour leur mérite personnel , leurs talens et leurs lumières , le regardoient comme tel. Le Cardinal Caraccioli Evêque d'Aversa ne recevoit aucune lettre de notre Saint qu'il ne la mît sur sa tête , en signe de vénération , avant de la lire. Le Cardinal Corsini , élevé au Souverain Pontificat sous le nom de Benoît XIII. n'eut pas plutôt reçu la nouvelle de sa mort , qu'il en fit un magnifique éloge dans la Cathédrale de Benevent. Monseigneur Vicentini Nonce Apostolique , le regarda toujours comme un homme du Ciel plutôt que de la terre. Dans la visite qu'il lui fit lorsqu'il étoit moribond , il usa d'une pieuse industrie que la vénération pour l'homme de Dieu lui suggéra. En ayant obtenu une Relique de S. Cyr , il le pria de l'accompagner d'une attestation de sa propre main. Il dit en sortant qu'il avoit la satisfaction de posséder deux Reliques , qui lui étoient également chères , l'une du Saint Martyr , et l'autre du B. de Girolamo. Les Evêques de Nardo , d'Andria , de S. Agathe des Goths , et plusieurs autres le consultoient comme un oracle. Ils en fi-

rent soit de vive voix , soit par écrit, les plus magnifiques éloges , disant les uns ne l'avoir jamais entendu sans verser des larmes de dévotion , les autres , avoir découvert en lui les dons les plus extraordinaires de Dieu ; tel autre enfin , que simplement à le voir , il s'étoit senti enflammé de l'amour de Dieu.

Les Barons les plus distingués du Royaume l'attiroient à l'envi dans leurs fiefs , pour sanctifier leurs vassaux , et ne mettoient point de bornes à la haute idée qu'ils en avoient. Les Religieux de tous les Ordres , les plus distingués par leur savoir et par leur rang rendirent un témoignage éclatant à la sainteté du Serviteur de Dieu , le regardant comme un homme rempli de l'Esprit Saint , et d'une sagesse toute céleste , se faisant un mérite de son amitié , et de s'être prévalus de ses conseils. Tous les Monastères de filles sanctifiés par les Exercices spirituels qu'il leur donnoit , par ses sermons , par sa direction , reconnoissoient publiquement qu'ils lui étoient redevables du rétablissement de l'observance régulière , dans sa première vigueur. Pendant que François étoit encore en vie , beaucoup de personnes tenoient son portrait par dévotion dans leurs maisons. Ses confrères qui habitoient la Maison Professe avoient pour lui les mêmes sentimens que les gens du dehors. Ils avoient tous pour l'homme de Dieu , la plus haute estime et la plus grande vénération.

Le public a sous les yeux les témoignages honorables que lui ont rendus , je dirois presque tous ceux qui l'ont connu ; ils se trouvent réunis dans les procès-verbaux qu'on a instruits pour sa

Béatification. Le Père Lubrano , un des plus célèbres prédicateurs de son temps , n'a pas craint d'assurer qu'il avoit retrouvé dans le seul François, tout ce qu'il avoit lu avoir été pratiqué par les autres Saints. Le R. Père Tamburini Général des Jésuites , qui eut plusieurs fois recours à ses prières pour le succès de son administration , assuroit avoir été guéri d'une maladie mortelle par son intercession ; il voulut avoir comme un précieux gage, la soutane avec laquelle le Saint étoit mort.

Le Conseil de la ville de Naples s'étant assemblé peu après son décès , décréta que l'on supplie- roit Monseigneur le Cardinal Pignatelli Archevêque de faire dresser le procès juridique des vertus du Serviteur de Dieu , et des miracles qui s'opéroient continuellement. Les villes de Benevento , de Nole et plusieurs autres unirent leurs vœux à celui du Conseil. Leur exemple fut suivi de plusieurs Magistrats , des Cardinaux Caraecioli et de Althan , et des premiers Barons du Royaume. Les procédures ayant été faites sous l'autorité de l'Ordinaire , on renouvella les instances auprès du S. Siège , pour l'introduction de la Cause dans la Sacrée Congrégation des Rits.

Le reste de l'Italie ne tarda pas à partager la vénération de la ville et du Royaume de Naples pour l'homme de Dieu. Le Duc de Parme et sa belle-sœur se signalèrent en particulier en sollicitant l'expédition de la Béatification.

L'Allemagne parut surtout le disputer au Royaume de Naples , dans la vénération et l'amour qu'elle montra pour le B. François. Il n'y avoit pas encore six mois qu'il étoit mort , que le Père Pitter

Jésuite écrivit d'Allemagne à Naples, que le Père François de Girolamo avoit rempli toute l'Europe, et spécialement toute l'Allemagne de la réputation de sa sainteté, et du bruit de ses miracles. *Pater Franciscus de Hieronymo fama sanctitatis et miraculorum totam Europam, in specie totam Germaniam implevit.* Les Allemands furent les premiers à solliciter le R. P. Général pour obtenir l'histoire de ce nouvel Apôtre, et ils la traduisirent dans leur langue et en latin. Ils en firent graver l'image avec une inscription des plus honorables. On en distribua six-mille copies en moins de trois ans; et bientôt après vingt-mille ne suffirent pas à Cologne, pour satisfaire à la dévotion de ceux qui les recherchoient.

Ce n'étoit pas seulement le simple peuple qui donnoit ces signes de vénération pour le Serviteur de Dieu. Des personnes du plus haut rang, parmi lesquelles on compte le Cardinal Colonitz Archevêque de Vienne, écrivirent à Naples des lettres très-pressantes pour avoir de ses Reliques. La Comtesse de Daun, Vice-Reine de Naples, ayant appris de Vienne, que les Dames de cette Cour avoient conçu une dévotion particulière pour notre Saint, crut faire un présent précieux à l'Imperatrice Elisabeth, en lui envoyant dans un beau Reliquaire, un petit morceau de sa soutane, qui fut accueilli par sa Majesté avec un attendrissement et une satisfaction indicibles.

Cet empressement universel des différens peuples, des personnes de tous les rangs prenoit sa source dans leur reconnoissance pour les graces innombrables qu'ils recevoient continuellement du Serviteur

de Dieu. Si j'entreprendois d'en faire l'énumération, d'entrer dans le détail des malades guéris miraculeusement à l'invocation de son nom, par la bénédiction donnée avec ses reliques et ses images, il n'est aucune des Provinces de ce vaste pays, qui n'en fournisse une ample et nombreuse liste. Qu'on ne traite pas ce que je dis d'exagération. Je l'ai puisé dans une source des plus authentiques et des plus assurées. On peut voir la vie de notre Bienheureux, imprimée à Rome, chez Pagliarini, en 1806, à l'occasion de sa Béatification, *page 243.*

Le suffrage des personnes du rang le plus élevé, est constamment d'un tout autre poids que celui des gens du commun. C'est ce qui m'engage à placer ici de préférence le témoignage de Marie Archiduchesse d'Autriche, qui devint ensuite Reine de Pologne; elle l'écrivit de sa propre main en latin. Nous en donnons une traduction fidelle.

A la perpétuelle gloire de Dieu, qui est glorifié dans ses Saints, et en reconnaissance du bienfait reçu, je déclare et atteste que, l'an 1718, m'étant venu sous la langue une excroissance de chair, je me soumis pendant plusieurs mois aux conseils et aux opérations des Médecins et des Chirurgiens qui employèrent le fer outre les autres remèdes. Mais le mal résistant à tous leurs moyens, empirant et devenant tous les jours plus rebelle, ils résolurent d'en venir au remède extrême du feu. Je consentis à cette opération difficile et douteuse; car il ne me donnoient que peu d'espérance de guérir par cette voie. Comme on en différa l'exécution, je me sentis inspirée de supplier le Seigneur Auteur de tout bien, par l'intercession du Père François de

Girolamo , dont on célébroit les vertus et la sainte mort par le récit d'une multitude de graces accordées à plusieurs personnes dans les Etats d'Autriche , dans le désir d'obtenir ma guérison. Je m'obligeai par vœu à porter pendant un an suspendue au cou une de ses Reliques , qui m'étoit venue de Naples ; elle consistoit en un petit morceau de sa soutane et de linge teint de son sang , et à réciter quelques courtes prières , pour être délivrée de mon mal , que tout le monde jugeoit dangereux. La Divine Bonté se complit de m'exaucer. Les Médecins revinrent au bout de quelque semaine ; ils furent fort surpris que le mal eût presque disparu , et qu'on n'eût plus besoin d'aucun autre remède. Ils furent curieux de savoir par quel moyen j'avois été guérie. Par aucun moyen humain , répondis-je. Le Serviteur de Dieu , François de Girolamo , à qui je me suis recommandée , est celui qui m'a guérie , de manière que je jouis actuellement d'une parfaite santé. En foi de quoi , j'ai écrit moi-même de ma main , le présent témoignage , que j'ai signé , et auquel j'ai apposé mon sceau.

Marie Archiduchesse d'Autriche Duchesse de Saxe.

Nous ajouterons quelques autorités non moins respectables , propres à imposer à ces esprits irréligieux ou légers , qui parlent avec peu de réserve de la manière dont Dieu se complait à glorifier ses Saints.

L'Electeur de Mayence François Sciomborn , voulut attester sa gratitude envers notre Bienheureux , pour diverses graces qu'il en avoit reçues ,

en envoyant à son tombeau un grand cœur d'or ,
sur lequel il avoit fait graver ces paroles :

LOTHARIVS FRANCISCVS SCIOMBORN
ELECTOR MOGVNTINVS
VEN. SERVO DEI PATRI FRANCISCO
DE HIERONYMO SOCIETATIS JESV
OB VARIA PER IPSIVS INTERCESSIONEM
ACCEPTA BENEFICIA
IN HOC CORDE AVREO COR SVVM
OFFERT
KALENDIS JANVARII

MDCCXXIX.

L'Electeur de Cologne , Clément Auguste de Bavière envoya à Rome le Père Pollioni Jésuite , présenter en son nom une supplique au Souverain Pontife , pour obtenir que Sa Sainteté envoyât dans ces contrées des personnes propres à faire des recherches juridiques sur les miracles continuels que le B. François y opéroit. Sa lettre à son député est si glorieuse à l'homme de Dieu , que je me fais un devoir de la transcrire presque en entier.

» Le bruit est constant et appuyé de graves témoignages dans ces pays-ci , qu'on obtient des grâces et des miracles fréquens et presque journaliers , par les mérites du grand Serviteur de Dieu le Père François de Girolamo. La vénération qu'on a pour lui augmente tous les jours. On présente des vœux en son honneur , on grave son image ; on applique ses reliques , et avec elles on bénit de l'eau ; au moyen de quoi , on obtient des guérisons inattendues et prodigieuses. Tous ces peuples désirent et attendent avec la plus grande ardeur que

le Saint Siège lui décerne le culte public. Et comme cette détermination ne peut avoir lieu, qu'après que les miracles auront été examinés en forme légale par les Commissaires Apostoliques, et transmis à Rome, pour en obtenir l'approbation, nous nommons votre Paternité, pour être notre Procureur dans cette affaire, auprès de Sa Sainteté. Nous ne doutons point qu'en présentant au Saint Père une supplique, vous n'obteniez les Remissoires nécessaires aux juges destinés pour les Diocèses de Munster, de Paderbon, afin qu'après la vérification authentique des miracles, on commence l'instruction du procès de la Béatification et de la Canonisation. Ce que vous ferez à cet égard nous sera agréable, et nous le ratifierons. En foi de quoi nous avons écrit cette lettre, et y ayons apposé notre sceau. De Munster, en Vestphalie, le 30 janvier 1723.

Clément Auguste.

L'estime et la vénération pour le Serviteur de Dieu, s'étant accrues d'une manière extraordinaire, l'Empereur Charles VI. en 1728, le Roi des deux Siciles, l'Electeur de Bavière, et enfin tous les Souverains Catholiques de l'Europe présenterent leurs vœux et firent des instances auprès du Siège Apostolique, pour obtenir à l'homme de Dieu l'honneur des autels. Il est naturel de conclure que les prodiges opérés par l'intercession du B. François se sont multipliés par-tout, ou que le nombre et l'éclat de ceux qui ont eu lieu, ont fait l'impression la plus extraordinaire dans tous les Etats de la Communion Romaine.

Sous une sauve-garde aussi respectable et aussi imposante, j'annonce avec confiance ce qui se passe actuellement sous mes yeux, et je puis ajouter, sous les yeux de toute la Ville de Turin.

Benoit XIV. à qui les philosophes mêmes, à la suite de Voltaire, ne refusent pas leur estime, le 2 mai 1758, jour où il reçut le S. Viatique la veille de sa mort, donna le Décret où il déclare qu'il conste que le Vénérable Serviteur de Dieu, Prêtre Profès de la Compagnie de Jesus, a pratiqué les vertus Théologiques et Cardinales, et celles qui leur sont annexes, dans un degré héroïque.

Le Souverain Pontife Pie VII. actuellement régnant, au mois de fevrier 1806, a statué et décrété que des trois miracles que nous avons décrits, page 237, il conste du second et du troisième, *in tertio genere*, expression usitée dans les Procédures pour la Canonisation des Saints. Le même Pontife a prononcé le Décret de la Béatification du Serviteur de Dieu, le 19 mars de la même année 1806.

Les fidèles étant ainsi autorisés à rendre un culte public au Bienheureux François, on en a célébré la Fête à Turin dans l'Eglise de Sainte Marie de la Place, le 7 mai de la présente année 1809. On n'a rien oublié pour attirer l'attention, et exciter la dévotion et la confiance des fidèles envers ce nouveau Protecteur. On a répandu un grand nombre de ses images, et de copies de l'abrégé de sa Vie. L'Eglise a été magnifiquement tapissée en damas cramoisi. On a chanté une Messe solennelle, au milieu de laquelle un ancien confrère du B. François a prononcé le Panégyrique, qui a

été publié par la voie de l'impression. On avoit d'abord pensé à y placer un chœur de musique : mais on fit réflexion que le Chant Grégorien étoit plus propre à inspirer le recueillement et la piété ; et l'on réserva la musique pour la solennité du soir.

Le succès de cette cérémonie religieuse a surpassé l'attente de ceux qui ont concouru à la procurer. Rien n'égale la ferveur et la confiance avec laquelle on a invoqué le nouveau Saint, qui n'a point mis de bornes aux bienfaits qu'il a répandus à pleines mains sur ceux qui ont recouru à lui.

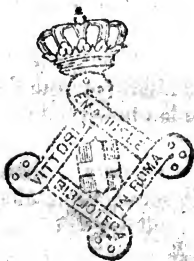
Nous sommes vers le milieu de novembre ; on voit actuellement au bout de six mois, plus de quatre-vingts *ex voto*, que nous appellons anathêmes, suspendus à son autel en reconnaissance des grâces reçues par l'intercession du Serviteur de Dieu. On en compte soixante et seize d'argent, et plusieurs autres de cire.

J'ai communiqué cet endroit avant de le publier par l'impression à un digne Ecclésiastique qui dessert cette Eglise, et qui mérite la plus grande confiance par ses talens, ses lumières, sa prudence et sa solide vertu. Après l'avoir approuvé, il m'a ajouté qu'auparavant on allumoit souvent une chandelle à l'autel du Saint, pour implorer sa protection dans les différens besoins, mais que depuis deux mois, on y en allumoit habituellement deux.

Il se présente ici une réflexion à laquelle on ne sauroit se refuser. Que les grâces reçues dont nous avons les monumens sous les yeux, soient toutes sans exception des miracles proprement dits, c'est ce qu'on ne pourroit prudemment assurer, sans les

avoir examinées avec soin, chacune en particulier avec toutes ses circonstances : mais que plus de quatre-vingts familles concourent séparément à regarder comme surnaturels des événemens qui ne sont pas au-dessus des forces de la nature ; c'est ce qu'on ne persuadera jamais à un homme tant soit peu raisonnable que la passion ou le préjugé n'a pas aveuglé.

Si j'étois à portée de prendre des informations sur l'Allemagne, je tiens pour assuré que je recueillerois de ses différentes contrées une multitude de notices de faits aussi extraordinaires que ceux que nous voyons parmi nous. Je laisse aux autres peuples de l'Italie, le soin de nous apprendre ce qui se passe chez eux à cet égard.



FIN.

TABLE.

LIVRE PREMIER.

*N*aissance du B. de Girolamo. Ses premiers ans. Les premiers essais de son zèle. Ses études. Sa promotion au Sacerdoce. Il est fait Préfet au Collège des Nobles de Naples. Il est reçu chez les Jésuites. Sa ferveur pendant son noviciat. Il est mis à de rudes épreuves. Il commence à exercer le saint Ministère. Il reprend ses études de Théologie. Il s'applique à l'exercice des Missions d'une manière permanente ; et annonce les plus grands talens. Il sollicite la Mission du Japon. Il ne met point de bornes à son zèle que Dieu accrédite par des prodiges Pag. 5

LIVRE SECOND.

Ses travaux apostoliques dans la Ville de Naples. Visite des hôpitaux ; assistance des mourans. Visite des prisons ; culture des galères. Mission au Château-Neuf. Son in-

*trépidité contre les scandales, nommément
contre les farces publiques* 33

LIVRE TROISIÈME.

*Usage qu'il fait des Exercices Spirituels
de S. Ignace. Il convertit chaque année plus
de quatre-cens pécheurs, qui avoient passé
vingt, trent, jusqu'à quarante, cinquante ans
sans se confesser. Histoire singulière d'Al-
vire.* 60

LIVRE QUATRIÈME.

*Ses Missions hors de Naples, au nom-
bre de plus de cent. Conduite qu'il y tient
Processions de Pénitence. Contradictions qu'il
éprouve. Quelques particularités sur ces
Missions. Ses travaux dans la Pouille. Il
établit la dévotion à S. Cyr.* 98

LIVRE CINQUIÈME.

*Principales vertus de François. Sa Foi,
son Espérance; son Amour pour Dieu; sa
dévotion à la Passion, à l'Eucharistie, à
la Sainte Vierge, aux Anges, aux Saints.
Sa charité envers le prochain* 133

LIVRE SIXIÈME.

*Sa pauvreté, sa chasteté, son obéissance,
son humilité, sa mortification* 160

LIVRE SEPTIÈME.

Dieu se complait à le glorifier par les dons les plus signalés ; don d'oraison ; don de Prophétie ; miracles éclatans et multipliés 176

LIVRE HUITIÈME.

Sa mort ; il la prédit à un grand nombre de reprises. Il refuse de prier pour sa guérison. Il reçoit le S. Viatique. Sa patience dans ses douleurs , le prix qu'il attache à ses souffrances. Il éprouve une violente attaque des puissances infernales. Il expire dans la paix du Seigneur. Prodiges qui suivent sa mort 217

LIVRE NEUVIÈME.

Réputation de Sainteté , où il est avant et après sa mort , non seulement en Italie , mais dans les pays étrangers , et notamment en Allemagne. Témoignage de Marie Archiduchesse d'Autriche , qui fut ensuite Reine de Pologne. Témoignages de l'Electeur de Mayence , de l'Electeur de Cologne. L'Empereur Charles VI. , le Roi des deux Siciles , l'Electeur de Bavière , et enfin tous les Souverains Catholiques de l'Europe font des instances auprès du S. Siège , pour obtenir à François l'honneur des autels.

Benoit XIV. déclare qu'il conste de l'héroïcité de ses vertus.

Le Souverain Pontife, actuellement Régnant, Pie VII. prononce le Décret de sa Béatification. Fête du Bienheureux François célébrée à Turin, où il répand à pleines mains ses bienfaits sur ceux qui l'invoquent. 244.

MAG 2012084

V. TOSI Revisore Arcivescovile.

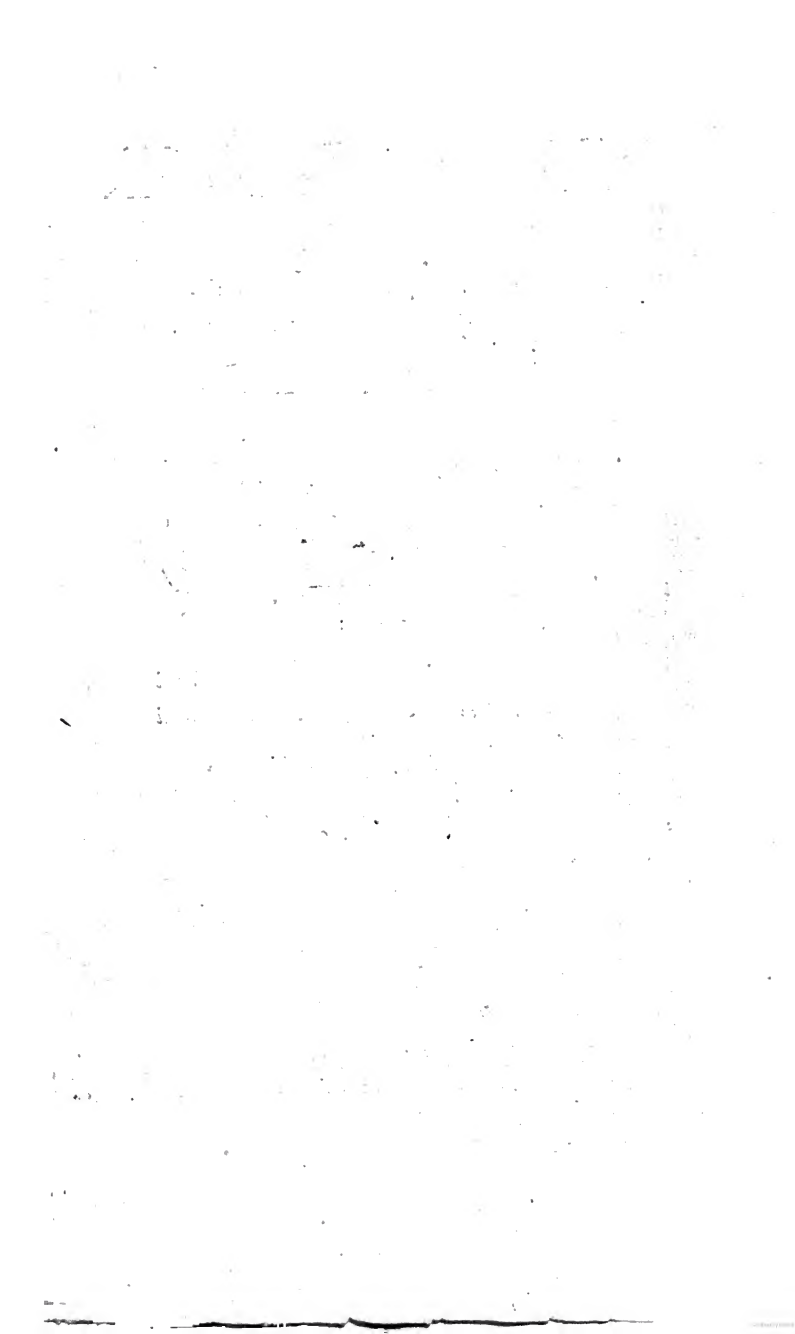
Se ne permette la ristampa

BESSONE per la Gran Cancelleria.

CARMAGNOLE

CHEZ PIERRE BARBIÈ

Imprimeur de la Ville.



TABLE

DES OEUVRES DE CE VOLUME
AVEC LE PRIX DES MÊMES EN DÉTAIL.

Vie du Bienheureux François de
Gerolamo ; avec le portrait ll. 2. 00.

*On vend aussi les feuilles détachées à
un centime chaque page , pour ceux à
qui elles pourroient manquer.*





LEGATORIA DI LIBRI
R. CICCIORICCIO
Borgo Vittorio, 26
ROMA

